



## Recherche sur les stratégies d'adaptation des groupes pasteurs de la région de Diffa, Niger oriental



**iiied**

**International  
Institute for  
Environment and  
Development**

Steve Anderson et Marie Monimart



# Recherche sur les stratégies d'adaptation des groupes pasteurs de la région de Diffa, Niger oriental



Études de cas :

Arabes Mohamid,  
Arabes Oulêd Sliman,  
Toubou Teda,  
Fulbé,  
Boudouma,  
WoDaaBe

Steve Anderson et Marie Monimart  
Décembre 2008 / Mars 2009



## Sommaire

Note introductive.....	iii
------------------------	-----

### Étude du site 1 : Groupe Arabes Mohamid vers Kindjandi et Gaduira (Lac Tchad)



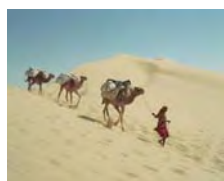
1. Situation et environnement.....	2
2. Perception des changements climatiques.....	5
3. Cohésion sociale, préservation du mode de vie et prémices de changements.....	7
4. Les changements économiques.....	11
5. Relations socio-politiques.....	15
6. Conclusion générale : avenir des Arabes Mohamid au Niger.....	17

### Étude du site 2 : Groupe Arabes Ouléd Sliman, Melek



1. Situation et environnement.....	20
2. Perception des changements climatiques.....	23
3. Changements dans les relations sociales.....	25
4. Les changements économiques.....	28
5. Relations socio-politiques.....	31
6. Conclusion générale.....	32

### Étude du site 3 : Groupe Toubou Teda vers Trouna (Nord Manga)



1. Situation et environnement.....	34
2. Perception des changements climatiques.....	37
3. Changements dans les relations sociales.....	39
4. Les changements économiques.....	42
5. Changements politiques.....	45
6. Conclusion générale.....	45

### Étude du site 4 : Groupe Fulbé, Babalmi



1. Situation et environnement.....	48
2. Perception des changements climatiques.....	50
3. Changements dans les relations sociales.....	51
4. Les changements économiques.....	52
5. Changements politiques.....	53
6. Conclusion.....	54

### Étude du site 5 : Groupe Boudouma, Île de Koundoa, environs de Gaduira (Lac Tchad)



1. Situation et environnement de la zone du lac.....	56
2. Le campement arabe Mohamid vers Gaduira.....	57
3. Le hameau de pêcheurs de Malam Moussari.....	60
4. L'île village de Koundoa ; agropasteurs Boudouma, 21- 22 novembre.....	63
5. Conclusion générale.....	72

**Étude du site 6 : Groupe Wodaabe, Korilam**



1. Situation et environnement.....	74
2. Perception des changements climatiques.....	75
3. Changements dans les relations sociales.....	77
4. Les changements économiques.....	79
5. Relations socio-politiques.....	81
6. Conclusion générale.....	81

**Étude du site 7 : Groupe Fulbé, Weltouma**



1. Situation et environnement.....	84
2. Perception des changements climatiques.....	86
3. Changements dans les relations sociales.....	87
4. Les changements économiques.....	91
5. Relations socio-politiques.....	92
6. Conclusion générale.....	92

## Note introductive

L'Institut International pour l'Environnement et le Développement (IIED), basé à Londres, a inscrit dans ses priorités la conduite de recherches concernant à la fois l'adaptation des communautés à la base au changement climatique et les moyens de mesurer – et de renforcer – l'efficacité des réponses pour les plus pauvres. Dans ce contexte, une recherche a été menée dans la zone pastorale du Niger oriental fin 2008. Elle visait à documenter les stratégies d'adaptation aux changements – non seulement climatiques, mais aussi économiques et politiques – de divers groupes pasteurs et agropasteurs de la région de Diffa. Frontalière avec le Tchad et le Nigeria, cette région a la particularité de compter une grande diversité de groupes ethniques et de systèmes pastoraux et agropastoraux, partageant un espace qui s'étend des zones désertiques en marge du désert du Ténéré au nord, à des espaces agro-pastoraux plus au sud et jusqu'au système lacustre spécifique du bassin du lac Tchad à l'extrême sud est.

Les objectifs de l'étude visaient à nourrir un plaidoyer pour le soutien au pastoralisme dans les zones arides dans ses dimensions d'élevage familial et mobile. Les changements climatiques affectant différemment des gens différents, il était essentiel de comprendre en quoi ils touchent les relations de pouvoir au sein et à l'extérieur des groupes pour aider à élaborer des politiques soutenant une adaptation équitable au niveau des communautés de base. Dans un contexte de ressources agro-pastorales de plus en plus précaires, mieux appréhender le rôle de la gouvernance (du niveau local à régional) pour construire une capacité d'adaptation durable dans les zones arides était aussi un pôle d'intérêt majeur. Enfin, les défis auxquels est confrontée la jeune génération – qui joue un rôle crucial dans le maintien ou la déstabilisation de la paix – étaient aussi un thème prioritaire de la recherche.

Le travail de recherche s'est fondé sur sept études de cas, ici réunies à part, mais qui appartiennent à un corpus bien plus large : rapport de recherche, vidéos, photographies, dont la capitalisation est en cours au niveau de l'IIED (publications, site Web, film...). Il a paru important que le Niger en particulier puisse disposer plus rapidement des premiers travaux finalisés – rapport et études de cas. Ces dernières, illustrées de cartes, graphiques et photographies sont trop "lourdes" pour être facilement diffusées par email : l'IIED a donc décidé de les éditer en tiré à part, pour en faciliter l'accès aux lecteurs sahéliens.

En décembre 2009, dans le cadre du sommet de Copenhague sur le réchauffement climatique, l'IIED a présenté un film de 10 minutes retraçant les stratégies d'adaptation des pasteurs de Diffa. Ce film,<sup>1</sup> réalisé à partir des photos et des vidéos effectuées par l'équipe de recherche, sera disponible sur le site Web de l'IIED début 2010.

L'étude au Niger s'est déroulée de fin octobre à mi décembre 2008. Elle été conduite par deux chercheurs connaissant bien la zone, assistés d'une équipe de personnes ressources expérimentées qui ont assuré l'interprétariat dans quatre langues de travail (arabe, toubou, fufuldé, boudouma), et qui a varié en fonction des groupes visités. Sept sites d'études ont été retenus, préalablement identifiés sur des critères de diversité : groupe ou sous-groupe ethnique, micro-zone au sein d'une grande zone agro-écologique, système d'élevage, mobilité, ancienneté d'occupation des espaces et emprise foncière (cf. carte des sites d'études).

Du nord au sud, trois sites sont situés en zone hyper aride, au nord de la vallée fossile de la Dillia : **Trouna** pour un groupe de pasteurs Toubous Teda, **Melek** pour un groupe Arabe Ouléd Sliman, **Babalmi** pour un groupe de Fulbés. Trois autres sites se trouvent en zone aride, au sud de la Dillia : **Weltouma**, groupe de pasteurs Fulbé, **Korilam**, groupe de

---

<sup>1</sup> "Diffa, les premiers matins du monde". Réalisation Isabelle Lemaire et Marie Monimart pour IIED.

pasteurs Wodaabe, et **Kindjandji**, groupe de pasteurs Arabes Mohamid. Enfin la zone lacustre a constitué un site d'étude spécifique qui a permis de travailler avec les pasteurs Boudouma (**Ile de Koundoa**), avec les pasteurs Mohamid préalablement rencontrés à Kindjandji, en transhumance dans la zone du Lac (vers **Gaduire**), et de rencontrer des familles de pêcheurs (hameau de **Malam Moussari**), au bord des eaux résiduelles du Lac Tchad. Certes non exhaustif, ce "transect" nord-sud a cependant permis d'appréhender les principales situations agro-climatiques de la région de Diffa.

Dans chaque site, des entretiens en focus groupes ont été conduits séparément avec les hommes et les femmes, et avec les jeunes lorsqu'ils étaient présents ; des entretiens individuels ont été conduits avec des informants privilégiés : chefs, femmes, instituteurs, autorités, jeunes... Partout, une large couverture photographique et vidéo a été pratiquée, avec le support des résidents. Des interviews vidéo individuelles de femmes, d'hommes et de jeunes ont été réalisées. Des séquences thématiques ont aussi été filmées, illustrant la vie pastorale : points d'eau, abreuvement, paysage, habitat, écoles, etc.

Compte tenu des difficultés de circulation dans les zones visitées (Nord Dillia et Lac Tchad en particulier), les chercheurs pensent que l'accomplissement du périple doit beaucoup à l'engagement de l'équipe, au soutien de nombreuses personnes, à l'accueil des éleveurs et... à la chance pour relayer une préparation si méticuleuse qu'elle fût. A tous et à toutes, nous adressons un profond merci.

Ces sept études de cas sont à lire pour ce qu'elles sont : des "photographies" de la vie d'un groupe, à un moment donné, dans un endroit donné, avec les individus qui étaient là, et qui ont – très librement – exprimé leurs perceptions. Il serait aussi inapproprié que dangereux de vouloir en tirer des généralités sur le groupe dans son ensemble et plus encore sur tous les pasteurs de Diffa : ce qui est retracé ici sur tel groupe ne vaut pas pour l'ensemble. On voit déjà que les Fulbé de Babalmi ne sont pas les Fulbé de Weltouma qui ne sont pas non plus tous les Fulbé de la région de Diffa... Mais ces tranches de vie en "live", la perception des changements, le vécu des problèmes, l'explication des stratégies par les hommes, les femmes et les jeunes, sont autant de témoignages de la diversité, de la vitalité, de la pertinence de la vie pastorale.

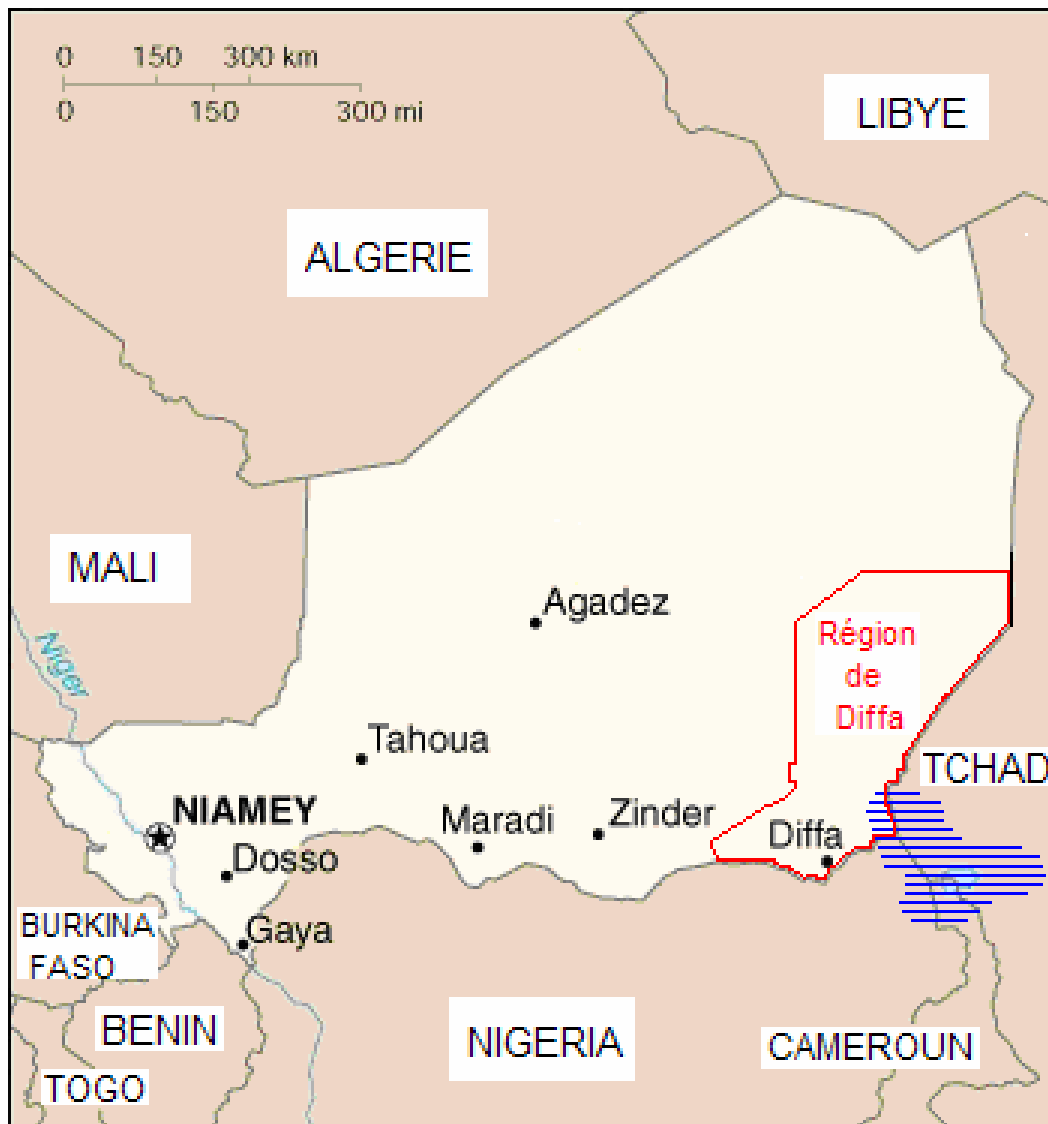
Oui, ces pasteurs ont des réponses aux changements, diverses, plus ou moins efficaces ou pérennes. Mais ils et elles ne baissent pas les bras : l'attachement au mode de vie pastoral, à ses valeurs, malgré les difficultés croissantes, est en soi le plus roboratif des messages, surtout lorsqu'il est le fait de jeunes hommes et de jeunes femmes. Pour illustration retenons ce rêve des jeunes pasteurs : oui pour vivre au campement, avec son troupeau, mais aussi avec "le réseau Celtel plein", la moto, l'école pour leurs enfants. Concilier le splendide isolement des pâturages et la moderne communication, les grands espaces et les marchés urbains, l'austérité et la consommation. Que les politiques ne s'y trompent pas : la bonne gouvernance durable de ces immenses espaces est entre leurs mains.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, un des grands artisans du retour de la paix en région de Diffa n'est plus : il s'agit d'Ardo Manzo, avec lequel nous nous étions une fois de plus longuement entretenus fin novembre. Il nous avait alors décrit le paradis qu'était la cuvette de Weltouma à son arrivée dans les années 40 : plus vibrante illustration du changement climatique ne pouvait être faite. Que le sable de Weltouma lui soit léger, et que son groupe puisse y vivre encore longtemps... Nous lui dédions ce travail.

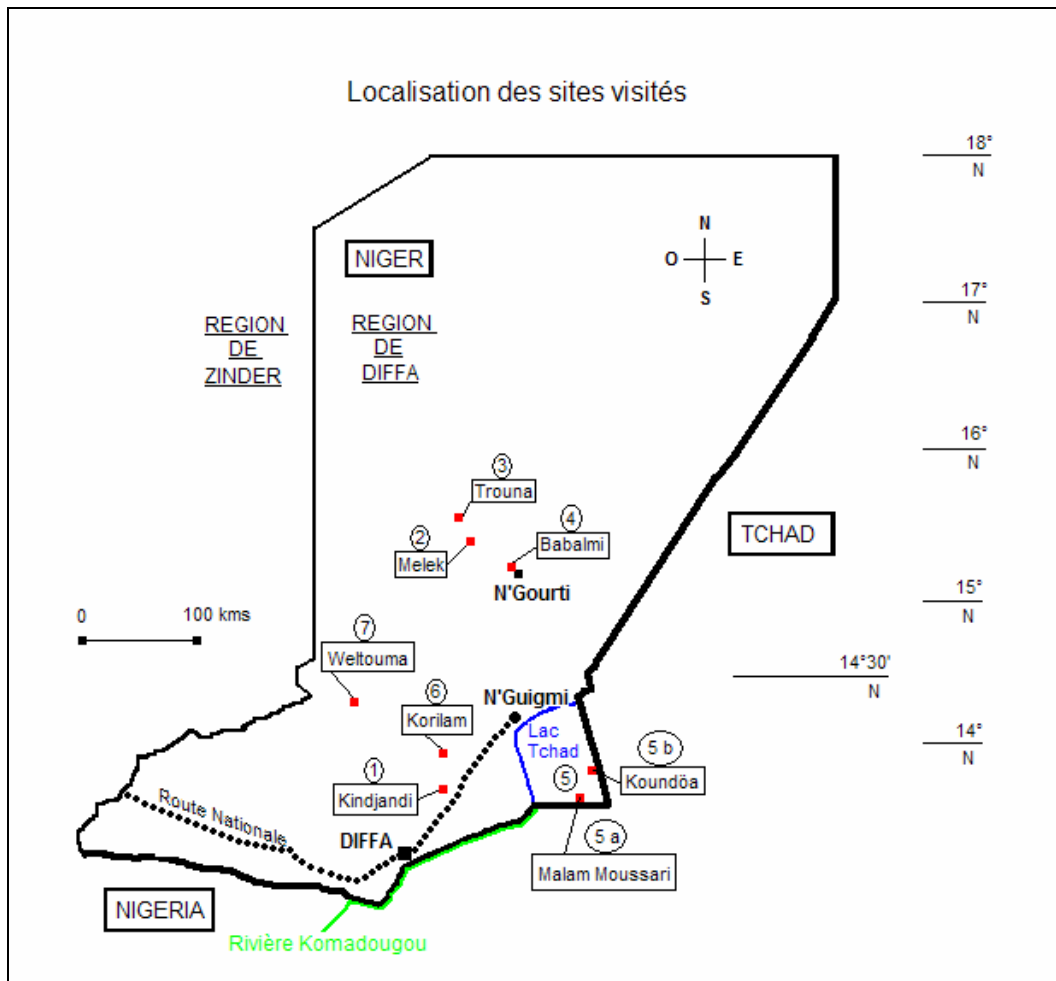
*Marie Monimart, Brezins, décembre 2009*



Carte du Niger et de la région de Diffa (zone d'étude)



## Carte des sites d'étude (région de Diffa)



### LEGENDE

- Site 1 Kindjandi : campement arabe Mohamid, sur la plaine du Kadzell (milieu nord sahélien)
- Site 2 Melek : campement arabe Ouléd Sliman, dans le Manga (milieu hyper aride)
- Site 3 Trouna : campement toubou Teda, dans le Manga (milieu hyper aride)
- Site 4 Babalmi : hameau peul Fulbe, dans le Manga (milieu hyper aride)
- Site 5 Malam Moussari et Koundöa :  
i) hameau de pêcheurs, ii) village des Boudouma dans le lit de Lac Tchad
- Site 6 Korilam : campement peul Wodaabe, dans le Kaola (milieu nord sahélien)
- Site 7 Weltouma : campement peul Fulbe, dans le sud Manga (milieu nord sahélien)

Étude du site 1 :

Groupe Arabes Mohamid  
vers Kindjandi et Gaduira (Lac Tchad)



Kindjandi, 1-4 novembre 2008  
Gaduira, 20 novembre 2008

## 1. Situation et environnement du campement de Kindjandi

Le campement du groupe arabe Mohamid visité entre le 1<sup>er</sup> et le 4 novembre 2008 se situe à deux km à l'ouest du forage artésien de Kindjandi, à environ 70 km au nord est de Diffa et 60 km au sud ouest de Nguigmi, au cœur de la plaine argileuse du Kadzell, en zone saharo-sahélienne. C'est un paysage de steppe arborée claire, dominée par *Acacia raddiana*, *Balanitès aegyptiaca*, *Maerua crassifolia* et des buissons de *Boscia senegalensis*. Les habitats en nattes de doum sont installés dans un bas-fond boisé, asséché en cette saison. Le pâturage herbacé est sec et en voie de diminution, comme il est normal à cette période de l'année. Les familles arabes partagent cet espace avec des pasteurs Wodaabe - éleveurs très mobiles de bovins - et des pasteurs fulbé, moins mobiles, éleveurs de troupeaux mixtes de bovins et petits ruminants... Dans cette zone, la pluviométrie moyenne est de 200 mm. L'hivernage 2008, considéré comme bon en général, a été ici passable, voire médiocre.



Habitat Arabe Mohamid vers Kindjandi : tentes de nattes, palanquins

L'habitat arabe Mohamid est dispersé : une trentaine de familles se répartissent aux alentours du forage de Kindjandi, en petites unités familiales mobiles de quelques tentes de nattes de doum, tendues sur une armature de bois: une tente abrite la famille nucléaire, appelé « *manzal* » en arabe. Elle représente pour ce groupe l'unité primordiale de gestion socio-économique du troupeau. En situation de polygamie, chaque épouse dispose de sa propre tente ; éventuellement une tente plus petite abrite les parents âgés. Ce site constitue un

« *damré* », ou lieu de stationnement en langue arabe. Nos interlocuteurs sont revenus à ce même endroit à la même période durant plusieurs années de suite. Pour certains groupes, un tel site de fixation représente la première étape vers la sédentarisation de la communauté ou d'une partie de ses ressortissants.

Le troupeau familial de dromadaires rentre au crépuscule pour la traite (qui s'effectue le soir et le matin) et passe la nuit à proximité des tentes de la famille ; les chamelons assoiffés de lait y attendent bruyamment leurs mères; certaines bêtes sont entravées le soir, voire ligotées (une patte repliée), pour éviter les divagations, pertes ou vols. Le départ au pâturage s'effectue de bon matin, après la traite, sous la surveillance des enfants, garçons et filles. Les chammelles lactantes peuvent boire tous les jours ; les autres bêtes sont capables de tenir 2 ou 3 jours sans abreuvement. Celui-ci s'effectue au forage artésien de Kindjandi, à partir d'une petite retenue d'eau aménagée à l'écart, à l'arrière du forage ; cette disposition évite aux chameaux de se mélanger aux bovins et aux petits ruminants des autres groupes de pasteurs, diminuant ainsi les risques d'incidents compte tenu de la forte affluence au forage, tant en hommes qu'en bétail. L'eau à usage domestique est prise au puits même du forage, à l'intérieur de l'enceinte cimentée, dans des bidons de 20 litres.

Le chef de tribu appartient au groupe des Arabes Mohamid qui sont arrivés au Niger dans les années 80 à la suite des conflits et persécutions dont ils étaient victimes au Tchad, une situation de crise sociopolitique aiguë qui se vit encore aggravée par la sécheresse. Les Arabes Mohamid vivent principalement de l'élevage de camelins ; les unités de résidence humaine ainsi que les troupeaux sont très mobiles. Ces pasteurs ne cultivent pas.

#### Un passé troublé au Tchad

Au Tchad la prise du pouvoir gouvernemental par les nordistes en 1979 a donné issue à une lutte interne opposant Goukouni Waddeye à Hissène Habré. Açyl Ahmet, Arabe originaire de Batha et homme influent sur la scène politico-militaire contemporaine, soutenait le mouvement de Waddeye. Finalement, la faction de Waddeye est battue par celle de Habré en 1982, avec pour conséquence une campagne de persécution qui s'acharne particulièrement sur la communauté Mohamid. Celle-ci se manifeste notamment par des prélèvements arbitraires de bétail effectués par les éléments de l'Armée. Si la chute du régime Habré en 1991 marque la fin de leur oppression, des milliers de migrants avaient déjà trouvé dans l'est du Niger une terre d'asile. Enfin, contre toute attente, leur système d'élevage s'adapte mieux là que dans leur pays d'origine.

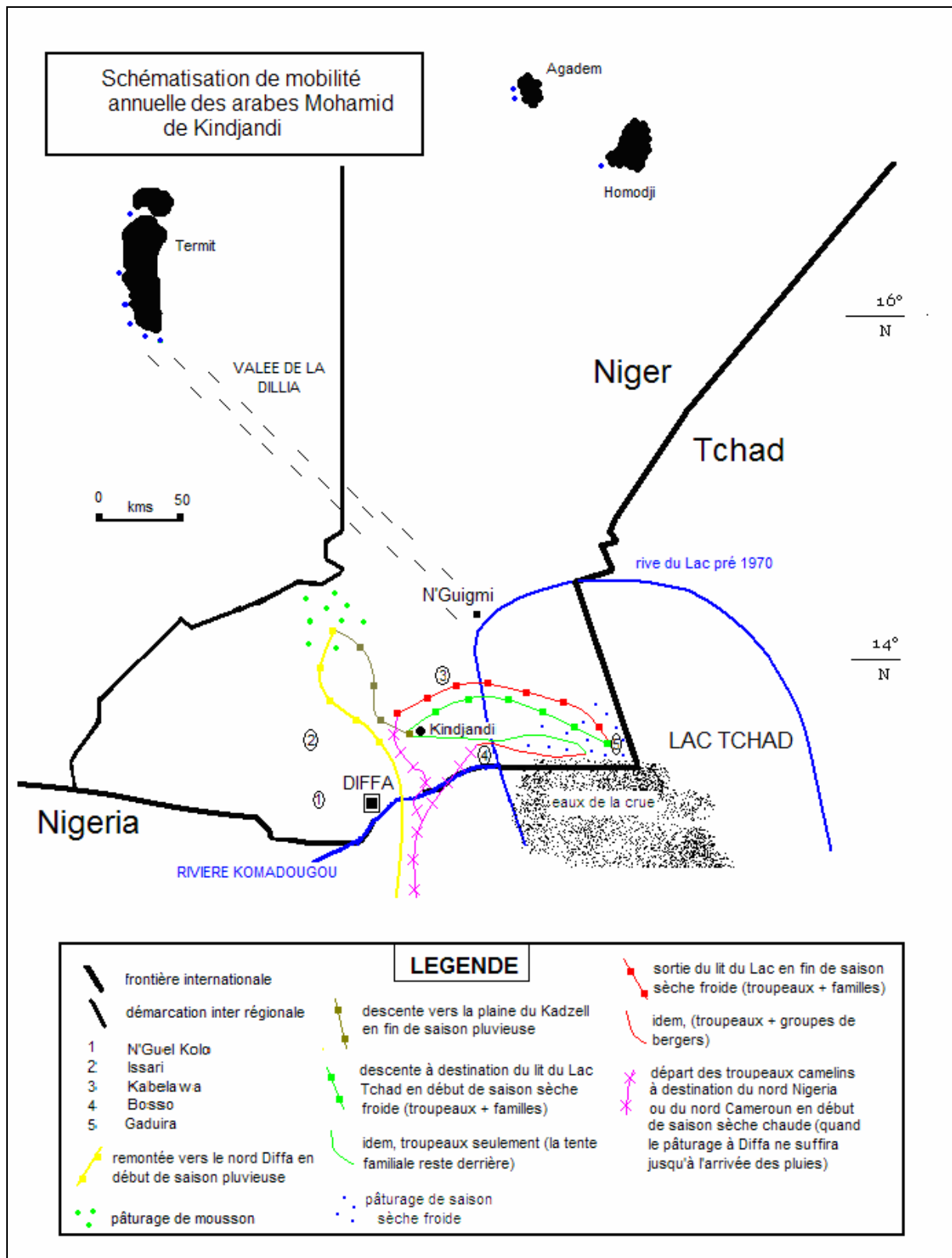
En ce début novembre 2008, qui marque le commencement de la saison sèche froide, le groupe se prépare à envoyer la majeure partie du troupeau sur les aires de pâtures exondées de la zone du Lac Tchad, à l'exception des femelles gestantes et de quelques femelles lactantes qui resteront auprès de la famille avec les chamelons. Ce sont les jeunes hommes - parfois accompagnés de quelques hommes mûrs et de leurs familles - qui s'occuperont des animaux dans cette zone située à environ 70/80 km de la résidence actuelle. C'est là que nous les avons retrouvés deux semaines plus tard, vers l'île de Gaduira. Par ailleurs, une partie de la parentèle de ce groupe réside dans la ville de Nguigmi, exerçant notamment des activités commerciales.

#### **La transhumance dans le lit du Lac Tchad : le campement Mohamid à l'île de Gaduira**

Le croquis page suivante montre les grands axes de mobilité annuelle des Arabes Mohamid de Kindjandi. Nos interlocuteurs ont souligné l'importance qu'a prise la transhumance vers les pâtures exondées du Lac Tchad dans leur système de mobilité. Gaduira se trouve à environ deux journées de dromadaires de Kindjandi. La durée du séjour est d'environ trois mois - c'est-à-dire toute la saison sèche froide -, sans jamais excéder quatre mois qui marquent la limite de résistance des camelins aux dures conditions du Lac : humidité, pauvre qualité de l'eau, serpents, insectes vecteurs de maladies qui prolifèrent avec la montée de la crue. Les hommes affirment que *"le Lac est le meilleur endroit, pour les animaux, mais il ne faut pas prolonger le séjour, car le Lac tue aussi"*. Cette cure verte de trois mois apporte aux animaux un embonpoint qu'ils n'auraient pu garder ou acquérir dans les pâtures secs du Kadzell, et qui les rend très compétitifs sur les marchés en début de saison sèche chaude, quand les animaux du Nord ont déjà commencé à maigrir. Le groupe peut aussi migrer vers les pâtures du Nigeria et du Cameroun en saison sèche chaude.



Famille Arabe Mohamid vers l'île de Gaduira, Lac Tchad



Mais le séjour au Lac – sorte d'enfer vert après les horizons dégagés du Kadzelli – n'est pas de tout repos : la surveillance des animaux doit être constante (vols, dégâts des champs), la compétition pour l'accès à une eau de qualité acceptable pour les hommes comme pour les camelins est une cause de tensions permanentes avec les autres groupes. Les conditions de vie des familles qui accompagnent les troupeaux sont plus rudes qu'à Kindjandi : l'habitat y est également plus précaire, l'eau mauvaise, et l'insécurité permanente. Comme les hommes

l'ont réaffirmé : *"Ceux qui ne bougent pas se sont appauvris. Nous voyons arriver de plus en plus de gens du Nord descendre au lac, des Ouléd Sliman, des Hassaounia. C'est dur de bouger tout le temps, mais c'est ça qui fait marcher l'élevage"*.

L'équipe de chercheurs – dont un des interprètes appartient à ce groupe – a été chaleureusement accueillie. Elle a passé trois nuits au campement de Kindjandi, et une demi-journée à celui de Gaduira. A Kindjandi, elle a pu s'entretenir avec les hommes – une quinzaine de chefs de famille dont certains avaient fait le déplacement à cheval à cet effet –, au cours de deux réunions, avec un groupe de femmes d'âge varié (8) résidant à proximité, qui nous ont accueillis sous la tente, et avec un groupe de jeunes du milieu (une dizaine, âgés de 15 à 20 ans). A Gaduira, où ce fut un exploit de les retrouver, un entretien complémentaire a eu lieu avec les chefs de famille en déplacement – dont le chef de tribu qui a accordé une interview vidéo. Aux deux endroits, les échanges ont été décontractés, riches d'information, avec des personnes visiblement très intéressées d'avoir l'opportunité de dialoguer sur des sujets qui les concernent et leur importent : isolés, souvent ostracisés, les Arabes Mohamid ne sont pas victimes d'overdose de visites et d'enquêtes.

## 2. Perception des changements climatiques

Les hommes sont formels : oui, les changements sont là, et sont surtout sensibles au niveau des ressources en pâturage, en quantité comme en qualité. Les ligneux les plus appréciés (dont il faut rappeler ici l'importance pour l'alimentation des camelins) se raréfient, et ne réapparaissent pas, même en cas de bonne pluviométrie. Il en est de même pour les herbacées. Les femmes confirment quant à elles cette dégradation : les produits comestibles - feuilles, fruits, graines - dont elles faisaient la cueillette pour compléter et diversifier la diète ont presque totalement disparu, sans retour, et elles se demandent pourquoi.



**Dromadaire du groupe Arabe Mohamid de Kindjandi en cure verte dans la zone du Lac Tchad, vers Gaduira, novembre 2008**

Ces changements sont qualifiés de marqués, significatifs, et la détérioration est continue depuis deux sinon trois décennies. La pluviométrie erratique et globalement déficitaire est citée comme la première cause de la situation. En revanche, personne ne mentionne de changement quant à la ressource eau - pour l'abreuvement et la boisson : *"même le goût n'a pas changé"*. La proximité du forage artésien de Kindjandi compte probablement dans cette appréciation. Ce qui complique l'accès à l'eau, ce n'est pas sa raréfaction, mais les

restrictions imposées par d'autres groupes de pasteurs aux éleveurs arabes Mohamid sur certains points d'eau, et notamment les puits.

De ce fait, les aires pâturables de la zone du Lac Tchad jouent un rôle de plus en plus décisif pour assurer l'alimentation de leurs troupeaux en saison sèche. La reprise de crues importantes au début des années 2000 a rouvert des espaces à usage pastoral et les hommes disent *"pleinement profiter du lac, chaque année, depuis 2003"*. Cet accès leur avait été longtemps interdit par les années d'insécurité due à la rébellion armée et aux conflits intercommunautaires, et aussi par la sécheresse : à partir des années 1975 le Lac Tchad, qui naguère clapotait aux portes de N'Guigmi, avait disparu du territoire national

nigérien. Il est revenu depuis à peu près une décennie. Sur les terres émergées, suite à la décrue, se développent des espèces végétales hautement appréciées des dromadaires comme *Leptadenia hastata*, ou *Mimosa pigra*; les hommes prennent soin de se renseigner sur leur apparition avant de prendre des décisions de déplacement. L'ampleur de la crue du lac est devenue cruciale dans un contexte d'espace qui se ferme de plus en plus: "*si nous avons plus d'eau, c'est bon!*". Le cycle de fortes crues leur est bénéfique - mais les crues du lac dépendent de la pluviométrie en Afrique centrale à travers les apports du Logone et du Chari : la rivière Komadougou ne contribue qu'à 1% de l'apport des eaux au lac.



Paysage du Kadzell vers Kindjandi

En revanche, un scénario de plus grande sécheresse et d'augmentation des températures rendrait leur système de vie impossible sur les espaces actuellement occupés. Dans ce cas, la réponse de ces pasteurs serait toujours la mobilité, mais elle impliquerait alors un exode vers des zones plus au sud et plus humides comme le Nord Nigeria et le Nord Cameroun : "*N'importe où, là où il y a du pâturage !*". On peut noter qu'à aucun moment ils n'ont parlé d'un retour – même temporaire – au

Tchad, dont ils sont pourtant originaires... La situation sociopolitique défavorable et l'insécurité chronique (banditisme armé, racket des éleveurs) qui y prévalent depuis des décennies l'emportent sur les préoccupations pastorales.

### **Crise de 2005 et résilience du système de vie**

Alors que la crise alimentaire de 2004/2005 - résultante d'une combinaison de sécheresse et de flambée du prix des denrées alimentaires) - a durement frappé les agriculteurs sédentaires et de nombreux groupes de pasteurs, les Arabes Mohamid affirment "*qu'ils n'ont pas connu la famine*". Certes, l'augmentation considérable du prix des denrées les a touchés et "*ils ont dû vendre beaucoup de chameaux*". S'ils ont effectivement vendu plus d'animaux que d'habitude, le noyau critique du troupeau familial n'a pas été touché. De plus, leur pratique d'une forte et rapide mobilité a contribué à assurer la survie de leur cheptel, tandis que d'autres groupes de pasteurs de la zone, moins prompts à se déplacer, ou moins aptes à se déplacer assez loin, ont subi des pertes parfois très lourdes en sus de la décapitalisation forcée pour acheter des vivres.



Fillette arabe en déplacement vers Gadiura

Ainsi, ce groupe de pasteurs arabes Mohamid perçoit les changements climatiques comme majeurs, durables et préoccupants; jusqu'à maintenant, leur grande mobilité s'est montrée une réponse adéquate, même lors de la dernière crise de 2005. Cependant, ses limites en sont perçues avec lucidité et inquiétude : une augmentation de l'aridité ne serait plus supportable et obligerait à des modifications drastiques (et d'une fiabilité incertaine) du système de vie actuel comme l'exode définitif hors du territoire nigérien, voire même l'abandon du système d'élevage extensif : "*Nous espérons, mais nous ne savons pas ce que Dieu va faire*".



### 3. Cohésion sociale, préservation du mode de vie et prémices de changements

La tradition de forte mobilité, et l'exode du Tchad depuis deux ou trois décennies ont probablement renforcé le mode de vie et la solidarité d'un groupe marginalisé, voire diabolisé dans la région de Diffa<sup>1</sup>. Ceci peut expliquer que les hommes comme les femmes sont formels : les relations familiales n'ont pas été affectées par les changements climatiques. Les familles ne connaissent pas de séparations plus longues qu'auparavant. Les habitudes de mobilité associée (qui concerne l'ensemble de la famille et du troupeau) ou dissociée (qui



Déplacement familial de Kindjandi vers la zone du Lac Tchad, novembre 2008

ne concerne qu'une partie de la famille et du troupeau) n'ont pas été significativement bouleversées : c'est toute la famille qui devient encore plus mobile. Cela signifie des déplacements plus fréquents, et donc que les démontages et remontages des tentes se multiplient; c'est une tâche pénible dans laquelle les femmes, propriétaires des habitats, sont fortement impliquées: *"Ce qui fait souffrir les femmes, c'est le déménagement de la maison"* Si hommes et femmes s'accordent à souligner cette augmentation de la mobilité, la jeune génération, qui a grandi dans ce rythme, ne la ressent pas comme une perturbation.



Trois générations de femmes Arabes Mohamid sous la tente

Le régime des unions ne semble pas non plus avoir été affecté par les changements. Le mariage reste assez précoce pour les filles (vers 14/15 ans), et autour de la vingtaine d'années pour les garçons. Dans ce groupe relativement nanti, la dot demeure une valeur que l'on peut honorer pour renforcer les liens sociaux et aider le jeune couple à démarrer d'un bon pied. Les femmes confirment avec autant de résolution que de satisfaction que *"Rien n'a changé pour la dot : les parents font don de chameaux aux jeunes époux selon la taille du troupeau."*

<sup>1</sup> Les Arabes M sont victimes de campagnes de calomnies gravissimes telles que enlèvement d'enfants ou de femmes, meurtre et même... cannibalisme.

La famille de la fille fournit l'habitat, qui est l'apanage de la femme mariée : tente de nattes, bois d'arcature, grandes nattes de prestige, couvertures, ustensiles... et au moins un chameau. La famille du garçon apporte une contribution en numéraire (de l'ordre de 500.000 FCFA soit environ 750 Euros) pour les vêtements et divers achats. Le jeune couple demeure quelques mois dans la tente de la famille de la mariée, avant d'aller vivre sous sa propre tente.

Les chameaux donnés aux femmes (par dot ou autre mode de transmission) restent leur propriété : *"Si la femme part, elle part avec ses chameaux!"* L'époux ne peut vendre un animal de l'épouse sans son autorisation ; néanmoins, la femme ne peut vendre un de ses chameaux sans le consentement de son mari : si ce dernier refuse, elle doit se plier à sa décision. Mais les femmes soulignent avec le sourire que *"Chez nous, le mari et la femme se concertent : il n'y a pas la force"*. De même, le mari consulte sa femme s'il doit vendre un chameau du troupeau familial pour couvrir des besoins du ménage, notamment en vivres.

La concertation entre époux pour les décisions qui concernent le bien-être de la famille reste la règle, et les rapports de pouvoir entre les genres ne paraissent pas avoir été affectés par les changements. Enfants, garçons comme filles, travaillent tôt et dur pour la famille et le troupeau, leur enfance est courte : approvisionnement en eau à usage domestique, aide au gardiennage du troupeau et à l'abreuvement. Les femmes mariées vivent principalement sous la tente ou à ses alentours, mais ne sont plus astreintes aux dures corvées d'eau ou d'abreuvement. Elles peuvent consacrer leurs forces à la reproduction sociale, à l'abri d'un environnement externe souvent hostile (vent, chaleur, poussière), de contacts parfois difficiles avec d'autres groupes (refus ou insultes au puits) ou des risques d'insécurité. Lors des déplacements, les épouses et les très jeunes enfants voyagent à dos de chameau, à l'ombre de palanquins. Il n'a pas été fait mention de femmes seules, abandonnées ou négligées, comme on peut l'observer chez d'autres groupes de pasteurs, au Niger ou ailleurs dans la sous région. La cohésion de cette communauté minoritaire, récemment installée au Niger sonne comme une réponse stratégique forte à l'hostilité qu'elle affronte.

Sujet délicat, le comportement démographique n'a pas été abordé de front. Mais lors de la réunion des femmes - dont il convient de souligner l'exceptionnelle liberté d'expression - les présentations ont permis de constater que les femmes mûres ont 4 à 5 enfants chacune. Une femme très âgée dit avoir eu 10 enfants, au Tchad.

Par delà le maintien de ces traditions, les femmes soulignent que *"les temps ont changé"*, et notent deux signes majeurs qui compliquent leur vie: la difficulté croissante de l'accès à l'eau, et l'augmentation du prix des denrées. La division sexuelle des tâches attribue aux enfants et aux jeunes filles l'approvisionnement en eau domestique, et une contribution plus ou moins importante à l'abreuvement du bétail - selon la composition de la famille et la taille du troupeau : conduite de l'animal de trait pour l'exhaure, chameau ou âne, portage de la puisette au besoin. Les "grandes femmes" (les femmes mariées ou âgées) ne fréquentent plus le puits, mais *"les enfants remontent le problème"* et elles retracent ainsi la situation : *"Avant, les puits étaient inhabités, et tu pouvais les utiliser partout ; maintenant, toutes les ethnies ont leur point d'eau, partout ! Et toi, tu dois faire la courbette chez les peuls pour avoir de l'eau : parfois même, les enfants reviennent sans eau"*.

Elles affirment également qu'il y a moins de lait, même s'il y a davantage de chameaux qu'auparavant. Et elles concluent : *"Comme les femmes de la ville, nous posons tous les jours la marmite !"*. Les hommes ont aussi souligné le phénomène : la quantité de lait a diminué, la fécondité des chamelles également. L'intervalle entre les naissances s'est allongé : *"Avant, le lait était là en abondance, tu pouvais durer deux jours sans cuisiner un repas ; aujourd'hui, on prépare tous les jours"*. Ceci constitue un changement radical des habitudes alimentaires, qui ne s'est cependant pas traduit par un alourdissement significatif des tâches des femmes. Le paradoxe n'est qu'apparent : les goûts aussi ont changé, avec la

disponibilité de certaines denrées ne nécessitant ni longue cuisson ni préparation pénible - comme les pâtes alimentaires (les fameuses "maca"), le riz ou le couscous précuit.

Par ailleurs, les changements climatiques ont affecté la production de produits végétaux comestibles "sauvages" (fruits, feuilles) dont les femmes effectuaient la cueillette en brousse et qui ont maintenant disparu, rendant cette activité inutile. Et puis, les enfants et les jeunes ont de nouvelles exigences alimentaires : les spaghettis, le riz, "comme en ville". Les hommes concluent avec humour : *"Pour la nourriture, la seule différence entre nous et les gens des villes, c'est que nous ne payons pas notre bois !"* Nous pourrions ajouter que le lait de chamelle frais reste un produit fort convoité par leurs parents citadins, même s'il est moins abondant !

Les femmes confirment qu'il y a à la fois plus de tâches et moins de tâches : la fastidieuse mouture des grains à la meule de pierre est maintenant effectuée au moulin, plus fréquenté au gré des déplacements ; elles ne sortent plus en brousse pour la cueillette. Cette activité est remplacée par le tressage des grandes nattes de doum - celles qui servent à recouvrir les tentes - qu'elles vendent pour la construction des habitats des sédentaires.

Les femmes présentes ont affirmé leur satisfaction de ce mode de vie, moins pénible que naguère : *"Sans te déplacer, maintenant, tu as tout"*. La vie en brousse est devenue plus facile pour elles, et elles ne souhaitent pas partir s'installer en ville : *"C'est 10 fois mieux ici qu'en ville ; il y a des dangers en ville pour les femmes"*. D'après les mamans, les jeunes filles sont du même avis : *"Nos filles ne veulent pas partir en ville ; elles nous écoutent, elles aiment leurs mamans ; elles ont pris conscience des bonnes choses dont elles disposent ici"* et d'ajouter en riant : *"Nous ne souhaitons plus être en grossesse de garçons !"* Elles ont ensuite nuancé leur point de vue : en fait, la ville est plus redoutée pour les dangers qu'elle ferait courir aux jeunes filles que pour ses conditions de vie. Mais elles savent aussi le prix de leur souveraineté ici : l'habitat nomade leur appartient, elles y sont les reines. En ville, les maisons en banco sont la propriété des hommes, elles y sont confinées dans un quartier séparé : ceci explique peut-être cela.

### **Pénibilité des tâches d'élevage pour les hommes et les jeunes**

Le travail d'élevage des camelins est pénible, et l'a toujours été, en particulier dans ces zones dépourvues de mares ou d'eaux de surface pérennes : l'exhaure de l'eau au puits est une tâche rude ; un dromadaire peut boire jusqu'à 50 voire même 100 litres de l'eau suite à une période d'abstinence ; le danger de vol de bétail et de dispersion du troupeau nécessite une surveillance constante : il n'y a pas de morte saison pour ces éleveurs. Les femmes, dispensées des plus rudes tâches d'élevage, reconnaissent cette pénibilité et comprennent, sans la soutenir, l'attitude des jeunes hommes qui rêvent d'une vie moins ardue.

### **Une question de génération**

Les hommes mûrs partagent le point de vue des femmes sur la qualité de leur vie nomade : *"Cette génération est heureuse avec ses troupeaux!"* Ils voient juste : cette perception est bien une question de génération. Les jeunes hommes, quant à eux, sont plus mitigés à ce sujet. Parmi la dizaine de jeunes participants à la réunion qui leur était dédiée, la moitié voit son avenir dans le pastoralisme, l'autre moitié se voit "en ville".



**Jeunes Arabes Mohamid et leur ingénieur système de recharge des téléphones cellulaires en brousse**

Les raisons avancées pour et contre leur maintien dans la vie pastorale sont intéressantes dans la mesure où les jeunes Mohamid développent un argumentaire partagé par nombre de jeunes pasteurs de la sous-région. Les "contre" veulent se reposer, être propres, être libres, faire du commerce, et que leurs enfants aillent à l'école. Ils veulent aussi l'eau au robinet, l'école à proximité et, signe des temps, "le réseau Celtel plein", comme au village d'à côté. Mais surtout, c'est une crise de génération, ils ne veulent plus être commandés : "Il faut faire pour toi-même, que ce que tu as dans ta poche, c'est pour toi". Ils renâclent à "être grondés par le père quand le chameau s'échappe". Ils trouvent les conditions de vie trop dures, les travaux d'élevage trop pénibles : l'abreuvement, la poursuite des chameaux échappés. Un brin provocateurs, ils assument être "moins courageux que leurs papas, et même paresseux !" Le mirage de la ville, les garçons bien habillés qui pétaradent sur une moto qui parle et qui clignote de tous ses feux, les fascine, surtout les plus jeunes. Pour eux, sans ambages, la liberté, c'est la ville, pas la brousse ! Mais ces jeunes ne sont pas pour autant des têtes brûlées : partir en ville ne doit pas s'effectuer à n'importe quelle condition, pour faire des petits métiers jugés dégradants ou sous-payés. Ils veulent s'établir commerçant, tenir boutique : ceci réclame un investissement. Et pour avoir le capital de départ – estimé à deux ou trois chameaux, soit environ 700.000 FCFA (environ 1.000 Euros) – il faudra passer par le père : "Si les parents sont convaincus, ils peuvent t'aider". Un espace de négociation semble donc ouvert pour ces jeunes Arabes Mohamid, ce qui n'est pas toujours le cas dans d'autres groupes.<sup>2</sup>

Les "pour" soulignent la tradition et le savoir-faire hérité des parents dans la pratique de l'élevage. Ils rappellent que "en brousse aussi, on peut faire du commerce" : c'est une allusion aux pratiques d'embouche de petits ruminants, voire de chameaux, pour la vente. C'est un commerce qu'ils maîtrisent, pas comme celui des villes qu'ils ne connaissent pas. Ils ont du bétail, puisque "leur troupeau a grandi avec celui de leurs parents". Leur espoir, est que "rien ne va changer". Aucun d'entre eux n'a fréquenté une autre école que l'école coranique, et seule une minorité est capable de lire et d'écrire en arabe. Il est à souligner que le nouveau grand test de "lettrisme" en vogue chez les jeunes est la pratique du SMS sur le téléphone cellulaire, un incitatif aussi inattendu qu'efficace à l'alphabétisation.



**Chef de famille Arabe Mohamid, vers Kindjandi**

De leur côté, les pères sont lucides et savent qu'il faudra faire la part du feu : les temps ont changé, les modèles aussi. Ces jeunes sont nés au Niger, beaucoup parlent ou comprennent le haoussa, ou le ffuldè, ils échangent avec d'autres jeunes éleveurs au puits. Un peu désespérés, les pères veulent que les fils restent des éleveurs : "Dites leur de faire de l'élevage!", mais ils constatent que face au nombre grandissant de jeunes tentés par un autre avenir (le commerce, les motos...) ils sont impuissants : "Nous n'allons pas les obliger à s'installer en brousse". Ils espèrent le retour des enfants prodiges, déçus de la

ville ou encore, ils comptent sur "les plus petits qui vont peut-être se réveiller". Dans le scénario du pire, ils disent que "eux les pères vont finir leurs jours en brousse toujours avec leurs animaux". Si la génération des pères âgés ne se projette pas dans des scénarios alternatifs à l'élevage, ils reconnaissent cette éventualité pour une partie de leurs jeunes.

Ce groupe d'éleveurs Arabes Mohamid nous a paru développer une solide résilience sociale face aux changements cruciaux vécus depuis deux ou trois décennies. Cette communauté minoritaire dans la région de Diffa, considérée comme étrangère par des groupes résidents

<sup>2</sup> Ailleurs, certains jeunes pratiquent le vol de bétail - étranger ou familial - pour assurer leur indépendance.

plus anciens – et hostiles –, a à la fois maintenu une forte cohésion sociale fondée sur le mode de vie pastoral mobile et montré une grande flexibilité dans la saisie des opportunités offertes par l'installation d'une partie de la parentèle en ville. Cette dernière, éduquée, nantie et commerçante, entretient d'efficaces réseaux de solidarité sociale et économique avec leurs parents éleveurs, appuyant leurs activités d'élevage – notamment de vente de bétail – accueillant leurs jeunes en ville, défendant leurs intérêts. Entre maintien des valeurs traditionnelles et pratiques modernes, ce groupe mal aimé est probablement porteur d'espoir pour l'ensemble du pastoralisme en région de Diffa - comme l'ont reconnu avec franchise les Arabes Ouléd Sliman de Melek (cf. étude site 2).

#### 4. Les changements économiques

Les hommes perçoivent les changements économiques comme une combinaison complexe de divers paramètres : 1) baisse de la productivité de l'élevage à la fois en termes de croît du troupeau (espacement de l'intervalle inter génésique chez les chamelles), de production de viande et de lait, et de moindre disponibilité, voire de disparition de certains produits de cueillette (fruits, feuilles) ; 2) augmentation du prix des denrées – en particulier les céréales, même en ce moment qui est la période des récoltes ; 3) augmentation des prix de vente des animaux, due surtout à la demande libyenne mais qui ne compense pas celle du prix des denrées ; 4) changements dans les habitudes de consommation (engouement pour les pâtes, le riz, etc.) versus la cherté et la disponibilité du mil et du sorgho et la pénibilité de leur transformation 5) nouveaux besoins non alimentaires (piles, téléphone cellulaire, etc.) dont certains se montrent très utiles pour l'élevage en matière de circulation de l'information.

De ce fait, les éleveurs arabes Mohamid disent qu'ils sont amenés à vendre davantage d'animaux qu'auparavant. Ils ne vendent que lorsqu'ils ont un besoin précis à satisfaire, prioritairement alimentaire. Normalement, cette vente ne se fait pas dans la précipitation : auparavant, ils se renseignent sur les prix pratiqués sur les différents marchés en rapport avec l'âge et le sexe des animaux, et vendent à ce qu'ils estiment présenter le meilleur rapport qualité-prix. Les animaux jeunes (5 à 6 ans) mâles et femelles, sont recherchés par les acheteurs libyens principalement pour la reproduction (tant pour le marché libyen que pour celui de l'Afrique du Nord). Les animaux âgés sont vendus pour le marché nigérian, à des fins de boucherie. La vente des petits ruminants embouchés est un plus, d'autant que la demande augmente fortement en raison de l'activité pétrolière qui démarre au nord de la région de Diffa, et de la coïncidence cette année des fêtes de Tabaski et de Noël (cette dernière surtout au Nigeria). Selon leurs dires, l'augmentation du prix des animaux ne compense pas l'augmentation du prix des denrées et ils se disent perdants. Mais ils affirment aussi qu'ils ne veulent pas que ce commerce s'arrête.

Ils disent aussi que la taille des troupeaux diminue au fil des ans, sans démêler clairement la part de la vente et celle de la diminution du croît du troupeau liée aux conditions climatiques. A la question "combien de chameaux faut-il pour qu'une famille de 7 personnes soit à l'aise ?", la réponse est un minimum de 50. Ils estiment être actuellement amenés à vendre 6 à 7 chameaux par an pour assurer les besoins d'une famille moyenne. Auparavant, la même famille s'en sortait en ne vendant que 2 chameaux par an, compte tenu de l'abondance du lait qui pouvait assurer deux jours sans repas à base de céréales, et le bas coût de ces dernières.

Les encadrés ci après montrent comment – et où – une famille d'éleveurs de Kindjandi a utilisé la vente de deux dromadaires effectuée par le chef de ménage et celle d'une natte réalisée par la femme du chef de ménage en décembre 2007. Il est intéressant de noter que si l'alimentation reste le premier poste de dépenses pour le chef de ménage (53%) le mil, toujours la céréale de base, ne représente que 42% des dépenses pour l'alimentation et 22,6% du total dépensé. On voit également dans ces sociétés pastorales la part du thé et du

sucré : un quart des dépenses d'alimentation. L'augmentation marquée du prix du sucre ces dernières années est fortement ressentie. Un autre point est celui du poste "huile et condiments" – aussi important que le thé et sucre. Ceci est une claire illustration de la pénurie de beurre, elle-même conséquence de la réduction de la production laitière.

**Ce que l'on fait de la vente de deux dromadaires : échanges effectués par un chef de ménage de 6 personnes, pasteurs camelins Arabes Mohamid, décembre 2007**

Recettes		Dépenses	
Marché et date	Marché et date	Désignation	Montant FCFA
N'Guigmi (CU N'Guigmi) 17/12/2007  Vendu : 2 dromadaires  Prix : <b>283.000 F</b>	N'Guigmi (CU N'Guigmi) 17/12/2007	Thé	750 F
		Sucré	2.000 F
		Déjeuner au marché	1.000 F
		Cadeaux pour famille	1.300 F
		<b>TOTAL F</b>	<b>5.050 F</b>
	Kindjandi (CR Gueskérou) 19/12/2007	Mil (300 kg)	45.000 F
		Sucré (50 kg)	15.700 F
		Thé	8.000 F
		Farine de blé	6.500 F
		Huile et condiments	26.500 F
		Savon	3.000 F
		Parfum (pour femme)	4.500 F
		Service sabots taillés	350 F
		Service aiguiseur (couteau et hache)	600 F
		Bonbons (fête de Tabaski)	1.500 F
		Tissu vêtements pour 6 personnes	60.000 F
		Service du tailleur @ 2.000 F/unité	12.000 F
		Service du brodeur @ 1.250 F/unité	8.750 F
		Déjeuner au marché	1.000 F
		Cadeaux pour famille	900 F
<b>TOTAL</b>	<b>194.300 F</b>		

Source : Anderson A. pour ZFD - La contribution pastorale octobre 2008

Note : 1.000 FCFA = 1,5 Euro

**Échanges effectués par la femme du chef du ménage : vente d'une natte en fibres de doum**

Recettes			Dépenses		
Marché / date	Vendu	Montant FCFA	Marché / date	Désignation	Montant FCFA
Kindjandi (CR Gueskérou) 19/12/2007	Une natte de tente en fibre de palme	8.000 F	Kindjandi (CR Gueskérou) 19/12/2007	Taxe de marché	100 F
				Feuilles de palme	3.600 F
				Aiguille	700 F
	Beurre de vache	2.500 F			
				Médicament pour rhume	350 F
	<b>TOTAL</b>	<b>8.000 F</b>		<b>TOTAL</b>	<b>7.250 F</b>
	<b>Divers</b>	<b>Montant F CFA</b>		<b>Désignation</b>	<b>Montant F CFA</b>
	Argent de poche remis par son époux	1.000 F		Frais de restauration	650 F
				Cadeaux pour famille	350 F
	<b>TOTAL</b>	<b>1.000 F</b>		<b>TOTAL</b>	<b>1.000 F</b>
<b>TOTAL Recettes</b>		<b>9.000 F</b>	<b>TOTAL Dépenses</b>		<b>8.250 F</b>

Source : Anderson A. pour ZFD - La contribution pastorale octobre 2008

Note : 1.000 FCFA = 1,5 Euro

D'ailleurs on notera que l'épouse consacre plus du tiers des recettes de la vente de sa natte à l'achat de beurre de vache. Il faut aussi habiller la famille et renouveler les habits au moins une fois par an (à l'occasion comme ici de la fête de Tabaski), assurer les cadeaux pour la fête. Le pouvoir d'achat des éleveurs ne peut plus se calculer seulement sur les traditionnels termes de l'échange mil - bétail. En ce qui concerne les échanges effectués par la femme du chef de ménage, on voit que 54% des dépenses concernent le facteur de production : achat de feuilles de palmes pour réaliser la prochaine natte, aiguille. Naguère encore, ces feuilles étaient des produits de cueillette : la sécheresse a fait disparaître les doums, et il faut maintenant acheter les bottes de feuilles, grevant ainsi une déjà bien maigre marge bénéficiaire.

***A propos des migrants arabes installés au Tchad (Borkou-Ennedi-Tibesti) au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle :***

Ils avaient acquis des jardins, fait construire des maisons caractéristiques et introduit dans la région de nouvelles cultures et technologies. Ces marchands écoulaient vers l'extérieur les principales productions du Borkou-Ennedi-Tibesti: les dattes et le sel, et importaient produits alimentaires et biens manufacturés.

Leur implantation et leur succès commercial...furent d'autant plus faciles qu' « *il est bien remarquable...que ni les Teda, ni les Daza, pourtant habitués à trafiquer sur les dattes, sur le sel et sur les chameaux, n'aient jamais été capables de passer du troc au négoce. Sans doute étaient-ils handicapés par rapport aux Arabes qui possédaient une langue savante, une écriture, des chiffres...* »

CAPOT-REY, R., 1961, Borkou et Ounianga, Inst. de recherche Saharien, Alger, Mém. N° 5, pp. 154

Il est également intéressant de souligner l'efficacité de la mobilité et de l'accès à l'information utile dans la sécurisation de l'économie domestique pastorale. Les dromadaires ont été vendus sur le marché de Nguigmi, le mieux placé du fait de la présence des acheteurs libyens, mais les grosses dépenses, notamment en alimentation et vêtements ont été faites à plus de 60 km au sud, au marché de Kindjandi, où les denrées sont moins chères. Cette adaptation moderne aux exigences du négoce relève sans doute d'une culture du commerce ancienne chez les Arabes (cf. encadré ci-contre).

**Activités non pastorales et diversification, Innovations et opportunités**

Cette stratégie concerne essentiellement les femmes et les jeunes hommes. Faute de courir la brousse à fin de cueillette, les femmes se sont lancées dans la production de grandes nattes de doum utilisées dans la construction locale sédentaire (ces nattes soutiennent le toit/plafond en banco ; elles font à peu près 15 à 17 coudées de long et 4.5 coudées de large, et se vendent à environ 8.000 FCFA (soit 12 Euros), ceci pour un temps de confection de 15 jours minimum. Quelques jeunes chefs de ménage en difficulté partent dans la zone du Lac Tchad pour cultiver du maïs de décrue pour contribuer à l'alimentation de leur famille. Pour ceux qui ont pu négocier (auprès des parents) un appui au démarrage d'une activité commerciale, ils exercent leur commerce sur les marchés hebdomadaires de la région, où ils tiennent boutique ou étal. Ce sont ceux-là qui reviennent parader sur leur moto au campement et qui font des adeptes parmi leurs pairs....

Aucun des jeunes (ni des hommes mûrs) ne mentionne l'embauche sur les chantiers du pétrole comme une alternative envisageable : travaux trop pénibles et sous-payés à leurs yeux. En revanche, la facilitation des déplacements des personnes et des biens et un accès plus facile à la communication ont contribué à réduire l'isolement de ces groupes. Les motos fabriquées en Chine et vendues à bas prix (entre 300 et 400.000 FCFA) via le Nigeria ont changé la donne : personnes et biens peuvent être rapidement transportés à coût abordable; on peut louer des motos presque n'importe où, pour se déplacer en ville comme en brousse. Nous avons été témoin de l'utilisation d'une moto louée pour aider le chef de groupement à résoudre plus rapidement l'épineux problème de la récupération d'un chameau abusivement

saisi ; le jeune homme a véhiculé le vieux chef auprès des diverses autorités concernées, épargnant temps et argent.

Il faut aussi souligner l'importance croissante aussi des téléphones cellulaires qui se multiplient à toute allure dans le sillage de l'extension des réseaux de téléphonie mobile. Ils sont très en vogue chez les jeunes qui ont inventé un ingénieux système de recharge de la batterie à partir de piles ordinaires ; le cellulaire peut à terme se montrer un fort incitatif à l'alphabétisation, pour partager des SMS. Dans le sud Diffa, bien couvert par les réseaux de téléphonie mobile, le téléphone satellitaire de type Thuraya, beaucoup plus cher, est moins utilisé qu'au nord.

### ***Vit-on encore de son troupeau ?***



**Dromadaires au marché à bétail de N'Guigmi, novembre 2008**

Le cycle de paupérisation ne semble pas aussi menaçant pour ces éleveurs de camelins, très mobiles et très attachés à la préservation de leur mode de vie, que pour d'autres éleveurs. Mais la menace plane cependant au-dessus de leurs têtes. Si l'on vit encore de son troupeau, les ressources diminuent, l'espace se restreint, la résilience observée jusqu'à présent

tend à atteindre ses limites : si un regain de sécheresse affecte encore le peu de ressources disponibles, si les termes de l'échange denrées -bétail se dégradent et, surtout, si les problèmes d'ordre sociopolitique entraînent une limitation de la mobilité, ces éleveurs disent eux-mêmes qu'ils seront contraints à délaissier leur mode de vie actuel, ce qui constituerait une perte énorme - en richesse, en savoir faire, en durabilité écologique... pour tous les systèmes de vie en zones arides



**Habitat de la parentèle en ville (N'Guigmi) :  
Parabole télévision, électricité ; fond antenne réseau CelTel**



## 5. Relations socio-politiques

### Relations avec les autres groupes : une cohabitation conflictuelle et très politisée

L'histoire de l'implantation du groupe des Arabes Mohamid en région de Diffa est aussi récente que mouvementée. La première grande arrivée d'Arabes Mohamid coïncide avec la crise climatique des années 70, le second avec celle de 1984/85. Les troupeaux de camelins appartenant aux arrivants sont généralement de taille importante et de plus très mobiles. La majorité des résidents (Peuls, Toubou et Kanouri) des aires fréquentées par les Mohamid ne pratiquent pas de transhumance de grande envergure. En raison d'un rythme de consommation lent, ces groupes misent sur un stock fourrager relativement restreint pour satisfaire les besoins de leurs troupeaux pendant les trois quarts de l'année. Affaiblis économiquement et

dépendant d'un milieu naturel devenu plus austère, le spectre de la concurrence de ces vigoureuses communautés très mobiles leur inspire une profonde inquiétude.

Un grave conflit inter-communautaire armé éclate vers la fin des années 1980, et le retour de la paix ne s'amorce que vers la fin des années 90 (cf. encadré). Si les armes se taisent peu à peu, la situation reste tendue. En 2001, une première tentative d'expulsion des Arabes Mohamid du territoire nigérien est habilement désamorcée au niveau régional par le Préfet de l'époque.<sup>3</sup> Cinq ans plus tard, au mois d'octobre 2006, éclate ce qu'il a été convenu d'appeler depuis "L'Affaire Arabe Mohamid". Cette dernière est une claire illustration du lien inextricable qui détermine les enjeux cruciaux en zone pastorale : compétition sur les ressources naturelles, concurrence économique et rivalités politiques. Le déclenchement de la crise de 2006 est attribué<sup>4</sup> à deux facteurs directs : 1) la lettre d'accusation portée par des chefs traditionnels (cf. encadré ci-contre) qui argumente sur la question de la citoyenneté et de la conquête des espaces pastoraux et 2) l'exploitation politicienne d'un conflit violent autour d'un point d'eau.

Cette crise grave a secoué la région de Diffa et a connu une répercussion nationale. Des déplacements forcés de population Mohamid et des spoliations de biens immobiliers ont commencé à être observés. La diaspora arabe (tous groupes confondus) au Niger et à l'étranger s'est mobilisée pour défendre le droit des Mohamid à résider sur le territoire nigérien. La société civile nigérienne et la presse ont donné un grand écho à la question. Finalement, le Gouvernement du Niger est revenu sur sa décision d'expulsion et s'est prononcé en faveur d'un transfert des Arabes Mohamid à l'intérieur du pays, vers les régions voisines d'Agadez et de Zinder, qui ne semble pas avoir été suivi d'effet. Mais l'alerte a été chaude et a laissé des traces.

#### **Le conflit armé entre groupes d'éleveurs à Diffa**

*"La sécheresse de 1984, puis la fin du régime militaire, marquent cependant le retrait progressif de l'Etat au niveau local. En 1985, plusieurs communautés Toubou et Arabes parviennent à prendre le contrôle de puits cimentés implantés au sud de la vallée de la Dillia, après avoir repoussé les résidents. Dans le même temps, des Arabes du Tchad – les Mohamid – arrivent dans la zone et s'installent autour des puits. Les tensions s'intensifient pendant les années 1980 au point d'aboutir à un conflit armé entre Peuls, Toubou et Arabes qui dura jusqu'au tout début des années 2000. Depuis, un processus rapide et continu de pacification est intervenu dans la zone sous l'effet conjugué de plusieurs facteurs favorables. Mais la paix reste toujours fragile, car pauvreté pastorale, insécurité foncière et conflits restent étroitement liés.*

Brigitte Thébaud pour CARE Danmark, 2000.

<sup>3</sup> M. Issakou Abdou

<sup>4</sup> D'après les travaux de M. Zeidane M., 2006, Réflexion sur la problématique des Arabes Mohamid dans la région de Diffa", cités par S. Anderson in La Mobilité pastorale, opus cité.

Deux ans plus tard, les difficultés perdurent et sont particulièrement sensibles autour des points d'eau, en gardant en mémoire que c'est l'accès aux points d'eau qui conditionne l'accès aux pâturages environnants. Les Arabes Mohamid de Kindjandi se plaignent que dans certains cas, il leur faut payer l'accès à l'eau bien plus cher que ce qui est demandé à d'autres groupes. Cette attitude hostile ne les incite pas à améliorer leur propre comportement (comme par exemple le respect des tours d'attente aux points d'eau ou la divagation des chameaux à proximité des habitats des autres groupes, qui constituent un objet récurrent de reproches à leur encontre). Il s'agit à la fois d'une question de gestion de ressources de plus en plus convoitées en milieu rural, et d'une crainte de l'avancée économique rapide des Arabes Mohamid tant en ville – à travers la diaspora urbaine commerçante, nantie et influente – que dans le commerce local.

**La crise de "L'affaire Arabe Mohamid" de 2006:  
un cocktail explosif de questions de citoyenneté, d'eau et  
de pâturages, d'argent et de politique**

*« Le premier est une lettre en date du 20 Septembre 2006 adressée au Ministre de l'Intérieur et de la Décentralisation par certains chefs de groupements [...] qui ne demandaient pas explicitement l'expulsion des Mahamid mais qui les traitent "d'étrangers dont l'intention est d'envahir, et d'occuper la zone au détriment des toubous et peulhs qui seront chassés par ces derniers". [...]*

*Le deuxième élément est semble t-il lié à des escarmouches [récentes] autour d'un point d'eau entre Mohamid et Peulhs du département de Mainé Soroa qui se sont soldées par des blessés graves [...]. Cette occasion fut saisie par des personnalités politiques peulhs de la région de Diffa qui auraient joué de leur influence auprès du Président de la République pour l'amener à décider de l'expulsion des Mohamid »*

Extrait de M. Zeidane M., 2006, opus cité

De ce fait, les Arabes Mohamid entretiennent un fort sentiment d'exclusion et de non reconnaissance de leurs droits à l'eau et au pâturage. Les relations sont particulièrement tendues avec les Fulbé et, dans ce cas précis de Kindjandi, avec les éleveurs Wodaabe au puits voisin de Korilam. Le sentiment d'insécurité persiste et ils se disent certains que d'autres tentatives d'expulsion peuvent resurgir dans le contexte politique qui prévaut actuellement. La situation est tendue également dans la zone du Lac Tchad : accès aux points d'eau, dégâts des champs sont autant de tensions dans les relations avec les autochtones Boudouma ou avec d'autres groupes résidents dans la zone à la même période.

### **Connaissance des textes législatifs**

Les hommes ont eu une connaissance approximative des réglementations relatives à l'occupation de l'espace pastoral, à l'accès à l'eau (puits publics, forages...) et à la mise en valeur de l'espace par une infrastructure permanente. En revanche, les textes essentiels comme le Code Rural, le Régime de l'eau, et, surtout, l'avant projet de la Loi relative au pastoralisme qui les concerne encore plus directement ne leur sont pas connus. Mais, à la lumière de la crise de 2006, ils ont vigoureusement exprimé leur profond scepticisme à propos des codes et textes de loi : " *Quel que soit le code utilisé, il ne sera pas appliqué en région de Diffa à cause des politiciens et de la chefferie traditionnelle en place*".

La perte de confiance dans les autorités et leur capacité à garantir le droit de tous les groupes d'éleveurs est grande. Cette opinion est confortée par le fait qu'il ne voient venir ni projets, ni aides : " *R.A.S. !*" clament-ils à l'unanimité. Ils se sentent marginalisés, et ce sentiment renforce les comportements de repli communautaire. La venue de l'équipe de recherche est considérée comme une reconnaissance, un indice de changement positif : " *Des européens sont venus nous consulter, nous demander notre avis, pas comme au temps colon !*"

## **Et la décentralisation ? "La décentralisation n'a rien apporté que du mal"**

La question a déclenché une tempête de réactions plus négatives les unes que les autres: *"Toutes les ethnies ont leur droits, mais pas les Mohamid, pourquoi ?"* Les doléances fusent. La première d'entre elles concerne la question des fourrières municipales qui sont l'objet du plus fort ressentiment à l'encontre des communes. Ces dernières, usant et parfois abusant de leur droit de mise en fourrière des animaux "en divagation", exigent des Arabes Mohamid le paiement de 50.000 à 1000.000 FCFA d'amendes pour récupérer un chameau "égaré". Il s'agit souvent d'un animal capturé par des jeunes cavaliers issus des communautés résidentes voisines envoyés en mission de recherche à cette seule fin ; parfois, un animal est vendu au boucher au bout de 2 jours et ce en violation du règlement des fourrières qui préconise trois mois minimum de séjour pour les gros ruminants avant l'avis de mise en vente aux enchères publiques ; l'animal peut encore être "affecté à un autre troupeau" – euphémisme pour appropriation abusive.

Outre les frais et tracasseries encourus, cette situation complique fortement le gardiennage des troupeaux de dromadaires, habituellement assuré par les enfants. Si des résidents sédentaires observent que le troupeau n'est surveillé que par des enfants, *"les paysans poussent le chameau vers le champ, et ils appellent alors les gendarmes pour constater les dégâts et amender le propriétaire"*. Mais les Arabes Mohamid reconnaissent qu'il n'y a pas eu augmentation des taxes existant préalablement (marché).

La décentralisation est aussi accusée de n'avoir pas rendu les services attendus - santé, école, puits... Depuis les événements de 2006, les relations avec les chefs traditionnels *fulbe*, très liés aux édiles des communes où résident les Arabes Mohamid, se sont significativement détériorées.

Après 20 ans - ou plus - de vie au Niger, les Arabes Mohamid se veulent citoyens nigériens : leurs enfants sont nés ici, ils ont obtenu les papiers, ils paient leurs impôts (au chef de canton de Nguigmi) et leurs taxes. Mais cette citoyenneté est mise en question par d'autres groupes comme l'ont rappelé les événements de 2001, et surtout ceux de 2006. La non reconnaissance de leurs droits par les autres groupes incite à des comportements eux-mêmes non respectueux du droit des autres. Ce cercle vicieux devrait être rompu, mais il reste à déterminer comment et avec qui.

## **6. Conclusion générale : avenir des Arabes Mohamid au Niger**



Le sentiment général de nos interlocuteurs est que la situation n'a cessé de se dégrader depuis 10 ans, et que **"ce qui a tout gâté, c'est la politique"**. Plus que les changements climatiques ou économiques, ce sont les changements politiques qu'ils estiment les affecter le plus, et que ce sont aussi ceux sur lesquels ils ont le moins de prise. Ils hésitent sur la conduite à tenir lors des prochaines élections, la méfiance

et l'inquiétude règnent : *"Nous faisons patience, mais nous sommes dans le feu"*. Pourtant, ils voient leur avenir au Niger : pas question de retourner au Tchad. Comme la plupart des pasteurs rencontrés, ils cherchent à sécuriser un port d'attache, un *"damré"*, vers Kindjandi stratégiquement situé au centre de leurs axes de mobilité, à proximité du forage, et proche de N'Guigmi et du Nigeria... L'avenir est incertain.



Étude du site 2 :  
Groupe Arabes Oulêd Sliman,  
Melek



Melek, 9-12 novembre 2008

Pour cette tournée dans le nord, l'équipe de chercheurs s'était renforcée d'une femme interprète en langues arabe et ffuldè, et d'un interprète en langue toubou, en sus de l'interprète arabe du premier tour. Les chercheurs ont été correctement accueillis par un groupe qui a connu de nombreux intervenants externes – projets et ONG. Trois nuits ont été passées à proximité du campement, sur la dune. L'équipe a trouvé un site dépeuplé par rapport à leur norme : la majorité des ménages et du troupeau était partie s'installer dans de meilleurs pâturages à deux jours de marche de Melek. Les tentes que nous avons trouvées représentent un noyau résiduel d'hommes âgés, de femmes et d'enfants en âge d'être scolarisés. Une réunion avec les quelques rares hommes présents (4 hommes âgés, un plus jeune) a pu être tenue avec les chercheurs hommes ; les chercheuses femmes ont eu deux entretiens avec les femmes, plus nombreuses (une dizaine, plus quelques demoiselles) ; et, à l'évidence, aucune réunion n'a pu être organisée avec les jeunes, absents. Un entretien avec les deux instituteurs a permis d'éclairer la question de la scolarisation. Les échanges ont été riches, et les femmes étaient visiblement heureuses de parler et de se retrouver. Toutefois, ces réunions ne créaient pas un événement : ce groupe a l'habitude de recevoir des projets et d'en attendre des retours concrets. Avec l'accord des concerné/es, plusieurs séquences vidéos ont pu être tournées : interviews de trois femmes, des élèves de l'école, abreuvement au puits, départ au pâturage, traite. Le chauffeur de l'équipe s'est révélé un caméraman talentueux, et sa disponibilité a permis des prises vidéo qui n'auraient pu être réalisées par les seuls chercheurs. Une ample couverture photographique a aussi été effectuée.

## 1. Situation et environnement



Vestiges du jardin-verger, fond de la cuvette de Melek, novembre 2008

Le campement du groupe arabe Ouléd Sliman visité se situe à Melek, à environ 50 km au nord-ouest de N'Gourti (chef-lieu de la commune de N'Gourti) et environ 200 km au nord de N'Guigmi, chef-lieu du département. Melek est situé dans le nord Manga, à proximité de la latitude 15°30' N, en zone hyper aride au climat de type saharien, avec une pluviométrie moyenne comprise entre 0 et 100 mm. Le site de Melek est constitué d'une vaste cuvette d'un diamètre de 4 km, entourée de grandes dunes.

A l'est, certaines de ces dunes sont vives ; les autres sont stables et couvertes d'un tapis végétal très clairsemé en ce début novembre. Les arbres présents à l'intérieur de la cuvette – balanites, acacias radiana – forment de rares bosquets. Un puits cimenté à grand diamètre (1m80), en bon état, se situe au fond de la cuvette. L'eau est à faible profondeur (4 brassées environ soit 7 à 8 mètres). A proximité, quelques touffes de jeunes palmiers et de rôniers entourés de vestiges de clôture témoignent d'une tentative inaboutie de création d'un petit verger. Un peu plus loin, vers l'est, un vaste espace de jardin / verger entouré de barbelés ensablés montre tous les signes d'abandon et quelques jeunes pieds de dattiers tentent encore de survivre. Vers l'ouest, se dresse une école en dur d'une classe, assortie d'un

container de récupération qui abrite une seconde classe. Un petit magasin en dur pour le stockage des céréales complète les infrastructures dont dispose le site. Fait nouveau, Melek se trouve actuellement sur l'axe fréquenté par les convois de transports de matériel pour l'aménagement du site pétrolifère situé à une quinzaine de kilomètres à l'ouest : la piste très sableuse qui relie Melek à N'Gourti s'en est trouvée un peu améliorée, mais reste réservée aux seuls véhicules 4 x 4.

Les habitats en nattes – une douzaine environ – sont dispersés sur les dunes en périphérie de la cuvette, mais regroupés en petites unités familiales de quelques tentes. Comme chez les Arabes Mohamid, il s'agit de tentes faites de nattes de palmier doum tendues sur des arcatures de bois et attachées les unes aux autres par de longues épingles – traditionnellement

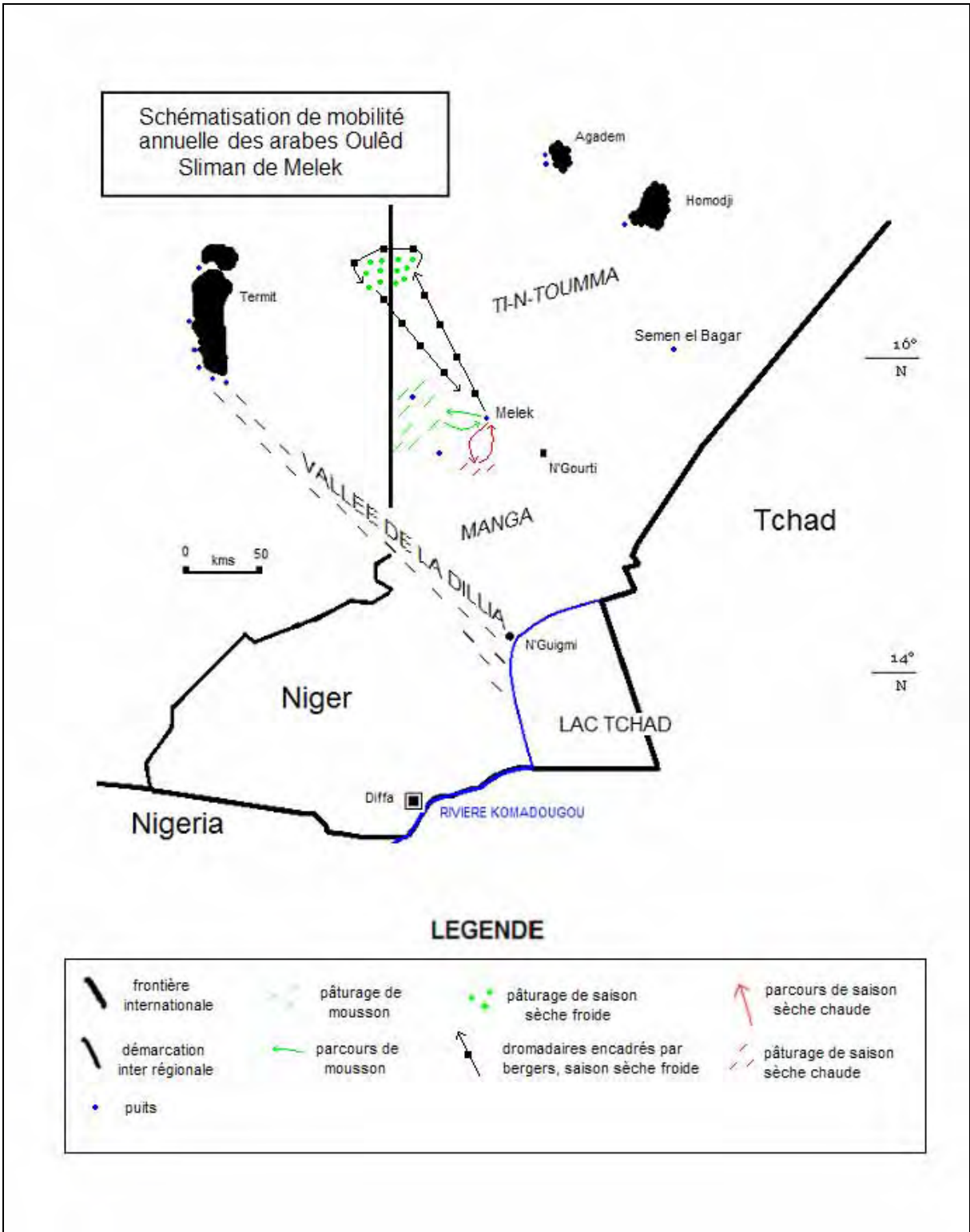


Chamelons en attente de leur mère près des tentes au petit soir, Melek

en bois ou plus récemment en métal (fers à béton). Chaque tente abrite une famille nucléaire, mais chaque épouse en situation de polygamie dispose de sa tente ; près de la tente du chef de tribu, une tente plus petite abrite deux femmes seules, une veuve et une divorcée. Au moment de notre visite, la majeure partie du troupeau de camelins et tous les hommes jeunes étaient partis à environ 70 km au nord ouest (deux jours de marche à chameau), à la recherche de pâturage. Les chamelons restent à proximité des tentes et dans la cuvette où ils sont abreuvés au puits tous les jours par les femmes et les fillettes. Les chamelles lactantes partent au pâturage au lever du jour, juste après la traite du matin ; elles ne rentrent qu'à la nuit tombée, vers 20 heures ou plus, pour la traite du soir et la tétée des chamelons : elles doivent aller de plus en plus loin pour trouver du pâturage. Elles sont abreuvées au puits tous les deux jours.

Le chef de tribu, un homme âgé, appartient au groupe des Oulêd Sliman qui sont venus au Niger depuis un siècle environ, via le Tchad après avoir quitté la Libye au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il dit que sa tribu s'est installée à Melek il y a environ 35 ans, à la suite de la sécheresse du début des années 1970. Ce déplacement s'inscrit dans un mouvement général : avant les années 1970, le grand groupe des Oulêd Sliman résidait principalement dans la zone de Homodji et dans une moindre mesure dans celle d'Agadem ; il effectuait des déplacements à l'est vers le Tchad et à l'ouest en territoire nigérien. Homodji se situe à 125 km au nord est de Melek, à l'extrême nord de la région de Diffa, vers la latitude 16°30' N. Le groupe actuellement à Melek vivait alors aux abords du puits de Semen el Bagar, qui existe toujours. A cette période, le nord est de la région de Diffa était surtout peuplé d'arabes, et de groupes d'éleveurs Toubou Teda dont le fief était à Agadem. Du fait de la sécheresse, les éleveurs arabes se sont repliés vers le sud ouest ; en s'installant à Melek ce groupe s'est démarqué de la descente en masse vers le sud ouest qui s'est prolongée pour la plupart des Oulêd Sliman jusque vers Tesker, au nord de la région de Zinder (à la latitude 15° N).

Les Oulêd Sliman vivent principalement de l'élevage de camelins, mais ils élèvent aussi des petits ruminants – caprins et ovins. Les unités de résidence humaine sont peu mobiles : à Melek, l'école semble jouer un rôle important dans la sédentarisation des familles qui concerne surtout femmes, enfants et personnes âgées ; le troupeau de camelins et les jeunes hommes restent mobiles (cf. le schéma de mobilité page suivante), mais moins que les arabes Mohamid rencontrés. Exception faite de l'expérience – peu probante – de jardin et de verger, le groupe ne cultive pas.





## 2. Perception des changements climatiques

Pour les hommes, l'indice principal de changement climatique est la baisse de la pluviométrie. Les femmes soulignent en premier lieu l'ensablement de leur environnement, et la forte diminution des pluies "*même s'il pleut, l'eau ruisselle, et les herbes ne poussent pas*". Elles se plaignent aussi de l'augmentation du vent due, disent-elles, au fait qu'il n'y a plus d'arbres ou de tapis herbacé pour le freiner. Les arbustes dominants dans le paysage de type steppe à *Leptadenia pyrotechnica* sont devenus "*tout gris*".

Les effets de ces changements sont fortement ressentis par les hommes au niveau du bétail. Naguère encore, jusque vers les années 80, ce groupe possédait des troupeaux mixtes composés de bovins et de camelins. Le vieux chef précise qu'il possédait dans les années 70 un parc de 500 vaches et autant de dromadaires. La décimation des bovidés s'est enclenchée avec la sécheresse de 73/74 et celle de 84/85 a sonné le glas de l'élevage bovin pour ce groupe. Aujourd'hui, le nombre des camelins s'est réduit, considérablement ; les mises bas des chamelles sont plus espacées que naguère ; la production de lait accuse une baisse marquée. Les femmes soulignent cette diminution du lait, et donc du beurre, due, selon elles, au fait que les animaux ont faim, et sont maigres.

Au nord, le pâturage saharien de *Cornulaca monacantha* (appelé "*hâd*" en arabe) fortement apprécié des dromadaires n'existe presque plus, à l'exception de quelques poches dans des endroits isolés au nord est des massifs de Termit et de Homodji ; depuis toujours, son existence dépend impérativement d'une chute de pluie, même modeste. Le vieux chef raconte que lors de sa jeunesse autour du puits de Semen el Bagar, on pouvait se mettre nu pour se laver sans crainte d'être vu compte tenu de la densité et de la hauteur de cette herbe... Aujourd'hui, la cuvette de Semen el Bagar est totalement dénudée, à l'instar des autres cuvettes de la zone. Si on s'arrête sur la crête des dunes qui bordent la cuvette, on voit clairement le puits à 3 kilomètres de distance... Plus au sud, autour du campement de Melek, le pâturage naguère suffisant pour justifier leur fixation dans ce site, s'amenuise drastiquement en quantité et en qualité.

De plus, les hommes manifestent leur inquiétude face à une tendance à la baisse de la nappe qui alimente le puits : le vieux chef témoigne que lorsque son grand père passait à Melek, l'eau se trouvait à une brassée de la surface. A son arrivée, il y a 35 ans, l'eau se trouvait à quatre brassées et aujourd'hui elle est tombée à quatre brassées et demie.

Le système pastoral Oulêd Sliman repose sur l'élevage camelin. Les chameaux paissent généralement dans un rayon de 5 à 30 km autour de la cuvette de Melek. En cas de déficit des pluies, les familles ensemble avec les troupeaux quittent le lieu et vont là où le pâturage est meilleur. C'est le cas que nous observons à notre arrivée à Melek. La majorité du campement est ainsi partie avec ses bêtes vers un endroit – mieux arrosé qu'ici – à quelque deux jours de marche. Le système de libre errance employé par les Toubou du nord (cf. étude site 3 Toubou

### La disparition du hâd

[Au début de la période coloniale] *La bande de had qui partait de Termitt s'étendait au delà de Siltou [au Tchad] et en latitude de Dibella à N'Dialagué [entre les parallèles 17°30' au nord et 15°30' au sud].*

*N'ayant pas besoin de se déplacer pour trouver la nourriture à leurs troupeaux, Arabes et Toubous devinrent des semi-sédentaires. Ils commencèrent par dévorer les pâturages situés à proximité des nappes d'eau peu profondes.*

*Maintenant le problème est grave. Les beaux pâturages sont morts. Le had est devenu rare. Il faudrait recommencer à nomadiser sur de grandes distances et rechercher le « brin d'herbe ».*

Rapport du Lt. Villanova, 1949-50, Archives nationales 24.3.163, Niamey, Niger

Teda) – qui consiste à laisser les animaux aller à la recherche du pâturage sans encadrement par des bergers – n'est pas autant pratiqué par les Oulêd Sliman que par leurs voisins Teda, et ce en raison du danger de vol.

Les effets du changement climatique sur le mode de vie sont multiples : les hommes signalent que les missions de ravitaillement sont plus nombreuses, en raison de divers facteurs dont la faiblesse des animaux de bât, qui restreint leur autonomie et leur capacité à supporter de lourdes charges. Auparavant, le groupe quittait Semen el Bagar pour s'approvisionner à Zinder (à environ 600 km à vol d'oiseau), une fois par an. Les animaux forts pouvaient marcher 25 jours ; les animaux d'aujourd'hui ne peuvent pas marcher plus de 10 jours, et sont incapables de transporter des sacs de 100 kilos. Pour leur part, les femmes se plaignent d'avoir à ramener des animaux partis pâturer de plus en plus loin du campement.

#### Crise de 2005

Selon les hommes, la crise de 2005 les a affectés d'une double manière : d'abord du fait de la cherté des denrées, "*qui a pesé lourd*", et du fait de disparition du pâturage : ils ont dû se déplacer – malgré une intention clairement affichée de rester autour de la cuvette de Melek – jusqu'à une zone située à 5 jours de marche en direction du massif de Termit, pour pouvoir sauver leurs animaux. Aucun décès humain n'a été attribué à cette crise. Les femmes confirment que les hommes sont partis avec les chameaux. Elles sont restées, et elles ont eu faim: "*nous avons trop souffert*"; bien que les maris aient vendu des animaux, il a fallu se contenter de mil sans lait, de bouillie à l'eau. Cette crise a servi de révélateur de leur vulnérabilité.



Réunion des hommes sous la tente, Melek

Ces changements climatiques sont perçus par tous comme durables, et les gens sont pessimistes. Jusqu'à présent, ils ne semblent pas avoir réussi à développer des stratégies efficaces en réponse à ces changements : pas de reprise de la mobilité, pas de réussite dans les vergers maraîchers, pas de nouveaux horizons exprimés pour les jeunes. On a l'impression d'un groupe fatigué, désabusé, dont le système paraît avoir atteint les limites de sa résilience, 35 ans après la grande descente du nord.

### 3. Changements dans les relations sociales

En dehors de la crise de 2005 qui a forcé à un déplacement exceptionnel, les pratiques de mobilité ont peu changé : la transhumance vers les pâturages du nord dans l'intervalle de la saison sèche froide est maintenue. Elle est effectuée essentiellement par les jeunes hommes. Les femmes se sont ouvertement plaintes de séparations plus longues au sein de la famille. Elles souffrent aussi de l'absence de plus en fréquente et longue d'une grande partie de la communauté, et regrettent de ne pouvoir les suivre en transhumance "à cause de l'école qui elle ne peut pas bouger" et les contraignent à une sédentarisation vécue comme une obligation, et comme une perte de la qualité de leur vie. Elles sont formelles : "La mobilité, c'était mieux pour les femmes!"

#### **Vol de bétail : une contrainte pour la mobilité**

*Les Ouléd Sliman disent vivre en paix avec les Toubou, mais à la question du vol, ils répondent que "le vol de bétail est un gros problème, et qu'il s'est accentué depuis 15 ans". Ils reconnaissent que le vol de bétail est une tradition chez les Toubou, tandis que c'est une honte dans leur communauté. Le vol de bétail est une des raisons avancées pour limiter la mobilité du troupeau : la peur d'être volé fait que l'on garde les animaux à proximité de l'habitat. Cette crainte a aussi conduit à l'abandon de la pratique de la libre errance des camelins vers Agadem : naguère encore, les animaux rentraient d'eux-mêmes pour être abreuvés ; à présent, ils sont accompagnés par les jeunes.*

Anderson & Monimart, 2008

Ces mutations ont eu des répercussions sur la division sexuelle des tâches d'élevage. Les absences prolongées des hommes valables font que les femmes restées au campement doivent assumer certaines des tâches qui ne leur étaient pas dévolues. Elles se plaignent de devoir "courir à dos d'âne après les animaux en brousse, de plus en plus loin", et d'avoir à assurer, au puits, l'abreuvement des animaux restés au campement : chamelons et petits ruminants, tous les jours, chamelles et autres adultes, tous les deux à trois jours, et seules



Femme filant la laine de chameau

souvent, la traite des chamelles. Ceci vient s'ajouter à leurs tâches domestiques traditionnelles liées à l'entretien de la famille : tamisage du sable des tentes, pliage des lits, cuisine, fabrication des pâtes alimentaires, entretien des enfants, collecte du bois. Elles développent aussi des activités artisanales liées au mode de vie pastoral : tonte des chameaux pour la laine, filage, tissage des sacs, fabrication de parures pour les chameaux, etc. Elles ne fabriquent pas les nattes des tentes, qui sont achetées aux Toubou Azza. Ce surcroît de travail, lié à l'absence des hommes, n'est pas compensé par une valorisation de leur statut ou une meilleure participation aux décisions : l'absence des maris ne se traduit pas par une plus grande autonomie des femmes, les hommes âgés demeurant au campement gardent le monopole des décisions stratégiques. Les femmes ont sans ambages exprimé leur insatisfaction face à ce qu'elles considèrent comme une dégradation de leur mode de vie et un alourdissement de leurs tâches.

Le régime des unions n'a pas été affecté par les changements. En règle générale, le principe d'endogamie est respecté et une femme Ouléd Sliman ne peut épouser qu'un homme Ouléd Sliman (alors que l'inverse peut se produire). Toutefois, elles disent qu'il serait envisageable

de faire une exception "pour un mauritanien, riche commerçant et vivant en ville". Tout autre parti serait rejeté, et elles disent "préférer se jeter dans le puits plutôt qu'épouser un étranger". Les jeunes filles à marier portent le burnous blanc cousu sur le voile rouge, qui signale leur condition aux prétendants éventuels, évitant tout faux pas. Le mariage reste précoce : à partir de 10 ans "si l'occasion se présente", mais dans ce cas, la mariée ne rejoindra pas son époux avant d'avoir 12 ans révolus. Les femmes présentes n'ont pas été mariées avant 14 ou 15 ans, sauf une femme très âgée qui se souvient avoir été mariée très petite, sans se souvenir de son âge exact. Mais on rencontre aussi de "grandes demoiselles" de 18, 20 ans, voire plus, non encore mariées. La stratégie est donc de sécuriser au plus tôt les unions. De ce fait, les filles sont retirées de l'école dès la fin du CM1 ou au mieux du CM2, même si elles ont réussi leur examen : le mariage reste la seule forme reconnue de réussite sociale pour une femme.

Les pratiques de dot sont maintenues dans toute la mesure du possible. Les femmes ont précisé qu'il s'agit de 7 chameles fournies par l'époux, auxquelles doit s'ajouter un chameau mâle à égorger pour la célébration, 2 sacs de sucre (de 50 kg) et une caisse de thé. Les 7 chameles restent la propriété de la femme : en cas de veuvage, ou de séparation où la faute est incombée à l'époux, la femme récupère les chameles de sa dot. Si c'est la femme qui prend l'initiative de rompre l'union, le mari gardera les chameles de la dot. Comme souvent en milieu éleveur, la dot, importante, est une valorisation de la femme et du mariage et contribue à la stabilisation des unions. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre "le prix de la mariée", qui n'est pas un vil marchandage. Ces 7 chameles qui viennent s'ajouter aux animaux de l'époux permettent au jeune couple d'espérer pouvoir constituer à terme leur propre troupeau. En outre, le père peut donner à ses filles, mariées ou non, du bétail en cadeau. Comme chez les autres éleveurs chameliers (Toubous et Arabes), les chameles de la dot intègrent le troupeau familial. En cas de besoin, ces chameles peuvent être vendues sous réserve d'une concertation entre les époux et de l'accord de la femme.



Mère et sa grande fille à marier, coiffée du burnous blanc

Les femmes divorcées ne peuvent pas se remarier dans la famille. Elles sont souvent amenées à retourner chez leur père ; les enfants restent à la charge de leur propre père, si ce dernier est capable d'assurer leur entretien. Dans le cas contraire, la femme peut garder ses enfants ou une partie d'entre eux (cas de deux femmes rencontrées à Melek).

De même que chez les arabes Mohamid, la concertation entre époux pour les décisions qui concernent le bien-être de la famille reste la règle, et les rapports de pouvoir entre les genres ne paraissent pas avoir été affectés par les changements. Enfants, garçons comme filles, travaillent tôt et dur pour la famille et le troupeau, leur enfance est courte : approvisionnement en eau à usage domestique, aide au gardiennage du troupeau et à l'abreuvement. Mais l'école de Melek, qui fonctionne depuis 14 ans, permet à une trentaine d'enfants de bénéficier d'une scolarisation pour tout le cycle primaire.

Sujet délicat, le comportement démographique n'a pas été abordé de front. Mais les présentations ont permis de constater que les femmes mûres ont de 3 à 5 enfants chacune, à l'exception d'une femme de 35 ans qui est enceinte de son douzième enfant. La femme la plus âgée dit avoir eu 14 enfants.

La cohésion de cette communauté installée depuis un siècle au Niger est forte, fière de l'originalité de sa culture. Cependant, la présence de grandes demoiselles, et frustrées de n'être pas encore mariées, donne l'impression que le groupe vit quelque peu en vase clos, ce qui ne le prépare pas aux changements en cours et à venir. C'est peut-être ce que le vieux chef a voulu exprimer en s'adressant à notre jeune traducteur arabe Mohamid : *"Autrefois, nous les Ouléd Sliman étions considérés, et nous nous considérons, comme menant une meilleure vie que n'importe qui d'autre ; maintenant, nous devrions prendre exemple sur l'adaptation exceptionnellement habile des Arabes Mohamid en réponse aux changements en cours."*

### **14 ans d'école en milieu nomade**

L'équipe s'est entretenue avec les deux instituteurs de l'école nomade de Melek – dont l'un est natif de la ville de N'Gourti et l'autre un jeune issu du milieu Ouléd Sliman, qui vit avec sa jeune épouse dans une tente à proximité de l'école. Mise en place il y a 14 ans, l'école est classée de type "école nomade", bien que fixe. Un service de cantine scolaire de 3 repas par jour est assuré grâce à un approvisionnement en vivres par le PAM. Dans l'attente du retour du personnel d'appui (un couple peul payé l'an dernier 25.000 FCFA par mois à travers les cotisations des parents d'élèves), ce sont les femmes du campement qui assurent en ce moment, tour à tour, la cuisine de la cantine.

L'effectif 2008-2009 n'est pas encore calé, mais les enseignants tablent sur une présence de 27 enfants. Celui de 2007-2008 se présente comme suit :

**Tableau de fréquentation scolaire des élèves de l'école de Melek, année 2007-2008**

Classe	Garçons	Filles	Présents	Absents	Total
CP	9	4	6	7	13
CE1	6	6	6	6	12
CE2	2	4	5	1	6
CM1	7	3	10	0	10
CM2	4	0	3	1	4
Total	28	17	30	15	45

Les 15 absents sur les 45 inscrits sont des enfants qui ont suivi leurs parents en transhumance. On remarque aussi que les filles sont nettement moins nombreuses que les garçons (17 contre 28, soit 38% de l'effectif). L'espérance de vie scolaire des filles est aussi nettement plus faible que celle des garçons, en particulier à compter de l'inscription en CM1 et elles disparaissent en CM2. Les enseignants affirment que l'effectif global est relativement stable au cours de l'année scolaire. Il n'y a pas eu de nouvelles recrues en première année depuis deux ans ; les enseignants considèrent ce phénomène comme normal compte tenu du nombre restreint de familles résidant autour de la cuvette.



**Élèves et enseignant de l'école nomade de Melek regardant la vidéo qui vient d'être faite dans leur classe**

La réussite scolaire en fin de cycle primaire est satisfaisante : 3 sur les 3 élèves de CM2 présentés ont été admis au collège l'an dernier, dont l'un a été le premier de la commune de N'Gourti. Le problème se situe plutôt dans l'espérance de vie scolaire au-delà du cycle primaire. En 14 ans de scolarisation à l'école de Melek, sur 100 élèves inscrits, un seul garçon a pu poursuivre ses études jusqu'à l'université, et un autre jusqu'au lycée. Aucune fille n'a jamais passé l'examen pour rentrer au collège : elles sont retirées de l'école au plus tard à la fin du CM1 ou à 12 ans, pour se préparer au mariage.

La durabilité de l'école de Melek n'est pas mise en doute par les enseignants : c'est la volonté clairement exprimée du chef de tribu de maintenir une présence de familles dans la cuvette pour toute l'année scolaire. D'autre part, le rôle de la cantine scolaire avec ses trois repas gratuits par jour constitue sans doute un fort incitatif, en particulier en ces temps difficiles.

Interviewés (et filmés à leur grande joie), les élèves ont exprimé leurs espoirs pour leur avenir. La grande majorité des garçons a dit vouloir poursuivre au collège pour devenir plus tard instituteur, médecin, gendarme, commandant... L'une des deux filles présentes se rêve maîtresse d'école, manifestement sans trop y croire ; la seconde (*au milieu sur la photo*) a créé la surprise en claironnant vouloir devenir... Ministre ! Aucun enfant n'a été en mesure de faire le lien entre la valeur ajoutée de la scolarisation et le métier d'éleveur. Il faut reconnaître que ces enfants vivent dans un grand isolement, loin d'un centre urbain, hors de tout réseau téléphonique ou de télévision ; et nous n'avons pas vu de poste radio fonctionner.

#### 4. Les changements économiques

Les hommes ont confirmé une paupérisation spectaculaire, marquée par la disparition totale de l'élevage bovin depuis le milieu des années 80 et la diminution drastique des troupeaux de camelins. Ils signalent que les mises bas des chamelles sont plus espacées, d'au mois un an (une chamelle porte 13 mois et est en lactation pendant une période de 12 à 20 mois). L'achat incontournable de céréales et de produits de première nécessité contraint à une décapitalisation plus importante, qui freine encore le croît ou la reconstitution du troupeau. En outre, ils accusent le trafic de bétail vers la Libye d'avoir favorisé la prolifération d'insectes (comme les tiques) qui contribueraient à la raréfaction des mises bas, et ce, depuis plus de 10 ans.

Les femmes se sont montrées très sensibles à la dégradation du rapport entre prix de vente du bétail et coût d'achat des denrées : la vente d'un chameau ne suffit pas à couvrir à la fois les besoins en céréales et les achats de vêtements, médicaments... Elles disent que si le prix des animaux a augmenté, notamment à cause des "pétroliers", *"le bénéfice n'est pas pour les gens de brousse, qui ne savent rien, mais il va dans la poche des intermédiaires. Et puis, ce sont les animaux gras qui sont recherchés, pas les chameaux maigres comme les nôtres"*... Les hommes ont insisté sur un engrenage du pire qui lie la faiblesse des animaux de bât et la cherté des vivres, obligeant à des missions de ravitaillement plus nombreuses et donc moins efficaces. A la différence des groupes arabes Mohamid, ils ne semblent pas avoir développé une stratégie particulière pour optimiser la vente de leur bétail face à l'augmentation de la demande : celle des pétroliers qui sont pourtant leurs voisins, celle des convois d'animaux exportés vers la Libye : leur éloignement des grands marchés à bétail en est à coup sûr une raison majeure.

Si elle a besoin d'argent, une femme peut vendre son bétail ; en cas de nécessité, elle peut demander à son père de lui donner des animaux ; si ce dernier ne le peut pas, elle se tourne alors vers son mari, car *"ton mari sait que tu n'as rien à vendre"*. Les femmes disent avoir moins d'animaux qu'auparavant, et être plus pauvres que leurs mamans.

##### **Changements dans les habitudes alimentaires**

Les femmes signalent une dégradation de la situation alimentaire en quantité, qualité et diversité. Elles disposaient en abondance de riz, pâtes, niébé, mil, farine de blé, sorgho, maïs, qui n'étaient pas chers, et que les hommes achetaient. Maintenant, elles ont surtout du riz et du mil, en quantité plus restreinte. Comme leurs sœurs arabes Mohamid, elles se plaignent de devoir poser la marmite tous les jours sur le feu, contre tous les deux ou trois jours auparavant, grâce à l'abondance du lait. Dans les conditions sahéennes, une

chamelle donne entre 1 litre ½ et 3 litres de lait par jour dont environ 50% est prélevé pour la consommation humaine. Il n'y a plus de fruits dans la brousse, à l'exception de ceux du *Balanites aegyptiaca*. Les fruits et les bonnes herbes d'antan ont disparu de leur environnement à Melek. Et puis, il n'y a plus assez de lait pour fabriquer du beurre : il faut donc acheter de l'huile, cher, à 1.250 F le litre.

### **Activités non pastorales et diversification, innovations et opportunités**

Les activités alternatives pour générer des revenus sont maigres pour les femmes : vente de laine de chameau, de sacs tissés, de leur artisanat ; petit commerce de produits de première nécessité ; dans cet isolat qu'est la cuvette de Melek, les débouchés se limitent au groupe de résidents. L'artisanat lui-même est devenu moins rentable : avant seule matière utilisée, la laine de chameau se fait aujourd'hui plus rare et les femmes doivent acheter des cotons ou des laines colorées sur le marché, grevant encore leur mince marge bénéficiaire. Un projet a mené avec elle une activité de crédit dont elles ne savent plus trop quoi faire ; la somme est là dans la caisse, elle est utilisée comme caisse de solidarité, pour des petits prêts sociaux ou encore pour financer la matière première de leur artisanat.

L'activité de jardinage et de verger de dattiers (initiée par le PSSP) a manifestement capoté ; sans soulever de regrets éplorés de la part des hommes comme des femmes qui constatent que *"rien n'est sorti de ce jardin : les hommes ont eu la fatigue seulement!"*. Elles ont été impliquées dans des jardins à proximité de l'école, pour semble-t-il, le semis de graines de Prosopis – les fameux *"kangar"* qui ont envahi le lit du lac Tchad – apparemment en lieu et place des semences de légumes attendues. Les femmes ont arrosé, mais rien n'a poussé. Là aussi, les regrets sont inexistantes : les femmes disent ne pas avoir de problème de bois. Il est sans doute fort difficile d'espérer transformer – durant les quelques années d'un projet – des éleveurs nomades vivant en périphérie d'une cuvette aride en jardiniers ou producteurs de dattes performants.

La création d'une banque céréalière par le PADL a été mentionnée par les hommes qui disent aussi avoir bénéficié de l'appui du PSSP pour l'acheminement de céréales lors de la crise de 2005. La distribution d'ânes aux femmes effectuée par CARE a aussi été citée comme une action positive.

### **Les chantiers du pétrole**

L'absence des jeunes hommes n'a pas permis de discuter avec eux de leurs perspectives d'avenir et des alternatives actuellement utilisées ou souhaitées. Les hommes mûrs ont dit que certains jeunes avaient déposé des dossiers à N'Gourti pour se faire embaucher sur les sites pétrolifères – et espèrent qu'ils auront du travail. Les lourds convois qui traversent jour et nuit la cuvette de Melek sont là pour le leur rappeler. Un entretien préalable avec le Chef de poste de N'Gourti – dont relève Melek – avait permis d'éclairer la question de l'embauche des jeunes de la zone dans l'activité pétrolière. Il s'agit d'un véritable engouement dans la commune : plus de 500 dossiers de jeunes candidats à l'embauche, tous natifs de la commune de N'Gourti, ont été déposés, et par des ruraux ! Et le chef de poste de se demander comment enrayer pareille hémorragie de main d'œuvre. L'anecdote relatée dans l'encadré ci-dessus est

#### **Pétrole contre chameaux**

*Le Chef de poste administratif de N'Gourti raconte qu'il a eu récemment à gérer une affaire inédite. Un vieux pasteur arabe de 70 ans est venu déposer plainte contre son propre fils qui voulait abandonner ses occupations auprès du troupeau familial de camelins pour aller s'embaucher sur les chantiers pétroliers : une catastrophe! Le chef de poste a alors proposé une conciliation : que le vieux père accepte de donner à son fils deux chamelles laitières chaque année, en compensation des services rendus, et que le fils renonce à partir. Père et fils ont trouvé la proposition recevable et le jeune a renoncé à ses projets pétroliers.*

Anderson & Monimart, 2008

illustrative des conflits intergénérationnels qui peuvent se développer en milieu pastoral, les jeunes cherchant une rémunération concrète en compensation de leurs dures tâches d'éleveur.

En novembre 2008, 265 jeunes manœuvres non qualifiés avaient déjà été recrutés par les pétroliers, dont 57 originaires de la commune de N'Gourti. Les conditions de travail et de rémunération sont l'objet de controverses : tantôt attirantes pour les uns, notamment les jeunes ruraux les plus pauvres, tantôt inacceptables, voire dégradantes, pour d'autres jeunes pasteurs plus nantis ou de jeunes chômeurs urbains peu rompus aux travaux pénibles.



Convoi de camions vers les chantiers du pétrole

A titre indicatif, un manœuvre non qualifié gagne actuellement 60.000 FCFA par mois, nourri et logé, pour l'installation du matériel et en gagnera 100.000 F lorsque les travaux auront effectivement démarré. Les récriminations portent à la fois sur le salaire, la nourriture (en quantité et en qualité), le rythme de travail, le logement, etc. Certaines autorités dénoncent un comportement "d'enfants gâtés", qui démissionnent avant même d'avoir réellement travaillé, faisant courir le risque que "les Chinois", découragés, ne fassent appel à de la main d'oeuvre étrangère. A terme, 1500 créations d'emplois sont attendues pour les trois années à venir, dont 500 qualifiés. Lors

de la phase d'exploitation, il sera question de 400 emplois permanents et de 800 emplois temporaires.

Alors, réelle opportunité à saisir ou illusion ? Il est trop tôt pour le dire, mais déjà, on peut constater une grande inégalité dans l'accès aux informations clés : avantages réels, qualifications requises, processus de constitution et de suivi des dossiers. Les gens de Melek sont encore loin d'avoir une notion claire des démarches à accomplir pour bénéficier des embauches liées aux sites pétrolifères.

Ici à Melek, pas de motos, pas de téléphone cellulaire (pas de réseau), pas de ligne de taxis brousse, pas de radio communautaire, pas de marché proche. Seul le téléphone satellitaire (le "Thuraya") permet de communiquer, à grands frais, d'avoir des nouvelles de la famille. Cet isolement n'aide pas à s'adapter aux changements en cours et fait l'objet d'une prise de conscience d'un décalage croissant des Ouléd Sliman au regard d'autres communautés pastorales, comme les arabes Mohamid.

### ***Vit-on encore de son troupeau ?***

Le cycle de paupérisation semble enclenché pour ces éleveurs de camelins en milieu hyper aride, en lisière du Sahara. L'éloignement physique des marchés, la dernière décennie de mauvaises années ininterrompues, le renchérissement continu des vivres ne leur ont pas permis de reprendre souffle ; eux-mêmes sont lucides et ne voient pas de signes de renversement de ces tendances. Cependant, ils ne sont pas parvenus à développer des mécanismes de réponses adéquats, et semblent se replier avec fatalisme sur un système de vie longtemps reconnu comme un des plus prestigieux de la région, dont ils sentent l'inadéquation à la situation actuelle, mais qu'ils n'ont pas l'énergie de repenser. Ils reconnaissent avec fair-play le modèle innovant des Arabes Mohamid, mais ils savent aussi son inapplicabilité dans les zones nord fortement enclavées. Les femmes aussi vivent dans la nostalgie de la splendeur passée, mais restent campées sur les traditions. Sur toutes ces questions, le point de vue des jeunes hommes et des familles parties avec le troupeau nous fait gravement défaut.



## 5. Relations socio-politiques

La décentralisation est un processus bien connu des ressortissants de Melek, qui relèvent de la commune de N'Gourti. Ils connaissent le maire (un arabe Mogarba), mais leur jugement sur les retours de ce premier mandat de la décentralisation est sans appel : elle ne leur a rien rapporté ; *"Zéro changement!"*. Ils évoquent l'exemple des cas de vols de bétail : la procédure à suivre ainsi que les frais à payer demeurent les mêmes qu'il y a 10 ans. Pas de taxations ou de tracasseries supplémentaires, mais pas d'améliorations non plus. Un brin moqueurs, certains pensent même qu'une commune aussi faible que celle de N'Gourti aurait pu faire davantage pour ses ressortissants si elle avait son siège à N'Guigmi... Et pourtant, la commune de N'Gourti s'étend sur un territoire de 98.000 km<sup>2</sup> pour une population de 25.000 habitants. En un sens, elle est l'exemple même des défis, voire du paradoxe de la décentralisation en zone pastorale : comment dans ces conditions espérer rapprocher les administrés de leur administration, quand le chef-lieu se situe à parfois une semaine de chameau du lieu de résidence ?

Les femmes disent avoir voté deux fois, mais pour quoi, pour qui ? Elles ne savent pas ce qui se passe. Elles racontent avec humour que "les gens de Niamey" sont venus leur faire les promesses habituelles : votez pour nous et vous vous reposerez ; ou encore : on vous donnera des animaux... Alors, elles disent que : *"on a pris les papiers, n'importe lequel – le vert, le rouge<sup>1</sup> – et on les a jetés [dans l'urne], sans savoir à quel parti ils correspondaient."*

Pour les élections de 2009, les gens de Melek voteront, et ils cherchent plutôt un appui à travers des candidats à la députation "les grands à Niamey". Ceci est tout à fait illustratif des attentes déçues en matière de pouvoir local et d'exercice de la citoyenneté "de proximité".

### **Lois et codes, appui des projets**

Un représentant de Melek a participé à un séminaire sur la commission foncière communale (COFOCOM) de N'Gourti, il y a quelques mois ; ce qu'il a retenu est qu'on y a parlé de la question des points d'eau, mais rien de plus précis n'a été évoqué.

Beaucoup de projets sont intervenus à Melek, parfois reconnus en tant que tels par les résidents, parfois amalgamés sous le vocable générique "les projets". Les infrastructures réalisées, notamment l'école, le puits et la banque céréalière restent à leurs yeux les effets les plus concrets de ces interventions. L'appui en vivres du PAM, notamment à la cantine scolaire, représente un acquis significatif. Les organisations formelles de la société civile qui ont été évoquées – le COGES pour l'école, le groupe de crédit féminin – ne nous ont pas semblé faire preuve d'une vitalité remarquable.

En ces années difficiles, il semble que ce groupe de Melek développe une stratégie (non expressément avouée) de captage de l'aide. La



Sortie de classe, école de Melek

<sup>1</sup> Au Niger, chaque parti politique est représenté par une couleur dominante, qui permet à l'immense majorité analphabète de l'électorat de s'y retrouver un peu.

fixation d'au moins une partie des familles toute l'année autour de l'école et du puits, la recherche d'infrastructures en dur ou semi-dur qui attestent leur présence sont des éléments clés de cette stratégie : ils ont compris l'importance d'un port d'attache où "les projets" et les autorités peuvent toujours venir les trouver. Mais l'échec des vergers, la faible dynamique organisationnelle, les résultats décevants de l'école en termes de réussite post scolaire tendent à montrer que les bénéfices durables de cette stratégie tardent à se concrétiser.

## 6. Conclusion générale

Le facteur de changement le plus déterminant reconnu par les hommes et les femmes est la dégradation de l'environnement naturel – et en premier lieu le pâturage – en conséquence du cycle de sécheresse prolongé. L'aire de Melek, retenue il y a 30 ans par cette communauté comme zone de repli face à la sécheresse qui les frappait à Semen el Bagar (125 km au nord est) est aujourd'hui réduite à ses dernières limites de viabilité, comme le Semen el Bagar d'alors.

Les stratégies d'adaptation semblent plus liées aux apports externes (diaspora urbaine, réussite politique des ressortissants) et au captage de l'aide qu'à la résilience du système social et du mode de production pastorale.

Cet attentisme ne parvient pas à masquer l'angoisse croissante face à l'éventualité d'une rupture majeure du mode de vie ancestral tant bien que mal préservé jusqu'ici, sans solution alternative réellement acceptable.



**La solitude du vieux chef de tribu, Melek**

Étude du site 3 :  
Groupe Toubou Teda vers Trouna  
(Nord Manga)



Trouna, 12-13 novembre 2008

De Melek (cf. étude site 2), la même équipe de chercheurs a continué sur le site toubou de Trouna, à environ 20 km au nord ouest. Les chercheurs ont été bien accueillis, chez le chef de groupement, absent au moment de la visite. Une nuit a été passée dans la superbe cuvette de Trouna, à proximité du campement. L'équipe y a trouvé un nombre de personnes très réduit en raison de la transhumance en direction des pâturages du nord (en bordure sud du Ténéré) qui implique que des unités familiales, parties avec tentes et troupeaux, soient absentes du site à ce moment de l'année.

Néanmoins, l'équipe a pu tenir trois réunions : l'une avec les hommes mûrs (5), l'autre avec les rares jeunes présents (3) et la dernière avec les femmes (5) ; l'équipe s'est aussi entretenue avec le maître d'école, nouvellement arrivé. Des séquences vidéo ont pu être tournées à l'aube autour des habitats, et plus tard, au puits.

## 1. Situation et environnement



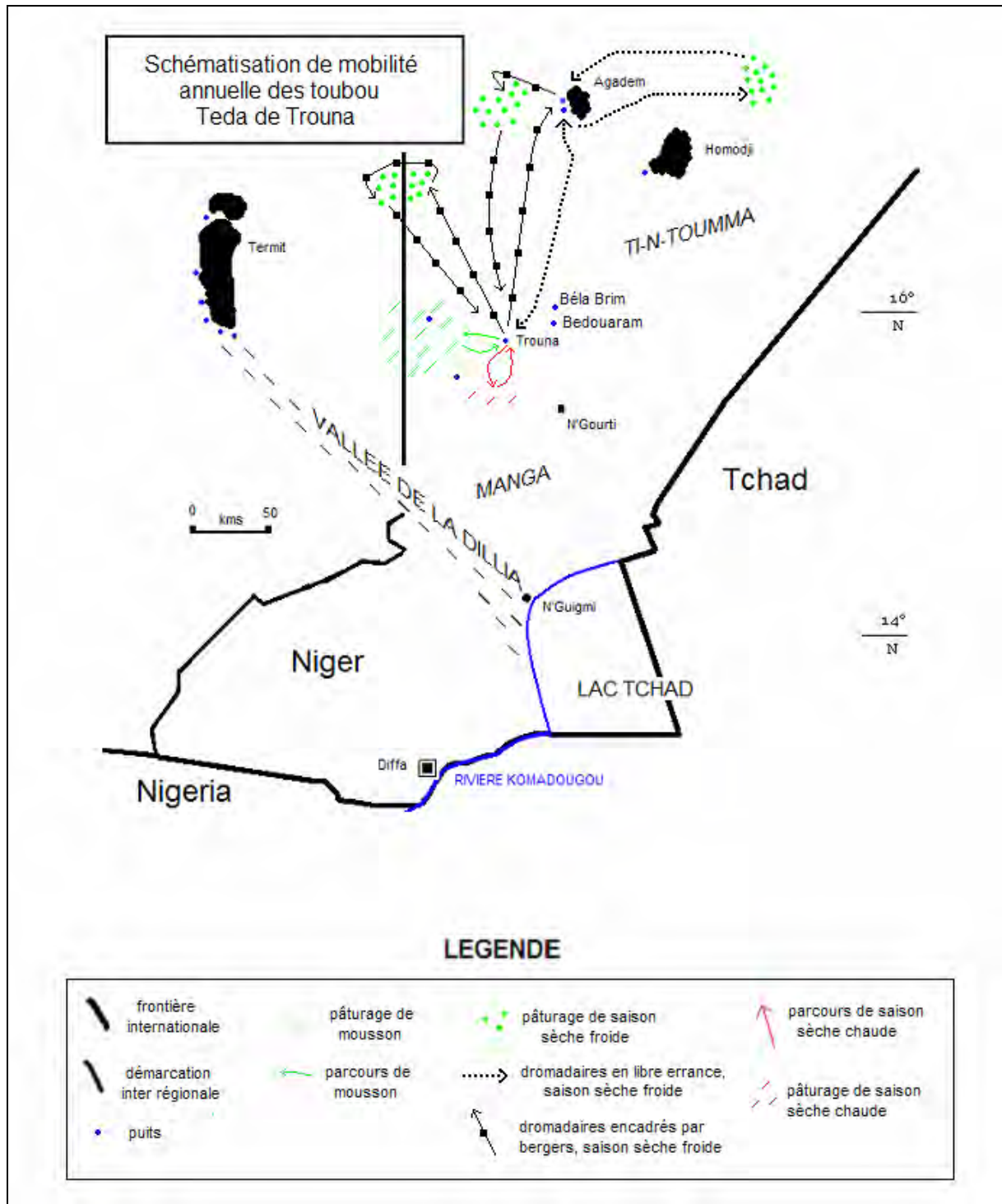
Cuvette de Trouna, départ au pâturage à l'aube

L'actuel campement de Trouna habité par des Toubous Teda se situe dans une cuvette à 5 km à l'ouest du puits, et à environ 70 km au nord ouest de la ville de N'Gourti, chef-lieu de la commune. Tout comme Melek, Trouna se situe dans le nord Manga, près du 15° parallèle, en zone hyper aride au climat de type saharien, avec une pluviométrie moyenne comprise entre 0 et 100 mm. Les tentes sont installées dans une vaste cuvette dont le fond est encore relativement arboré à dominante *Acacia raddiana*. L'habitat usuel, situé sur la côte de la dune à 200 m du puits, a

été cette année abandonné en faveur de l'emplacement actuel, en raison du pâturage. Le puits de Trouna est du même type que celui de Melek : puits cimenté à grand diamètre (1m80), en bon état, mais il est de plus pourvu d'un ensemble de superstructures – muret d'enceinte, abreuvoirs externes, rigoles intégrées – qui facilitent le travail d'abreuvement. Au voisinage du puits, on trouve un magasin de céréales en dur, actuellement utilisé comme salle de classe (l'école voisine est en paillote) ; débarqués le matin même d'un camion, une équipe de maçons et les matériaux de construction d'une école en dur s'entassent à proximité. Les habitats en nattes – pas plus d'une dizaine environ – sont à peu près du même type que celui observé à Melek.

Les Toubou du sous-groupe Teda se sont installés dans le nord est du Niger au cours des 200 dernières années. Comme de nombreux groupes habitant autour du bassin tchadien, leur parcours précolonial est très mal connu. Les Teda semblent avoir transhumé pendant plusieurs siècles dans le centre et le nord du Tchad ainsi que dans l'est du Niger – là où on les retrouve aujourd'hui – mais sans que cette présence soit clairement corroborée par les rares sources d'information écrites existantes aujourd'hui. La grande vague de migration Teda qui a abouti à leur installation définitive dans l'est du Niger a suivi la déroute au profit du groupe rival lors des conflits inter claniques du massif de Tibesti dans le nord du Tchad. Leur migration à partir de ce domaine ancestral s'est effectuée par étapes ; la présence

Teda a été notée dans les massifs de Termit et d'Agadem au début du XIX<sup>ème</sup> siècle ainsi que dans le Tchigaï (zone située à l'est du chapelet des oasis autour de Djado) dans les années 1880. Les Teda occupent aujourd'hui l'extrême nord de la steppe hyper aride, à partir du parallèle 15°30' N jusqu'aux alentours du 17° N au plus haut. Au-delà se déploient les étendues désertiques de l'Erg de Bilma, dénuées de toute végétation.



L'histoire récente de la population de Trouna est représentative de celle de beaucoup de pasteurs Toubou Teda aussi bien qu'Arabes Ouléd Sliman – résidents de l'extrême nord de Diffa. Alors installés depuis longtemps autour du massif d'Agadem (environ 150 km au nord

est de Trouna), la persistance des conditions de sécheresse les a contraints à opérer une descente progressive vers le sud au cours de trois dernières décennies. En 1974 ils ont quitté Agadem pour Béla Brim (à 80 km plus au sud). Au début des années 1990 ils ont continué 25 km plus au sud, jusqu'à Bedouaram. Dernièrement, il y a 11 ans, ils sont venus quelque 30 km vers le sud ouest pour s'installer à Trouna. Cette réponse par la mobilité migratoire s'inscrit dans une tendance générale des groupes qui occupaient alors des aires septentrionales devenues de plus en plus arides, et finalement, invivables.

### **Le système pastoral Teda**

Le système pastoral Teda repose primordialement sur l'élevage camelin. En saison pluvieuse, les chameaux paissent généralement dans un rayon de 5 à 30 km autour de la cuvette de Trouna. Lorsque la pluviométrie dans cette zone est très insuffisante, les familles peuvent quitter avec les troupeaux en quête du pâturage. C'est le cas que nous observons à notre arrivée à Trouna : une importante partie de la population normalement en résidence ici est partie avec ses bêtes dans une zone située à quelque 70 km au nord est, là où les pluies ont été meilleures.

En début de saison sèche froide, les chameaux des Teda ont besoin des pâturages du sud Sahara, entre autres de *Cornulaca monacantha* ou « zri » en langue toubou, « hâd » en langue arabe. Pour profiter de cette végétation de très grande valeur, deux modes opératoires peuvent être utilisés : soit le troupeau est accompagné par des bergers, soit les animaux peuvent être lâchés en libre errance. Dans le premier cas, le troupeau est généralement encadré par des jeunes hommes qui le conduisent au-delà de la zone habitée, et donc là où il n'y a pas de points d'eau. Les chameaux et les hommes y séjournent jusqu'à 30 à 40 jours sans recourir à un puits ; pour les animaux, en raison des températures ambiantes basses et aussi d'un pâturage frais (correctement arrosé par une averse, le zri garde un feuillage vert jusqu'au début de la saison sèche chaude au mois de mars) ; pour les hommes, tous leurs besoins en eau et en nourriture sont satisfaits par le recours au lait : ils boivent du lait, ils font du thé à base de lait et ils cuisinent avec du lait. En l'absence de bois, le feu est alimenté par du crottin de chameaux. Bien séché au bout de quelques jours au soleil, ce combustible brûle à des températures très élevées. Comme source de chauffage ou de cuisine, il est à la fois efficace et renouvelable. Quand les chameaux ne sont pas accompagnés au zri, leurs propriétaires les laissent y aller d'eux-mêmes. Ces animaux, nés dans le milieu, savent retrouver seuls la grande cuvette d'Agadem (là où il y a de l'eau affleurante), au nord, ou le puits de leurs maîtres, au sud. La seule contrainte majeure à ce système de libre errance est le danger de vol. C'est en fonction de son niveau de prestige familial (chaque animal est marqué du blason du propriétaire) et de son réseau social (le mécanisme employé pour récupérer des bêtes volées) que le chef du ménage Teda décide de faire accompagner ses animaux ou de les laisser seuls monter au nord.

Par rapport aux aires de pâture de la saison sèche froide (fréquemment au nord de la latitude 16° N), celles de la saison sèche chaude se situent plus au sud, à proximité de la zone de résidence de leurs propriétaires. Jusqu'au début de la saison pluvieuse, les animaux y subsistent de l'herbe maigre qui reste dans ces endroits. Les pasteurs Teda affirment que l'animal « peut tenir le coup » avec un régime très pauvre pendant la saison sèche chaude pourvu qu'il ait correctement pâture pendant la précédente saison sèche froide. Vers les mois de mai et juin, le vent du sud amène l'arôme des premières pluies qui commencent à tomber dans les lointaines zones de savanes. La région des Teda est alors encore très sèche. Par conséquent, les animaux doivent être constamment surveillés et certains entravés afin d'éviter leur fuite en direction du sud.

En plus du troupeau de dromadaires, le ménage Teda élève aussi des caprins et des ovins.

## 2. Perception des changements climatiques

Pour les hommes comme pour les femmes, l'indice principal de changement climatique est la baisse de la pluviométrie, "*le manque d'hivernage*" qui s'aggrave, cette année comme l'an passé. Depuis 2002, ils soulignent l'insuffisance des pluies et l'augmentation constante du vent. Le niveau de l'eau baisse : il est passé de 4 à 5 brassées en 11 années. La descente progressive vers le sud amorcée il a 35 ans a été la principale réponse à ce déficit de la pluviométrie et du pâturage.

Les effets sur les animaux ont été constatés en termes d'affaiblissement général et surtout, d'espacement des mises bas et de réduction de la production laitière.

### Lait et fécondité des chameaux

"Il y 30 ans, une chamelle mettait bas tous les trois ans. Aujourd'hui, celles qui devraient être pleines ne sont même pas toutes en grossesse ; une chamelle met maintenant 3 ou 4 ans pour reprendre une gestation. Avant, la traite d'une chamelle pouvait remplir une "tasse" (environ 3 litres) ; maintenant, ça n'est plus possible, car elles ont faim ; avec le manque d'herbe, elles ne remplissent même plus la moitié de la tasse."

*Hommes Toubou, Trouna*

Pour pallier ces déficits, les stratégies mises en œuvre restent celles de toujours : la transhumance des camelins vers les pâturages sahariens du nord en saison sèche froide (novembre à février) – le *zri* dont il faut rappeler ici les exceptionnelles qualités fourragères pour les camelins. La raréfaction, voire même la disparition du *zri* met en péril cette stratégie : il ne subsiste plus que dans des poches résiduelles très enclavées, comme autour de Sountellan (est du massif de Termit) et dans la région frontalière nigéro-tchadienne, au nord est du massif de Homodji, à trois bonnes journées de chameaux de Trouna.

Ces changements climatiques ont eu des effets visibles sur la mobilité de ce groupe et son aire de résidence. Tout comme les arabes, ils ont entamé une descente progressive vers le sud au cours des 35 dernières années. Ils disent aussi s'être "*comme fixés ici*", parce qu'ils ont un bon puits avec une eau de qualité (légèrement natronée, cf. encadré) et une école, et, en bonne année, un pâturage qui permet de tenir. Mais si la situation continue à se détériorer, ils envisagent de continuer leur descente vers le sud, là où le pâturage serait disponible, et en extrême recours, la fuite hors de la région (rejoignant en cela les arabes Mohamid).



Fillette toubou à l'abreuvement, puits de Trouna

### **Le natron**

Sels minéraux à base de chlorure de sodium. Ils sont produits par la réaction chimique qui suit l'infiltration des eaux pluviales – celles-ci imbues de l'acide carbonique – jusqu'aux roches granitiques du sous-sol. Le natron remonte à la surface du sol par capillarité. L'appellation « *natron* » provient vraisemblablement du Natrun, site minier de l'Égypte pharaonique situé à 60 kilomètres au nord ouest de l'emplacement du Caire. Dans l'est du Niger, le natron est très prisé comme aliment du bétail, surtout pour dromadaires, mélangé de l'eau lors de l'abreuvement. Il fait l'objet aussi d'exportation vers le Nigeria, où il sert dans l'industrie de tannage et la fabrication des détergents.

*Anderson, S., 2007 Mobilité pastorale, p. 10*

### **Une décennie sans pluies : une situation de crise systémique prévalente dans l'extrême nord de Diffa**

C'est l'année 1999 que les pasteurs de l'extrême nord de Diffa qualifient de dernière année de bonne pluviométrie. En dépit de quelques poches (micro zones) sporadiquement bien arrosées, la situation générale au dessus de la latitude 14°30' N est celle d'une sécheresse chronique depuis neuf ans.

La sécheresse figure régulièrement dans l'histoire du Sahel, et des années de pluviométrie déficitaire font partie de conditions considérées comme normales. Néanmoins, au cours des 35 dernières années, les mauvaises saisons sont devenues plus fréquentes et plus sévères qu'auparavant. Cette tendance est bien plus marquée dans les zones septentrionales.

Bien adaptés à faire face aux conditions de sécheresse, les systèmes pastoraux du nord Diffa atteignent toutefois leurs limites d'endurance. L'effet cumulé des mauvaises années se manifeste par un dysfonctionnement de plus en plus prononcé des systèmes d'élevage mobile.

Du fait de sa sévérité et de sa persistance pendant plusieurs années de suite, ce déficit pluviométrique entraîne la perte du bétail (taux de mortalité élevé) accompagné du ralentissement sinon d'un arrêt de productivité (mises bas de plus en plus espacées). L'insuffisance de richesse animale a plusieurs effets adverses, à savoir i) l'incapacité de subvenir aux besoins fondamentaux du ménage due à l'absence du capital animal, ii) la carence nutritionnelle liée à la rareté des chamelles en lactation et iii) la difficulté ou l'impossibilité d'assurer le ravitaillement du ménage en conséquence de l'extrême faiblesse d'animaux de bât.

Les filets sociaux et réseaux d'entraide traditionnels – comme le prêt de femelles pour la reproduction et/ou pour le lait – sont peu capables de redresser la situation car ils sont handicapés par l'appauvrissement généralisé. Il n'y a plus assez d'éleveurs suffisamment aisés pour aider un nombre grandissant de familles en détresse à rebondir.

Ces changements climatiques sont perçus comme durables, mais sont en quelque sorte devenus une norme au fil des trois dernières décennies. Depuis leur arrivée du Tibesti, les Teda mènent une vie généralement plus austère que leurs voisins Ouléd Sliman. Les Teda ne comptent pas sur une diaspora urbaine au Niger (il en est autrement au Tchad) et tablent sur leurs propres forces. L'autosuffisance du ménage Teda repose sur la résilience du système d'élevage camelin extensif et du trafic caravanier sahélo-saharien (bétail-dattes-céréales). Malgré la relative sécurité du havre de Trouna, le groupe est prêt à reprendre la grande mobilité, s'il le faut, sans perdre l'essentiel de ce qui constitue son mode de vie.



### 3. Changements dans les relations sociales

Les pratiques de mobilité et d'utilisation des ressources en eau et en pâturage ont peu changé. La compétition sur les ressources n'est pas un fait nouveau, la concentration sur les lieux où elles sont disponibles existe depuis longtemps : le brassage avec les autres groupes d'éleveurs s'effectue "sans problème entre eux". Les gros troupeaux de bétail qui transitent de N'Guigmi vers la Libye ne leur causent pas de difficultés au puits, mais ils se plaignent des tiques et des maladies.

Ils soulignent aussi le vol et la captation des animaux ; les commerçants et convoyeurs de troupeaux qui traversent la zone accentuent la pression sur les ressources et les hommes dénoncent la coupe abusive des *Leptadenia pyrotechnica* en vue d'assurer du fourrage pour la traversée du grand erg de Bilma.

La question du vol a aussi été évoquée à propos de leurs propres jeunes : le vol de bétail par les jeunes hommes est une tradition restée vivace chez les Toubous – une manière de jeter leur gourme et de faire leurs preuves<sup>1</sup> : "*Certains jeunes volent et s'en vont, mais la plupart volent pour revenir, après les bêtises ! Parce que le Niger, c'est mieux que tout autre pays...*". L'indulgence des hommes mûrs à l'égard de cette pratique de vol quasi rituelle semble persister, surtout si le vol s'effectue au détriment d'autres groupes... Un peu comme ailleurs, les jeunes Toubous se trouvent partagés entre leurs envies d'aventure et de rupture avec le milieu, et un avenir dans l'élevage actuellement menacé par le manque d'animaux et la pénurie des ressources ; les pères s'inquiètent du désœuvrement des jeunes mais ils affirment que "*les jeunes vont rester s'ils ont des animaux*".



Femme toubou caravanière, désert du Ténéré

Les jeunes rencontrés lors de l'entretien confirment : la ville comme N'Gourti, N'Guigmi, Dirkou – où ils sont allés lors de leurs déplacements, avec ou sans le troupeau – les fascine : "*C'est intéressant là-bas ; il y a beaucoup de monde ; on fait du commerce , et si tu as des sous, tu achètes ce que tu veux ! (Rires)*". Le commerce les tente fort, mais à la question de savoir si on a le choix entre un bon troupeau de 50 chameaux et faire du commerce, le jeune répond sans hésitation qu'il choisit de faire son élevage !

Il en est de même pour la migration en Libye. D'abord, il faut financer le départ, trouver de quoi partir... D'autres "ont entendu ce qui se passe là-bas" – une façon pudique d'évoquer les travaux pénibles et les tracasseries – et disent qu'ils ne veulent pas y aller : "*Qu'est-ce que je vais chercher en Libye si j'ai des animaux ?*" Certains sont revenus avec quelques biens, d'autres sont restés. Il ne semble pas que la Libye soit pour ces jeunes une alternative enviable à leur vie de pasteurs. Leur stratégie est de constituer au plus tôt leur propre troupeau qui leur conférera reconnaissance sociale et indépendance

<sup>1</sup> Cette tradition est encore répandue chez de nombreux groupes d'éleveurs – Balantes en Guinée Bissau, Mahafale à Madagascar, etc. mais là avec des risques de dégénérescence en grand banditisme armé.

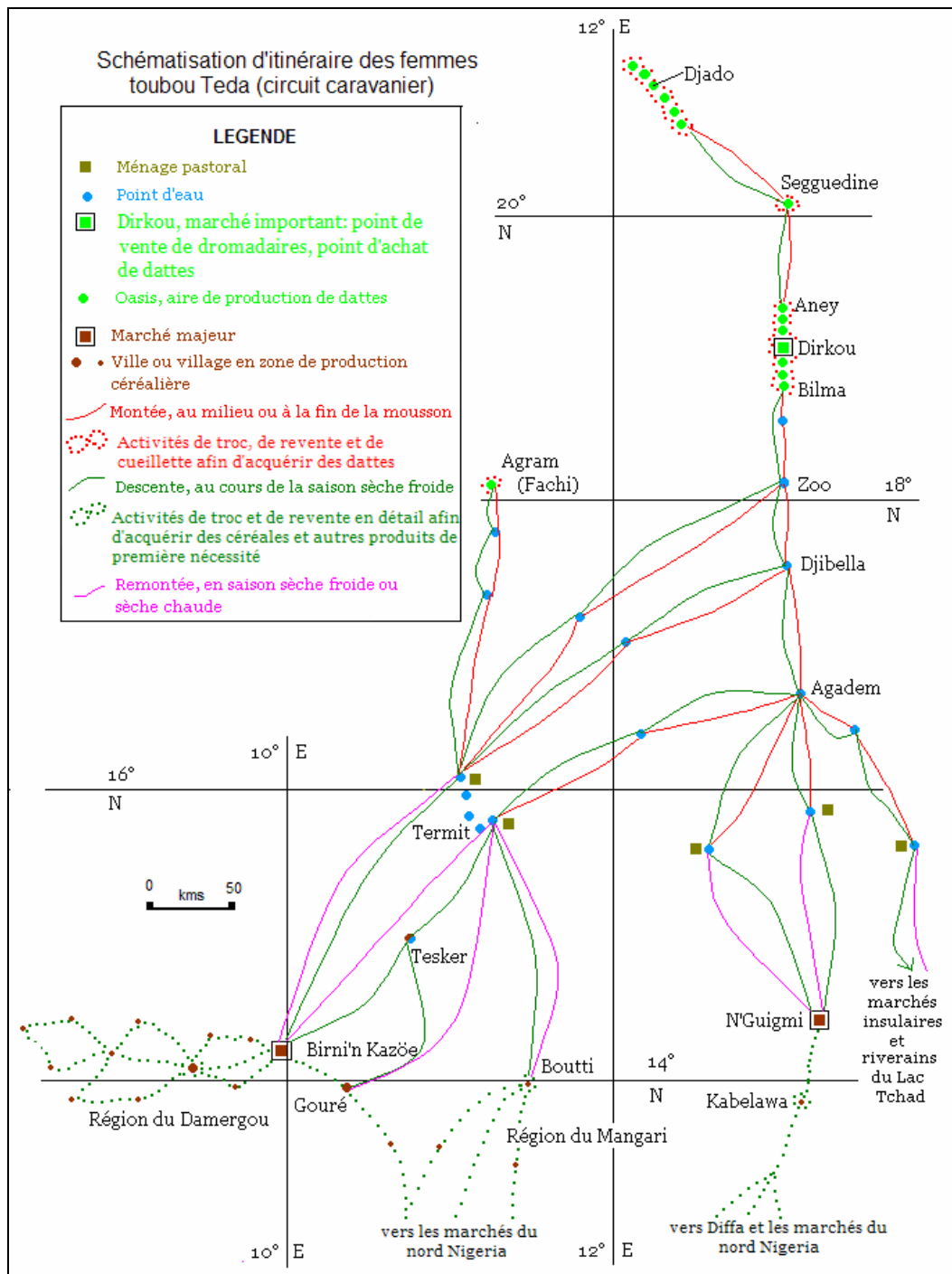
économique. Le modèle de l'éleveur chamelier parcourant les solitudes du Nord n'est pas écorné et ils sont fiers, à moins de 20 ans, d'être déjà partis trois ans de suite seuls dans le nord avec les animaux. La relève paraît prête, après "les bêtises".

Les quelques femmes rencontrées confirment avec fierté la résilience sociale du groupe. Elles évoquent les difficultés liées aux dégradations climatiques récentes, qu'elles ressentent surtout au niveau de l'alimentation de la famille : *"même le lait de chèvre est utilisé maintenant!"* La sauce est "noire" (sans lait), le mil est cher... Mais nous n'avons pas observé, comme ailleurs, des enfants malnutris, des adultes émaciés.

Les femmes sont propriétaires de bétail, camelins et petits ruminants. Ce cheptel est acquis à travers la dot (une chamelle), les dons des parents, et aussi l'héritage du troupeau de leur père et de leur mère. Le troupeau est partagé entre les héritiers mâles et femelles, en principe selon la loi coranique : la fille a la moitié de la part du garçon. L'héritage du troupeau du mari s'effectue selon elles selon un autre mode de partage : une épouse obtient une chamelle sur 8, quel que soit le nombre de ses enfants – qui héritent leur part. Les femmes se montrent vigilantes sur les partages : il peut y avoir des tromperies. Si une femme est dupée dans son droit, elle peut demander le soutien de ses parents pour défendre sa cause. Sinon, disent-elles, elles peuvent aller poser le problème devant les autorités. Elles affirment qu'une femme qui a recours à la justice pour faire valoir son droit n'a pas de problèmes de discrimination sociale de la part de son groupe, et elles l'expliquent ainsi : *"Les mentalités ont évolué ; avant, une femme n'allait pas à la justice. Maintenant, elles voyagent (jusqu'à Zinder, Agadez, Niamey) et puis les gens des projets leur ont expliqué des choses"*. Il faut ici souligner que les femmes Toubous ont une longue tradition d'indépendance : les rapports de genre diffèrent sensiblement de ceux observables dans d'autres groupes de pasteurs mobiles. C'est dans le groupe Toubou que l'on trouve des "femmes caravanières" qui seules ou accompagnées d'hommes, entreprennent le périlleux périple qui les conduit, à travers le Ténéré, vers les palmeraies du Kawar et du Djado pour effectuer le commerce de bétail, dattes, céréales et produits manufacturés en provenance de la Libye ou du Maghreb (cf. croquis ci-après).

Selon les femmes, l'âge au mariage des filles reculerait de quelques années : de 12 ou 13 ans traditionnellement à 15 ou 16 maintenant, sans qu'une explication plausible soit donnée autre que *"les filles grandissent moins facilement maintenant"*. La dot reste une tradition bien ancrée, pour la fille (une grande chamelle) comme pour le garçon, qui peut recevoir 2 ou 3 chameaux qui viendront s'ajouter à ceux qu'il a reçus pour sa cérémonie de baptême ou de circoncision. Il n'y a pas de femmes seules ou divorcées abandonnées : les divorcées – souvent à leur propre initiative – se remarient rapidement. Si l'on en juge à l'aune des femmes présentes, le nombre des enfants par femme reste limité : de un à trois (pour des femmes de 18 à 45 ans).

A la différence de leurs voisines Ouléd Sliman, le mode de vie et le partage des tâches entre hommes et femmes ne paraît pas avoir été affecté par les changements récents : les jeunes partent en transhumance au nord avec les chameaux en saison froide, les maris restent ici avec leurs femmes et elles affirment que *"les femmes ne vont au pâturage que lorsque les temps sont durs"*.



## École

L'entretien avec l'instituteur, nouvellement arrivé, n'a pu donner que quelques informations fragmentaires sur l'école de Trouna. Elle compte un effectif de 40 élèves inscrits cette rentrée : 15 garçons, 25 filles, contre 47 inscriptions l'an passé. La surreprésentation des filles peut surprendre, mais il faut garder en mémoire l'effet incitatif de la cantine scolaire, et le différentiel entre inscrits et présents effectifs (25 le jour de notre visite). La cuisine de la cantine est assurée deux fois par jour par une cuisinière locale, qui serait payée 40.000 F par mois à travers des cotisations des parents d'élèves. Un COGES est en place. Un camion arrivé le matin même avait débarqué manœuvres et matériaux pour la construction d'une classe en dur... mais il semblait que la question de l'approvisionnement en eau du futur

chantier posait de sérieux problèmes de prise en charge, la communauté voulant faire payer l'exhaure et le transport de l'eau à l'entreprise...

L'école de Trouna est actuellement composée d'une classe unique, qui se tient dans le magasin de stockage des céréales – la salle de classe n'étant encore qu'une paillote sommaire où les enfants sont assis à même le sol. D'après l'instituteur, les enfants – garçons seulement – qui passent l'examen de fin de cycle primaire et vont au collège abandonnent en 6° ou 5° et aucun n'aurait obtenu le brevet.

Parmi les jeunes rencontrés, deux sont allés à l'école et ont effectivement abandonné le collège en fin de 6°, en affirmant que *"l'école ne sert à rien"*. Les femmes disent que deux filles sont allées à l'école jusqu'au CM2, mais qu'elles n'ont pas continué parce que leurs parents les ont mariées, et que les garçons qui avaient réussi ont été exclus du collège. Elles ont affirmé que si leur fille réussit, elles insisteront pour qu'elle aille au collège à N'Gourti, et même continuer, faire l'école normale. Elles pensent que les enfants "évolués" ont plus d'opportunités de réussite : embauche dans le pétrole, travail qualifié en Libye, et qu'ils peuvent aider leurs parents en retour. On reste quelque peu sceptique sur l'espérance de vie scolaire des filles – mais aussi des garçons – dans ces milieux très isolés où l'élevage mobile reste la première valeur d'un mode de vie très apprécié, et où en revanche la valeur ajoutée de l'école et du collège n'a pas d'applications évidentes. Les modèles masculins et féminins d'éleveurs prévalent en termes de vision et d'accomplissement de soi, la migration en Libye, le commerce en ville, voire le travail dans les champs pétrolifères n'étant que des occupations de second rang, ou devant servir à financer l'activité d'élevage.

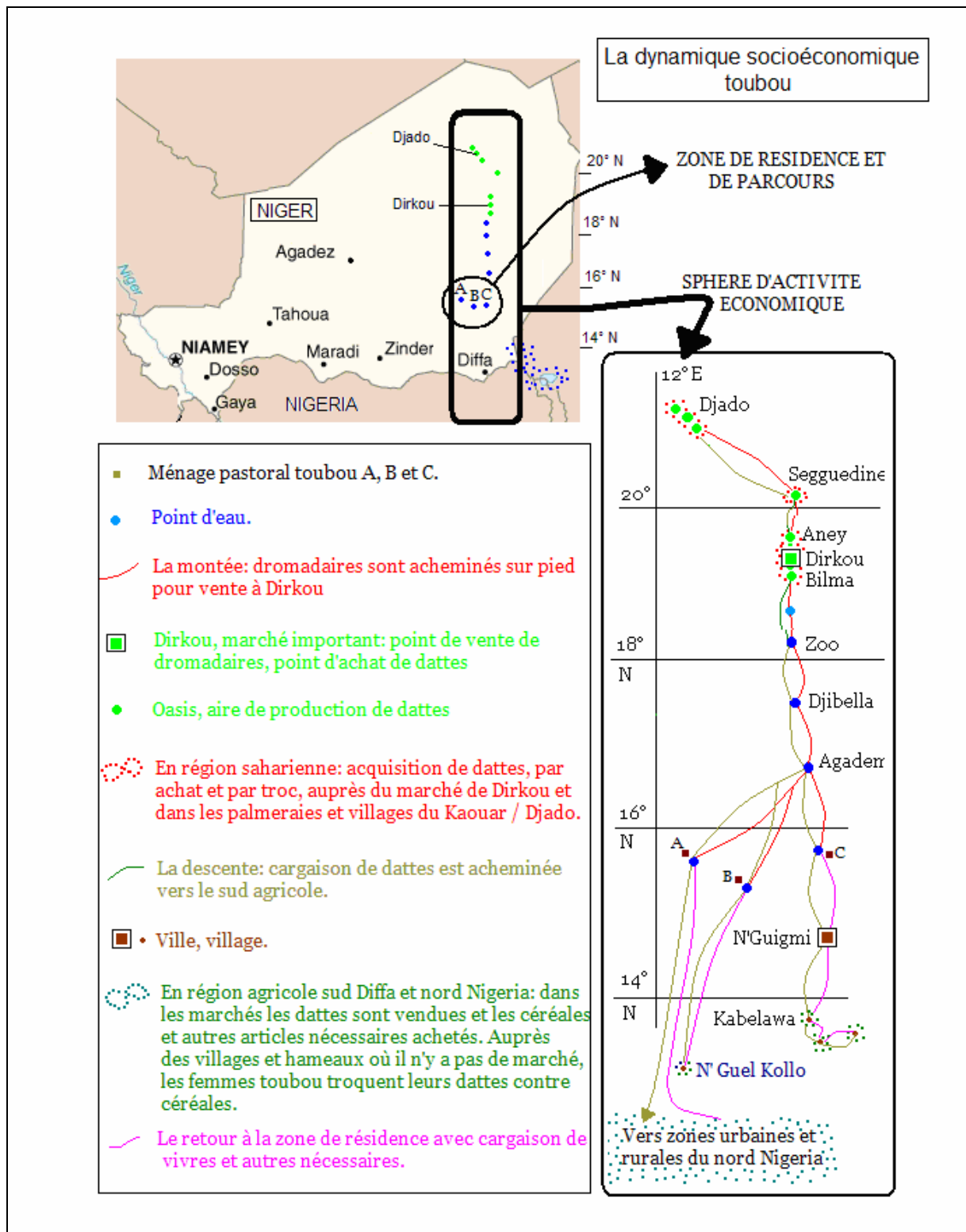


Jeune toubou avec puisette

#### 4. Les changements économiques

La baisse de la production de lait, la réduction progressive du troupeau familial obligent à acheter davantage de vivres, qui sont devenus de plus en plus chers. Avec humour, les hommes, qui écoutent à la radio les coûts des denrées sur les différents marchés du pays, se demandent : *"Est-ce qu'ils ont eu un hivernage à l'ouest, ou quoi ?"*

Il faut donc vendre davantage d'animaux : il y a 11 ans, une grande famille vendait 4 à 5 grands chameaux, une petite famille de 1 à 2. Ces chiffres s'approchent du double actuellement. Le choix des points de vente résulte d'une stratégie qui s'inscrit dans le trafic caravanier sahélo-saharien ancien des toubous qui concerne les échanges bétail-dattes-céréales. Dirkou, à près de 400 km au nord, de l'autre côté du grand erg de Bilma, a l'avantage d'offrir des denrées moins chères, en provenance de la Libye – comme la farine de blé, les pâtes, les couvertures, les tomates, différents produits manufacturés – mais est jugé très éloigné. Les marchés de N'Gourti (le plus proche) ou de N'Guigmi sont utilisés pour le ravitaillement en mil.



L'achat de dattes à Dirkou dépend du nombre d'animaux emportés pour la vente : "si tu as beaucoup de chameaux avec toi, tu achètes des dattes". Les prix des chameaux sur les différents marchés ont fait l'objet de discussion : les hommes ont parlé de 250.000 F à Dirkou et de 300.000 F à N'Guigmi, "parce que les Libyens se concentrent à N'Guigmi en ce moment". Les hommes relèvent l'augmentation spectaculaire du prix des petits ruminants, due à la demande des pétroliers : "Les chinois ont fait monter le prix des petits ruminants ; maintenant, tu peux vendre une chèvre à 20, 25.000 F!"



Bétail en chemin pour le marché de Dirkou

Cette augmentation du prix des animaux dans la commune de N'Gourti est confirmée par le Chef de Poste : un mouton qui valait entre 7.500 et 9.000 F il y a deux ans en vaut à présent 30.000. Un vieux a convoyé plus de 100 têtes de petits ruminants à travers le grand erg de Bilma pour les vendre au nord, mais le marché de Bilma serait saturé. Des records sont battus : un dromadaire mâle géniteur s'est vendu à 689.000 F à N'Guigmi, des chamelles laitières à

450.000 F ; une chèvre à 30.000F à N'Gourti. Cette flambée des prix du bétail s'accompagne d'une flambée du prix des denrées, et notamment du niébé. Le chef de poste voit ces changements non sans une certaine inquiétude : *"Les pétroliers ont changé le visage de la commune de N'Gourti. Certains éleveurs de chameaux vont devenir riches, mais dans 10 ans, ils auront vendu tous leurs animaux et vont rester les mains vides ! Et les pauvres d'ici ne peuvent plus se nourrir. Comment va-t-on fêter la Tabaski cette année ?"*

A Trouna, compte tenu de la résilience du système d'élevage et du trafic caravanier, on ne peut parler comme pour leurs voisins Oulêd Sliman de Melek de paupérisation spectaculaire. Le "choc pétrolier" n'a pas fondamentalement bouleversé l'économie pastorale Teda, il n'y a pas de vente massive de bétail pour profiter de la hausse des prix actuelle.

### **Activités non pastorales et diversification, innovations et opportunités**

Le pétrole, dont le chantier est très proche, n'est pas nécessairement considéré comme une véritable opportunité ; méfiants, les hommes pensent qu'il s'agit d'un travail pénible pour un salaire bas. Et ils observent que la plupart de ceux qui sont partis sont revenus. La question de la constitution des dossiers et de leur suivi a aussi été évoquée, et ils ne voient pas ce que cela va rapporter. Ils dénoncent aussi le massacre des gazelles perpétré en périphérie des sites pétroliers par les forces de sécurité, en toute impunité. Les jeunes sont mitigés : tentés, ils aimeraient déposer des dossiers, mais ne sont pas prêts à travailler pour rien : *"Si on ne donne rien, les souffrances seulement, ils vont revenir : l'élevage est plus important que tout pour nous"*. Manifestement, ces jeunes ne sont pas aux abois. Et ils aiment leur vie.

Les activités alternatives pour générer des revenus sont présentement inexistantes pour les femmes de Trouna : ni artisanat, ni petit commerce. Elles confirment que certaines participent aux caravanes où elles pratiquent l'échange dattes-céréales. Elles partent acheter des dattes dans les oasis du Kawar/Bräo ou au marché de Dirkou – certaines étaient d'ailleurs parties à ce moment. Certaines femmes, un peu plus âgées, participent à la récolte des dattes : elles auraient droit à une branche par régime récolté ; là où la famille est propriétaire de la palmeraie, les ayants droit peuvent se présenter après la récolte et réclamer leur part qui est très variable selon les cas : de 50% au tiers ou à une branche par régime. Les femmes qui vont chercher ces dattes au nord soit les revendent ensuite au détail sur les marchés du sud en milieu agricole, soit les troquent contre des céréales auprès des villages et hameaux.

## 5. Changements politiques

La question de la décentralisation déclenche les ricanements : *"Du pipeau ! On n'a rien vu ici"*. Ils ont voté, certes, par obligation, parce qu'ils sont des citoyens, mais sans aucun espoir. Ils connaissent leur Maire, son parti et son conseiller et ils laissent entendre que *"la prochaine fois, ils sauront pour qui voter pour qu'il y ait plus de chances que quelque chose arrive ici !"*. En termes de représentation, ils rappellent qu'il n'y a pas de Teda dans les conseils de N'Gourti, pas plus qu'à Tesker (en région de Zinder) et qu'il n'y a pas d'hommes politiques Teda dans les hautes sphères de la politique nationale.

En termes de lois et de réglementations, ils ont constitué un comité de gestion pour leur puits ; si des étrangers viennent abreuver – comme les convoyeurs de bétail – ils donnent les règles d'utilisation et le prix par tête de bétail. Les gens paient et l'argent alimente une caisse. Même les résidents paient pour leur troupeau.

Les projets *"vont et viennent ici"* et *"ils valent mieux que la décentralisation"*, sans que les impacts soient toujours à la hauteur des attentes : *"les projets ont fait quoi ici, avec leurs millions ?"* s'interrogent les hommes qui cependant expriment leur approbation pour l'appui en transport de vivres fourni par le PSSP il y a 4 ans lors de la crise alimentaire, et, comme les femmes, celui de Care pour les vivres et pour les ânes. Le puits du PADL, pour lequel ils ont fourni un apport de 500.000 F, est une réalisation très appréciée. Mais ces appuis restent marginaux au regard de leur système de vie ; et le mot de la fin est prononcé, sans ambages : *"Qu'est-ce que le gouvernement peut faire pour nous ? Qu'on nous laisse tranquilles, car c'est le pâturage qui manque seulement !"*

## 6. Conclusion générale

A Trouna, il apparaît que les familles parviennent encore à vivre de leur troupeau. Le système est résilient, mais fragilisé. Les Teda sont en mesure de profiter encore pleinement du système de libre errance de leurs camelins vers les pâturages du nord, n'étant pas aussi menacés que les autres groupes de la zone par le vol de bétail.

Ils n'ont pas profondément modifié leur système de vie, qui reste assez austère et résiste aux sirènes des nouveaux modes de consommation ou des tentations du pétrole. La jeune génération embrasse avec ferveur ce mode de vie comme étant celui qu'ils pensent le meilleur. La grande force du groupe, c'est sa conviction et son savoir faire, la certitude et la fierté de devoir compter avant tout sur elle-même et non sur des aides externes. Mais le groupe est en alerte.



Enfants toubous sur la dune





Étude du site 4 :

Groupe Fulbé,  
Babalmi



Babalmi, 13-14 novembre 2008

De Trouna (site 3), la même équipe de chercheurs a continué sur le site Fulbé de Babalmi, à environ 12 km au nord ouest de N'Gourti. Les chercheurs ont été chaleureusement accueillis, chez le chef de tribu. Une nuit a été passée dans la cuvette à proximité du petit hameau de cases de paille. L'équipe a trouvé un groupe de familles entières, présentes. Deux réunions ont été tenues : l'une avec les hommes mûrs ensemble avec les jeunes (une dizaine environ), la nuit, et une autre le lendemain, avec les femmes mariées (8). Des séquences vidéo ont pu être tournées au point d'eau – un puits traditionnel et ses jardins au fond de la cuvette – et autour des habitats, un peu plus tard.

## 1. Situation et environnement

Les paillotes qui constituent le hameau de Babalmi sont groupées sur une dune, formant une sorte de petit col reliant deux cuvettes. Il est situé un peu à l'ouest de la piste reliant Melek à N'Gourti. Les infrastructures en dur sont inexistantes : les habitats sont faits de paille de *Panicum turgidum* et de *Leptadenia pyrotechnica*, assortis de hangars précaires. Le puits traditionnel est coffré de rondins de bois et la margelle est constituée d'un pneu usagé. A ce moment de l'année, les deux jardins clôturés d'épineux et de *Commiphora africana* sont en friche. Le paysage est celui des cuvettes inter dunaires, avec une végétation clairsemée d'arbustes et d'arbres de petite taille. Le pâturage herbacé est ras et sec. Le puits et l'espace sont partagés avec un groupe d'éleveurs Arabes Hassaouna. La première impression de l'équipe est celle d'une pauvreté prononcée ; seuls des petits ruminants sont visibles en plus de quelques rares chameaux de bât. Le type d'habitat montre à l'évidence que les gens ne sont plus mobiles.



Jardin et puits

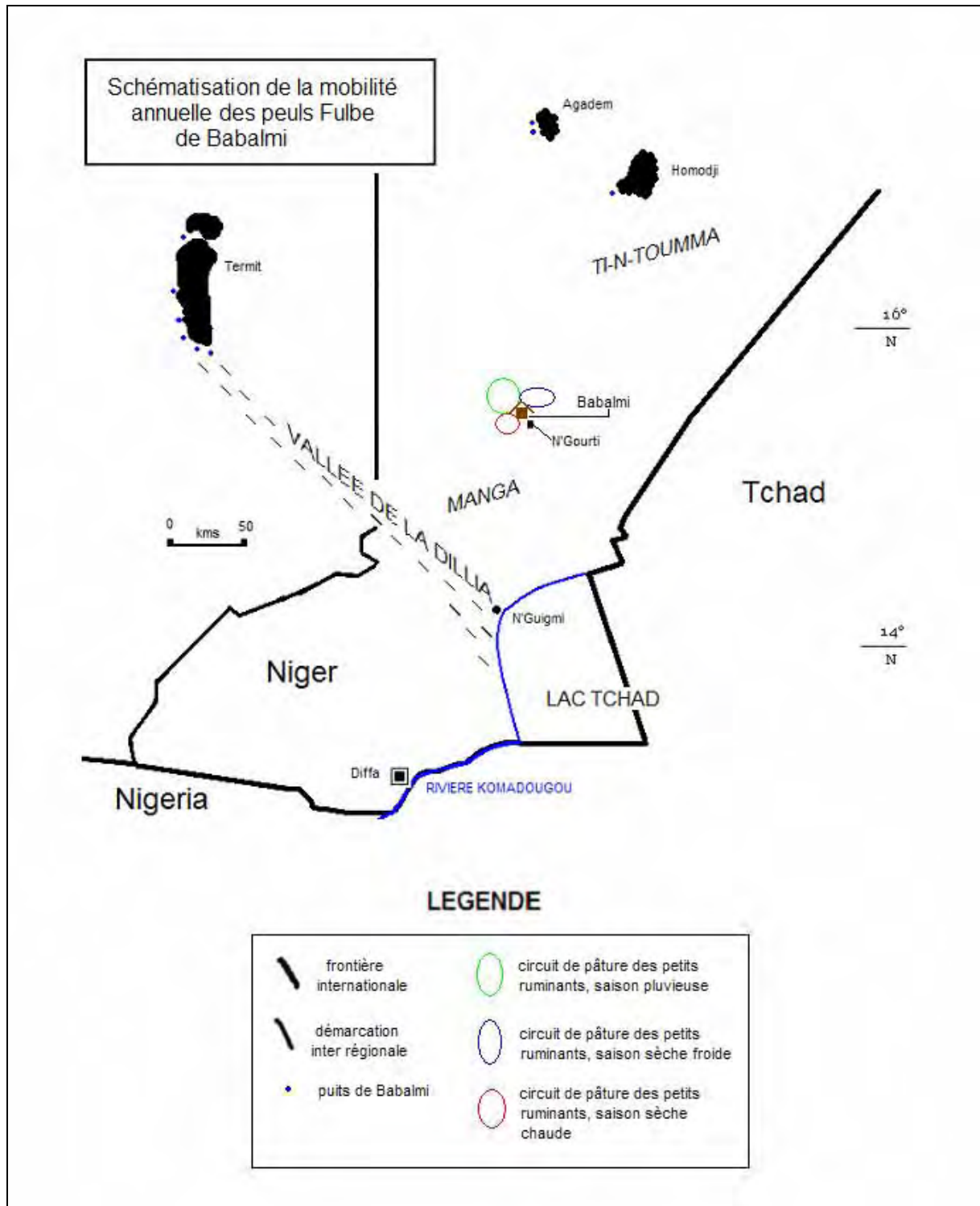


Le jeune chef de tribu de Babalmi

D'après le chef de tribu, 43 ans, l'installation du groupe dans cette aire est assez ancienne (80 à 100 ans). Il est né ici, son père aussi et son grand-père est venu de l'Ouest. Ils étaient alors des agropasteurs, éleveurs de bovins et de petits ruminants qui cultivaient en saison pluvieuse. Le fonio sauvage était alors abondant et ils en pratiquaient la cueillette : il a disparu aujourd'hui, à leur grand regret.

Les gros ruminants (bovins) ont totalement disparu de leur système d'élevage avec la sécheresse des années 80 ; le chef avait alors une vingtaine d'années et possédait des vaches, mais "Aujourd'hui, toutes les vaches sont finies". Il ne reste que des caprins et ovins, et quelque asins et camelins – ces derniers utilisés essentiellement pour le transport et l'exhaure au puits. Ils ne font pas l'élevage camelin et ne possèdent pas de chamelles. L'agriculture pluviale, naguère

pratiquée systématiquement est peu à peu délaissée, parce qu'elle ne produit pas : "On sème, mais on ne récolte pas". C'est pourquoi, depuis une trentaine d'années environ, ils se sont livrés à la production maraîchère irriguée dans deux petits jardins clos situés à proximité du puits. Ils y cultivent principalement des melons, courges, concombres, salades, maïs. L'arrosage est manuel ; le jardinage est pratiqué en saison sèche froide et déborde sur le début de la saison sèche chaude.



Pour l'instant, un seul puits assure la fourniture en eau pour l'abreuvement des animaux et le jardinage. De peur que cette seule source d'eau ne s'épuise, ils ont en projet de creuser, par eux-mêmes, un second puits de même type. L'eau dans le puits se trouve à 5 brassées de profondeur (soit environ 9 mètres) et ils affirment que le niveau de l'eau est stable.

## 2. Perception des changements climatiques

Pour les hommes comme pour les femmes, le déficit pluviométrique est l'effet le plus ressenti, avec ses conséquences sur le pâturage et le bétail. Les femmes soulignent qu'il y a davantage de vent, et elles souffrent de la pénurie de lait : en ce moment même, il n'y en a pas. Le mode de vie d'antan a commencé à basculer dans les années 70, et la sécheresse de 1984/85 a sonné le glas de leur élevage bovin. En l'absence de tout pâturage ici, il leur aurait fallu se replier vers le sud, jusqu'au Nigeria (à 300 km de là) : ils disent ne pas avoir pu bouger alors et ils ont perdu toutes leurs vaches. Leur système d'élevage mixte est devenu du coup exclusivement caprin et ovin, et leur mobilité a été anéantie. Le nombre réduit des animaux ne justifie plus la grande mobilité. Ils se sont donc sédentarisés autour de leur puits, à la fois parce que les petits ruminants peuvent paître tout au long de l'année dans un rayon de 5 à 6 km aux alentours, parce qu'ils ont été amenés à s'impliquer dans des activités agricoles plus longues, et parce qu'ils ont besoin de la proximité d'un centre urbain pour mener leurs activités complémentaires de vente de bois et de paille et pour assurer leur ravitaillement.

Mais ils se plaignent que depuis 5 à 6 ans, l'élevage des petits ruminants lui-même périclité, en conséquence du déficit pluviométrique chronique. A titre d'exemple, ils soulignent que les chèvres ne mettent plus bas qu'une fois par an. Face à l'insuffisance des apports de l'élevage dans leur système de vie, plusieurs chefs de famille se sont lancés dans une activité de puisatiers professionnels. Les femmes ont subi les mêmes pertes, et aident les hommes au jardin, notamment pour l'arrosage, entièrement manuel.



Enfants peuls se rendant au puits pour la corvée d'eau

L'année 2005, marquée par une sécheresse plus sévère que celle des années précédentes, et par une crise alimentaire exacerbée par la flambée du coût des céréales, a durement touché les groupes pauvres tels que ceux de Babalmi : la sécheresse a tué des chèvres, et "même des ânes" – ce qui est un indice de sévérité. Ils disent avoir beaucoup souffert et que la vente de bois les a sauvés ; ils affirment n'avoir pas été aidés par les projets ou le gouvernement.

### 3. Changements dans les relations sociales

Depuis longtemps, et notamment depuis le grand traumatisme de 1984, ces agro-pasteurs démunis vivent sans conflit avec leurs voisins pasteurs arabes et toubous. Ils affirment que tout un chacun peut utiliser leur puits et leur pâturage – ce que nous avons pu constater tant au puits (où jeunes arabes et jeunes peuls, garçons et filles, travaillaient et jouaient ensemble) qu'à la réunion des femmes.

Les femmes disent que l'âge au mariage a tendance à reculer, mais que la dot est devenue dérisoire : la jeune mariée qui naguère recevait une vache, n'a plus maintenant qu'une brebis. Le jeune marié ne reçoit rien. Les chercheuses ont été frappées du nombre de jeunes enfants présents dans le hameau – peuls comme arabes, et certains visiblement en état de malnutrition.

Les jeunes tentent à leur tour de se débrouiller, et les activités de bergers salariés semblent parmi les plus usitées. Il n'a pas été question de migration. Les hommes ont affirmé que tous les jeunes veulent vivre ici et que personne ne veut aller ailleurs.

L'équipe a eu l'impression d'une forte solidarité au sein de ce groupe très démunis. Le jeune chef entretient une solide cohésion sociale dans cette petite enclave peule entourée d'autres éleveurs comme les Arabes avec lesquels ils partagent le puits et, au niveau des femmes, la caisse d'épargne et de crédit MMD appuyée par CARE International. Il n'a pas été question explicitement de difficultés durant les conflits intercommunautaires de la rébellion (années 90) même si un probable sentiment de persécution persiste de cette période.

Malgré un appauvrissement manifeste, ce groupe montre une solide volonté de se maintenir ici, coûte que coûte. Il y a un mélange de résignation à leur chute et de détermination à s'en sortir sans abandonner un minimum de vie pastorale qui cimente le groupe ; mais ils savent fort bien que les solutions durables doivent aussi être cherchées ailleurs, comme le signale leur volonté d'avoir ici une école.



Femme peule, Babalmi

## 4. Les changements économiques

Sans conteste possible la pauvreté est flagrante à Babalmi : habitats, vêtements, taille et composition du troupeau, multiplicité des activités de survie non pastorales... A l'évidence, on ne vit plus ici de son troupeau. Le savoir-faire pastoral est toutefois valorisé à travers les activités de convoyage des grands troupeaux commerciaux vers la Libye par les jeunes hommes. Babalmi se situe près du grand axe nord-sud qui relie le Kowar au nord à N'Guigmi au sud, par lequel transitent les camelins destinés à l'exportation vers la Libye et l'Afrique du Nord. Les marchands passent au puits pour recruter des jeunes bergers qui encadrent les troupeaux, soit pour la traversée de la zone, soit pour le convoyage du troupeau jusqu'en Libye. Les jeunes disent être rétribués de 125.000 F à 200.000 F, selon la taille du troupeau, lors de leur arrivée à destination en Libye, au bout de quelques mois. Le retour au Niger, par camions trans-sahariens, est à leur charge et c'est généralement un voyage à haut risque. Le plus souvent, les jeunes ne ramènent pas de cash, mais des marchandises manufacturées achetées moins chères en Libye et qui auront une valeur ajoutée lors de la revente au Niger, telles que des couvertures, des vêtements, des tapis. Malgré les tracasseries sur le chemin du retour, l'activité est suffisamment attrayante pour qu'elle suscite des vocations ; elle est fortement appréciée par les femmes, parce qu'elle contribue à l'achat de vivres. Les jeunes reviennent et ne semblent pas attirés par l'opportunité d'une installation en Libye.



Convoi pour la vente de bois à N'Gourti

Les activités non pastorales développées – en dehors du jardinage – sont classiquement celles des démunis : la vente de bois aux citadins, la récolte et la vente de paille. Il y a aussi la métamorphose en travail salarié à façon d'un savoir faire lié à l'origine au pastoralisme : le creusage des puits artisanaux, exécuté par de petites équipes.

Le mode d'approvisionnement en ville a changé : il est plus fréquent et met en jeu des montants plus réduits qu'auparavant. Faute de disposer de la somme de la vente d'un gros animal, il faut générer des liquidités – généralement très modestes – à travers la vente ponctuelle des produits de brousse (bois, paille, etc.) et acheter, au compte-gouttes, de petites quantités de vivres. Ceci implique aussi d'acheter tout au long de l'année, sans

pouvoir profiter des prix de gros ou des fluctuations saisonnières favorables : il faut rappeler que pour les céréales de base, le prix de la mesure de mil (2kg1/2 environ) peut quintupler, voire décupler les mauvaises années (comme en 2005 par exemple) selon le moment de l'année, le pire étant celui de la grande soudure, en juillet et août.



Femme arabe Hassaouna avec son bébé, Babalmi

Le jardinage contribue davantage à l'autoconsommation qu'à la vente, qui, selon les femmes, est rare ; en revanche, elles pratiquent autour du puits une forme de troc avec les femmes arabes pour les condiments. Une caisse d'épargne et de crédit de type MMD, commune aux femmes peules et à leurs voisines arabes Hassaouna a été créée début 2008 avec l'appui de l'ONG Care. Elles disent cotiser 500 F par mois, mais ne pas bien savoir encore ce qu'elles vont faire avec l'argent.

Bien que les prix du bétail et en particulier celui des petits ruminants ait fortement augmenté dans la zone de N'Gourti du fait de la demande générée par les chantiers pétroliers, nos interlocuteurs de Babalmi n'y ont fait aucune référence : il est à supposer que le nombre d'animaux à vendre est trop réduit pour pouvoir tirer profit de l'aubaine.

Le pétrole a plutôt été évoqué comme opportunité d'embauche pour les jeunes : le chef de tribu affirme avoir déposé 33 dossiers de jeunes de sa tribu à N'Gourti. Aucun à ce jour n'a connu de suite favorable. Le chef de tribu dit qu'il n'est pas en mesure de suivre les dossiers à N'Gourti, et qu'il ne connaît les mécanismes d'attribution – formels ou informels. Le coût de suivi des dossiers déposés au chef-lieu est loin d'être négligeable pour les pauvres : journées de travail perdues à attendre, achat de nourriture, frais divers... Pourtant, à Babalmi, les jeunes ne feraient pas la fine bouche devant la pénibilité réputée du travail sur les chantiers pétroliers, et leur absence ne nuirait pas à l'élevage.

Ici à Babalmi, la proximité de N'Gourti fait que motos ou téléphone cellulaire pourraient être utilisés, mais les gens n'ont pas les moyens de les acquérir.

## 5. Changements politiques

Interrogés sur la décentralisation, ils connaissent ! Ils savent le nom de leur maire, qu'ils citent ; c'est à N'Gourti qu'ils paient leurs impôts. Ils ont voté en 2004 et les gens sont venus leur faire des promesses – des coopératives, des banques céréalières, mais ils n'ont rien vu : "R.A.S. !" commentent-ils en riant.

Ils disent aussi avoir eu des informations sur les lois et réglementations, et ont déposé quatre dossiers à la mairie N'Gourti : la banque céréalière, des aliments bétail, le traitement phytosanitaire dans leur jardin, et surtout l'école. Résultat de leurs démarches : "R.A.S., encore !"

L'école reste le premier souhait, porteur de tous les espoirs d'avenir : des jeunes éduqués, capables de s'exprimer en français et de défendre les dossiers de leur communauté d'origine. Ils se sentent isolés, voire exclus : ils disent n'avoir jamais reçu d'aide de projets ou du gouvernement...

## 6. Conclusion

En réponse à la question concernant lequel des trois changements – climatique, économique ou politique – les dérange le plus, ils font savoir que c'est l'oubli des politiques – notamment le silence à leurs demandes d'école et de banque céréalière.

L'élevage n'est assurément plus le pilier du mode de vie de ce groupe, naguère encore bouvier transhumant. La chute est rude, et globalement perçue comme irréversible : les activités qui étaient complémentaires sont devenues dans leur ensemble essentielles pour assurer la survie. La dépendance de la ville et des activités non liées à l'élevage familial est aujourd'hui inéluctable. A leur corps défendant, les habitants de Babalmi ont rejoint la grande cohorte des pasteurs dépossédés qui ne peuvent plus vivre qu'en périphérie des centres urbains et qui placent leurs dernières espérances dans la venue d'aides extérieures.



**Petits ruminants et enfants en marche vers le puits, cuvette de Babalmi**

Le cas de Babalmi rappelle que même en périphérie de la bourgade la plus au Nord de la région de Diffa, en pleine zone pastorale, se développe un même type de sédentarisation par pauvreté que celui que l'on peut observer partout autour des centres urbains plus au sud et en zone agricole. C'est sans doute un exemple prémonitoire de ce qu'il pourrait advenir de milliers de ménages de pasteurs appauvris et laissés pour compte, en l'absence d'une politique efficace de soutien à l'élevage familial.



Étude du site 5 :

Groupe Boudouma  
Île de Koundoa  
Environs de Gadjira (Lac Tchad)



Gadjira, 20-21 novembre 2008  
Malam Moussari, 21 novembre 2008  
Île de Koundoa, 22-23 novembre 2008

Le choix de travailler avec des groupes d'éleveurs dans la zone du lit du Lac Tchad, imprévue au départ, a été déterminée par deux facteurs principaux : i) la tenue d'une fête des éleveurs à Toumour (chef lieu communal situé à environ 70 km au nord est de Diffa ville) sur la période des 20 à 22 novembre, qui allait vider de leurs principaux acteurs les sites Wodaabe de Korilam et Fulbe de Weltouma programmés à cette période et ii) le fait que le groupe arabe Mohamid visité vers Kindjandi (site 1) avait entamé un déplacement de familles et de troupeaux dans la zone du Lac.

Le travail a démarré par un passage à Bosso, ville riveraine du Lac, à la frontière entre le Nigeria et le Niger, chef lieu de commune et chef-lieu du poste administratif. L'objectif de cette visite était d'obtenir du Chef de poste l'autorisation de travailler dans la zone du Lac, où la circulation est souvent restreinte, voire interdite, pour des raisons d'insécurité notoire. L'autorisation d'y travailler sans escorte nous ayant été accordée, l'équipe s'est rendue sur l'île-village de Boula Toungour, où réside l'interprète en langue yedinami (boudouma) qui s'est joint derechef à l'équipe. Cette dernière s'est ensuite complétée avec l'interprète arabe à N'Guigmi. Les trois jours de travail se sont organisés comme suit :

- Jour 1 : trajet et entretien avec le groupe arabe Mohamid retrouvé vers Gaduira.
- Jour 2 : entretien dans le village de pêcheurs de Malam Moussari (matinée) ; entretien avec les notables et tournage vidéo au marché de Gaduira.
- Jour 3 : entretien avec des pasteurs Boudouma dans les îles de Deemi Tchillum et de Koundöa.

Cette tournée inattendue s'est révélée d'un intérêt majeur pour l'étude : i) retrouver le même groupe d'éleveurs chameliers arabes au pâturage lacustre a permis de mieux comprendre la particularité de leur stratégie de mobilité ; ii) toucher le système boudouma, agropasteurs et pêcheurs mobiles, iii) visualiser ce milieu du lit du Lac Tchad, zone-havre pour laquelle la compétition s'accroît depuis trois décennies, iv) documenter (vidéo, photos) un grand marché au bétail à caractère transfrontalier dans le lit du lac.

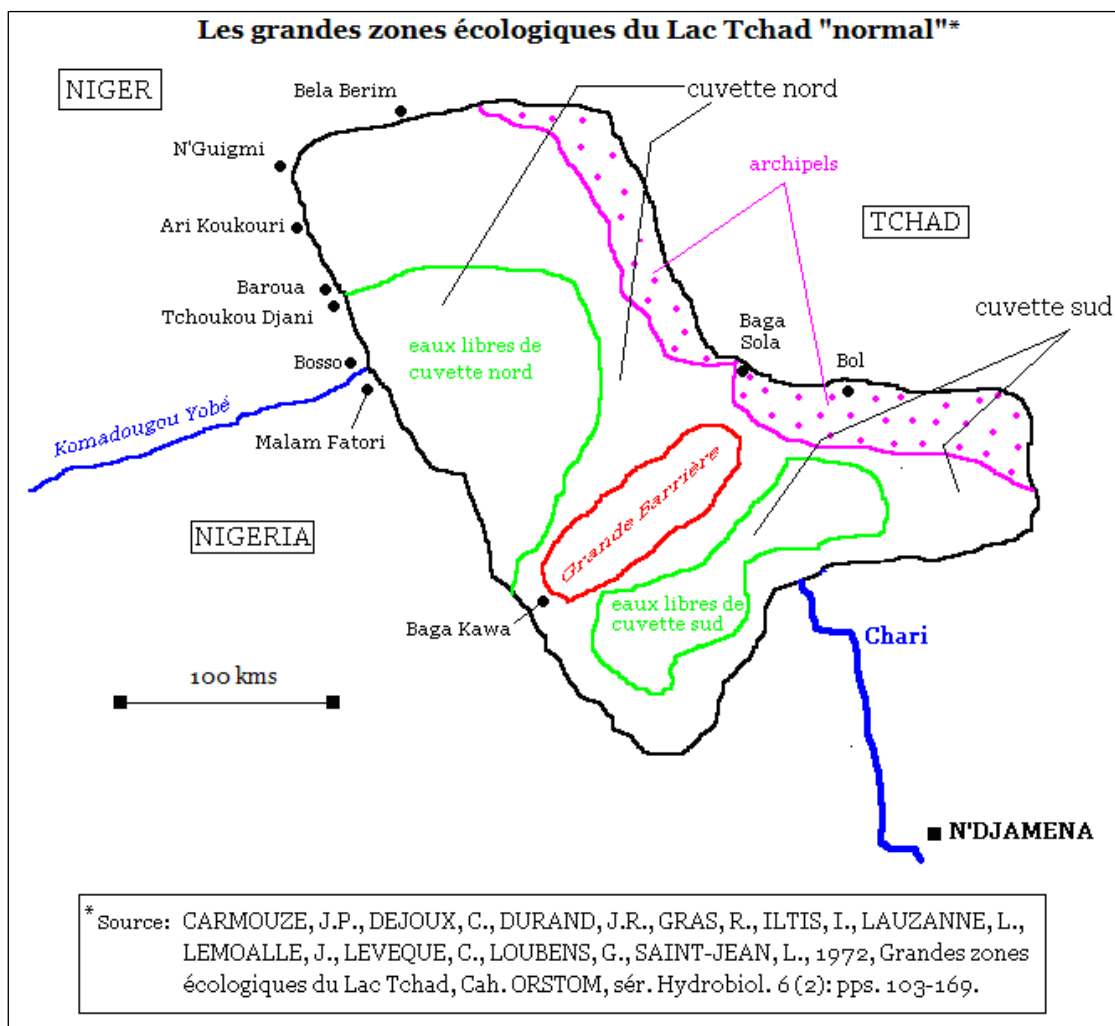
## 1. Situation et environnement de la zone du lac

Le Lac Tchad est un livre ouvert de l'histoire climatique, écologique et sociopolitique des pasteurs, pêcheurs et agriculteurs qui ont utilisé depuis des lustres ses eaux profondes, ses zones inondables et ses terres riveraines. Autrefois véritable mer intérieure, le Lac s'est rétréci au fil du temps et la tendance à la baisse s'est confirmée durant le dernier siècle avec d'importantes fluctuations du niveau des eaux. Le Lac a vu naître des niches écologiques qui évoluent, disparaissent et renaissent en fonction de la présence ou de l'absence de l'eau : c'est dans cet environnement changeant qu'ont évolué les activités pastorales, agricoles et de pêche ; le contraste est spectaculaire avec les milieux sahélo-sahariens environnants.



**Paysage du Lac en novembre 2008 : forêt morte, eau résiduelle**

Le Lac Tchad se compose de deux grandes cuvettes (voir carte ci-après) : celle du Sud reçoit les eaux du Chari ; en bonne année, le trop plein se déverse dans la cuvette Nord qui reçoit aussi les eaux de la Komadougou (1% des eaux du Lac). En mauvaise année, un immense banc de sable sépare les cuvettes Nord et Sud : cet isthme est appelé "la Grande Barrière".



## 2. Le campement arabe Mohamid vers Gaduira



Chameaux des Arabes Mohamid en cure verte vers Gaduira

A environ un kilomètre en contrebas de l'île de Gaduira, les tentes et chameaux du groupe arabe Mohamid rencontré à Kindjandi sont à peine visibles dans la jungle inextricable de lianes de *Leptadenia hastata* et de Prosopis épineux qui colonisent le fond du lac. L'habitat est sensiblement différent de celui observé vers Kindjandi : dressées dans de petites clairières, les tentes prennent plutôt l'aspect d'abris temporaires composés tantôt de bâches, tantôt de nattes, de taille et d'aspect plus modestes que ceux installés dans la plaine du Kadzell. Ce sont des familles avec enfants qui se sont déplacées ici. Le même chef de tribu qui avait accueilli

l'équipe à Kindjandi nous reçoit ici. Ce campement se trouve à deux jours de chameaux de Kindjandi, mais on a l'impression d'être dans un autre monde – un environnement lacustre qui diffère spectaculairement des steppes arides qui constituent la majorité de la région de Diffa : une végétation dense, quasi étouffante remplit tout l'espace inondable qui sépare des îles ; cet "enfer vert" constitue cependant un excellent pâturage, avec en premier lieu l'abondance de la très prisée *Leptadenia hastata*, mais aussi le *Mimosa pigra*, etc. L'envahissant *Prosopis* n'est pas apprécié, mais constitue un excellent bois de feu. Les animaux paissent à proximité des tentes, constamment surveillés par les enfants bergers, notamment par crainte de dégâts dans les champs.

Les îles qui se dressent à environ une dizaine de mètres au dessus du fond du lac prennent l'allure de dunes plates. Elles sont ceinturées par une barrière quasi impénétrable de *Prosopis* eux-mêmes colonisés par les lianes, donnant l'illusion de huttes fantômes. Sur les hauteurs sableuses, la végétation est parfois clairsemée et retrouve un aspect sahélien : *Calotropis procera*, *Balanites aegyptiaca* et quelques incontournables *Prosopis*. C'est là que l'on rencontre les habitats des autochtones Boudouma et d'autres résidents. Au moment de la crue, si les eaux arrivent, ces îles ne sont accessibles que par pirogue ; en période de retrait des eaux ou suite à l'assèchement des terres, elles peuvent être atteintes par quelques rares voies terrestres ; la progression y est difficile et pénible, freinée par la végétation envahissante et les passages défoncés des bas-fonds argileux.

Un entretien a pu être conduit avec quelques chefs de famille arabes Mohamid présents (4) qui a porté sur le rôle du lac dans la stratégie économique pastorale de ce groupe.<sup>1</sup>

La zone du lac leur a servi de pâturage de saison froide depuis 2003 : auparavant, ils allaient en transhumance au Nigeria (vers Maiduguri) et au nord Cameroun. C'est la remontée des eaux au début des années 2000 qui a déterminé ce choix. La durée du séjour au lac se situe entre 3 et 4 mois, selon les années, mais n'excède jamais 4 mois. Les hommes précisent qu'au-delà de cette durée, les dromadaires tombent malades et peuvent mourir. Cette mortalité est attribuée à la qualité douteuse des eaux souterraines du lit du lac. En saison froide, la température basse et la végétation fraîche font que les animaux ne consomment pas beaucoup d'eau ; c'est l'inverse qui se produit en saison chaude, et l'abreuvement se fait plus fréquent.

Le moment du départ au lac – au démarrage de la saison froide, vers le début novembre – se situe à un moment charnière où l'accès aux pâturages du nord se ferme – notamment en raison du manque d'accès à des puits à grand débit ; au Kadzell, leur site de stationnement (*damré* en arabe), le pâturage n'est plus assez abondant pour soutenir tout le troupeau. Il importe alors de laisser les chammes gestantes et lactantes (avec leur chamelons) ainsi que les petits ruminants auprès de ceux de la famille qui ne bougent pas du *damré*, et d'emmener le gros du troupeau dans les verts pâturages du lac. Là, ils bénéficieront d'une cure de verdure qui joue presque un rôle d'embouche : les animaux prennent du poids, la quantité de lait augmente. Ils sortent du bassin du lac en début de saison chaude ; en fonction du pâturage disponible, certains séjournent au Kadzell jusqu'en saison des pluies. D'autres prennent le chemin du Nigeria, ou du nord Cameroun pendant cet intervalle.

Selon les dires du chef de tribu, tous les cas de figure se présentent pour l'accompagnement de cette transhumance dans la zone du lac : il y a ceux qui ne se rendent pas au lac ; ceux dont toute la famille est concernée par le déplacement ; et ceux dont une partie de la famille seulement se déplace avec le troupeau. En règle générale, les gens âgés ne se déplacent pas au lac. L'existence de co-épouses peut faciliter l'option entre la partie qui reste et la partie qui part – cas du chef de tribu par exemple.

---

<sup>1</sup> Conformément à l'esprit de cette étude, il ne s'agit pas ici de décrire le système de mobilité des éleveurs chameliers arabes Mohamid dans leur ensemble, mais celle d'une frange à l'extrême est de la région de Diffa.

La vie au lac n'est pas de tout repos avec un grand troupeau de dromadaires. La question de l'abreuvement est difficile : elle se fait à de petits puisards, et entre en concurrence avec d'autres résidents de la zone. Par ailleurs, le risque des dégâts dans les champs est permanent, et souvent source de litiges et de tracasseries, avec recours aux autorités. *"Si les chameaux rentrent dans le champ, c'est pour bouffer ! En une heure, ils peuvent tout manger. Et nous, on nous amène aux autorités ; mais les autorités n'ont pas toujours la vérité. Si nos animaux ont mangé, nous payons ; mais s'ils n'ont pas mangé, nous ne payons pas. Si l'autorité est juste, il n'y a pas de problème."*

Ce mouvement vers le lac s'inscrit dans une stratégie économique performante. Deux périodes principales de vente d'animaux sont privilégiées : i) en fin de saison des pluies, lorsque les animaux sont en bon point, et que les céréales sont moins chères et ii) en fin de saison sèche froide, où les animaux qui ont pâturé au lac sont en bon point, alors que beaucoup d'animaux du nord (ou des milieux arides) ont déjà commencé à maigrir.

A la question de savoir si l'on peut parler d'intensification, les hommes répondent qu'il y a effectivement beaucoup plus de chameaux qu'auparavant. Néanmoins, selon eux, malgré la significative augmentation du prix du bétail, les termes de l'échange bétail-céréales ne se sont pas améliorés, compte tenu de la hausse concomitante du prix des denrées. Ceci entraîne une augmentation du nombre de chameaux vendus par an pour assurer les besoins d'une famille.



Fillette arabe de corvée d'eau au Lac

Les hommes sont formels : la mobilité est la stratégie clé pour vivre de l'élevage :

***"C'est ceux qui ne bougent pas qui se sont appauvris. C'est dur de bouger tout le temps, mais c'est ça qui fait marcher l'élevage".***

### 3. Le hameau de pêcheurs de Malam Moussari

L'île-village de Malam Moussari se situe à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Gaduira. L'équipe a travaillé dans un hameau de pêcheurs en contrebas de l'île, sur la rive des eaux résiduelles du lac – eaux résultant de la crue de l'an passé et actuellement fragmentées en mares de taille variable. Le campement est adossé à la ceinture de Prosopis qui cerne l'île, face à un espace marécageux, au sein duquel on peut voir des rizières, des pirogues, des filets de pêche, des troncs d'arbres de la forêt noyée, un puisard. Dans les espaces exondés, les champs de décrue avancent au fur et à mesure du retrait de l'eau : on y cultive du maïs, du niébé, et plus récemment du manioc.



Pirogues et eaux résiduelles à Malam Moussari

Le hameau est composé de pailloles de roseaux et de tiges de manioc et de maïs. On peut compter une bonne demi douzaine de fours bas en banco recouverts de grillage pour le fumage du poisson. Un hangar abrite des sacs de riz et de maïs récemment récoltés. Le poisson déjà fumé est stocké dans des filets ou des cartons, prêts à être évacués par les commerçants – en majorité nigériens – qui viennent acheter sur place.



Jeunes pêcheurs

Cet endroit rassemble en majorité des hommes et des jeunes, tous autochtones en provenance soit du Kébi au Nigeria, ou de l'ouest du Niger (Dosso, Tillabéry, Gaya...). Ils disent être arrivés il y a une douzaine d'années, poussés par la faillite de leurs activités agricoles pour ceux de Dosso et Tillabéry, ou la rareté du poisson, pour ceux de Gaya et du Kébi. Tous leurs enfants sont nés ici, mais les femmes et les enfants, présents jusqu'il y a environ six mois, ont dû fuir en raison de l'insécurité provoquée par la présence d'une bande de brigands notoires qui écumait

la zone ; elle vient d'être mise hors d'état de nuire par les forces de sécurité. A Malam Moussari, il s'agit bien de migrations qui ont concerné la famille entière, et qui s'inscrivent donc dans une certaine durée.

Au hameau, l'entretien s'est tenu avec cinq hommes présents auquel est venu s'adjoindre un petit groupe de jeunes. En termes de changements climatiques, ils sont particulièrement sensibles à la baisse du niveau de l'eau dans le lac ainsi qu'à celle de la pluviométrie. Les crues sont de plus en plus faibles ces dernières années, ce qui met en péril tant leurs activités piscicoles qu'agricoles. Ils nous disent en riant que s'il y avait de l'eau dans le lac en ce moment, nous n'aurions trouvé personne sur place au hameau ! Ils jugent cette baisse durable et inquiétante, et se disent prêts à partir suivre les eaux vers le Nigeria, mais en aucun cas au Tchad ! Tout comme beaucoup de pasteurs de la région, ils expliquent que les nombreux rackets et l'insécurité chronique qui prévalent au Tchad rendent cette option inenvisageable. En revanche, au Niger comme au Nigeria, on peut régler les problèmes avec les papiers et... quelques nairas.

Leurs activités économiques sont étroitement liées à leur production agricole et piscicole. La pêche est essentiellement à visée commerciale. Par contre, la production agricole est d'abord destinée à l'autoconsommation, et en deuxième lieu, à la vente. Il en est de même pour l'élevage de petits ruminants : ils disent qu'ici chaque famille aura son mouton pour la Tabaski, et que quelques-uns pourront même vendre des animaux.



**Fumage de la récente capture de petits poissons ; four en banco et grillage**

Le poisson est fumé sur place, selon les techniques traditionnelles, et au moins ici, le bois de qualité pour le fumage est abondant et proche (les envahissants *Prosopis*). Les pêcheurs se plaignent de la raréfaction du poisson, et de la diminution de leur taille. Néanmoins, ils disent que le prix a augmenté depuis 10 ans, et ils n'ont aucun problème d'écoulement : les commerçants sillonnent cette zone en permanence – en voiture ou en pirogue – pour répondre à l'énorme demande nigériane. En revanche, ils dénoncent, comme toutes les personnes rencontrées, l'augmentation du prix des denrées, qui serait plus importante que celle du poisson.

### La pêche dans le Lac Tchad

La pêche de masse (à fin commerciale) s'est rapidement développée au cours des 80 dernières années, résultat d'améliorations techniques et de changements éco-climatiques. La technique de fumage comme moyen de conservation s'est répandue auprès des populations du lac vers les années 1920 et 1930. Puis vinrent la croissance du marché géant du Nigeria et l'introduction des énormes pirogues à fret qui assurent l'écoulement du poisson de la zone insulaire en direction des centres commerciaux. Le coton remplace la fibre végétale comme matière de base pour la confection des filets. Le hameçon de fabrication industrielle apparaît peu après. Au cours des années 1950, le nylon et le filet maillant font leur apparition. La décennie suivante voit l'arrivée de la pirogue en planche. Légère et rapide, son introduction a rendu obsolètes les modèles en jonc et monoxyles seuls utilisés jusque là.

La perte massive de bétail en 1956 marque pour les Yédina – peuple principalement pasteur à l'origine – le début d'une implication croissante dans la pêche. La pêche qui avait été jusqu'alors une activité à caractère complémentaire devient du coup un moyen de choix pour générer les capitaux nécessaires à la reconstitution du cheptel. Cette stratégie se répand rapidement au cours des années 60. Par la suite, les sécheresses des décennies 1970 et 80 occasionnent des nouvelles pertes de bétail. Dans de nombreux cas, les noyaux essentiels à la régénération du troupeau sont décimés. La pêche devient alors une stratégie de survie de grande envergure.

Les crises climatiques des années 1970 et 1980 engendrent la baisse dramatique du niveau des eaux, cloisonnant d'importantes quantités de poissons dans des endroits où leur capture est facile. Il s'en suit de très grosses prises, mais au prix de la non régénération du stock reproductif. C'est au même moment que débute l'afflux massif de pêcheurs professionnels (étrangers), dont la migration de masse est la conséquence des revers subis dans leur pays d'origine. Des pêcheurs d'une douzaine de nationalités différentes s'occupent de l'activité à plein temps. Ils se déplacent en fonction du niveau des eaux, se positionnant en bordure selon le rythme de la crue ou de la décrue.

La vaste majorité de la prise (silures et carpes) est commercialisée sous forme séchée/fumée. Cette production est destinée dans sa quasi totalité au marché nigérian. Une part importante de la prise est vendue sur place (dans les îles) aux commerçants ou à leurs intermédiaires. Selon les conditions du terrain au moment donné, elle est acheminée en pirogue ou par voie terrestre.

ANDERSON, S., 2007, *Mobilité pastorale*, pp. 69-70

Certes, les conditions de vie des pêcheurs ne sont pas faciles, mais nous n'avons pas eu l'impression d'une pauvreté manifeste – la combinaison des trois productions agriculture-pêche-élevage assurant vraisemblablement un niveau de vie acceptable et une diète équilibrée.

Les habitants de Malam Moussari savent qu'ils relèvent de la commune de Bosso (à une trentaine de km à l'ouest). Ils y paient leurs taxes et impôts ; cependant, ils n'ont pas voté, par mesure de rétorsion, "*parce que personne n'est venu les voir*". Ils prévoient d'adopter la même attitude lors des prochaines élections, si les politiciens continuent à les ignorer. Le sentiment d'isolement, voire d'oubli, est fort : ils disent qu'ils n'ont jamais reçu ici d'aide extérieure, "*même pas un comprimé*"!

Cette visite rapide à un groupe qui n'est pas éleveur a permis d'éclairer quelque peu un autre aspect de la dynamique des modes de vie de populations diverses dans le lit du lac. Depuis l'enclenchement du cycle de sécheresse, il y a une trentaine d'années, le lit du Lac dans sa partie nigérienne fonctionne effectivement comme une zone-havre pour des groupes disparates d'une douzaine de nationalités et de professions différentes.





Jeune pêcheur migrant, Malam Moussari

#### 4. L'île village de Koundoa ; agropasteurs Boudouma, 21- 22 novembre

##### 4.1 Situation et environnement

Le site de Koundöa se situe à environ mi chemin des îles - villages de Gaduire au sud et de Doro Léléwa au nord, sur l'unique piste qui relie ces deux localités. L'île de Koundöa est relativement grande, longue d'approximativement 3 à 4 kilomètres ; elle accueille plusieurs communautés différentes, à savoir des Boudouma, des Kouris et des Peuls. Tout comme Gaduire, cette île se situe à quelques kilomètres seulement de la frontière nigéro-tchadienne, et à une vingtaine tout au plus de celle avec le Nigeria.



Île de Koundoa : habitats en roseaux sur le plateau dunaire

Les habitats groupés sont constitués de cases carrées construites en tiges de roseaux fixées à une armature en bois. Le village, qui compte une vingtaine de familles, se situe sur le plateau dunaire de l'île. Le puits est dans le bas-fond, à proximité des résidences. Les parcs à bétail se situent tout près des concessions familiales. Un moulin à maïs fonctionne.

L'élevage boudouma est un système "en vert", c'est-à-dire que leur bétail ne broute que des pâturages verts. A la différence des autres systèmes pastoraux sahéliens, les systèmes "en vert" exigent pendant les 9 mois de la saison sèche l'accès à un bassin lacustre ou un delta ou plaine d'inondation, qui procure un fourrage frais. Ceci implique une mobilité ponctuelle, qui peut comprendre, pour nos interlocuteurs de Koundöa, une sortie au nord sur le littoral Manga – tandis que la plupart des autres Boudouma vivant sur le territoire nigérien

remontent vers la plaine du Kadzell à l'ouest en saison pluvieuse. A Koundöa, nous avons retrouvé sur place les bovins des résidents, alors que les pâturages frais en bordure des eaux résiduelles du lac sont éloignés. Ils se démarquent en cela de beaucoup d'autres Boudoumas qui suivent les eaux avec leur troupeau pendant les neuf mois de la saison sèche.<sup>2</sup>



Vache kouri , aux grosses cornes creuses

Leur troupeau est essentiellement constitué de bovins de race kouri à grandes cornes creuses, souvent fortement métissés avec d'autres races dont les zébus et les *white fulani*.

En l'absence des eaux libres lors de la crue du lac, où les jeunes bergers nageaient derrière leur troupeau, l'abreuvement s'effectue à partir de puisards peu profonds creusés à même l'argile du bas-fond, sans étayage des parois ; l'eau est versée dans de petits bassins d'argile séchée créés à cet effet. La corvée d'abreuvement est effectuée par les hommes et les enfants.

A Koundöa, l'équipe a trouvé sur place une poignée d'hommes, quelques rares jeunes et quelques femmes. Elle a passé une nuit à proximité du village. Deux réunions ont pu être tenues : l'une avec les hommes, l'autre avec les femmes. La plupart des jeunes étaient absents, partis pour la pêche. Les informations qui suivent ont été complétées par deux autres entretiens : l'un avec un groupe d'hommes éleveurs Boudouma sur l'île de Deemi Tchillum, et l'autre avec les notables au marché de Gaduira.



Vers Koundöa : abreuvement au puisard avec bassin d'argile

<sup>2</sup> Sur cette question de la mobilité boudouma, se reporter aux travaux de S. Anderson, 2007, La mobilité pastorale, référés en documentation.

## 4.2 Perception des changements climatiques

"Les îles flottantes ont disparu !" : c'est le cri du cœur des hommes, qui déplorent l'aridification du milieu, la disparition des îles flottantes de roseau sur lesquelles ils vivaient parfois même avec leur troupeau, l'envahissement des espaces inter-îles par les Prosopis, qui se comportent comme une vraie peste végétale fermant l'espace disponible tant pour le pâturage que pour les cultures. La question de l'eau et de la crue du lac est au cœur des perceptions des changements climatiques.



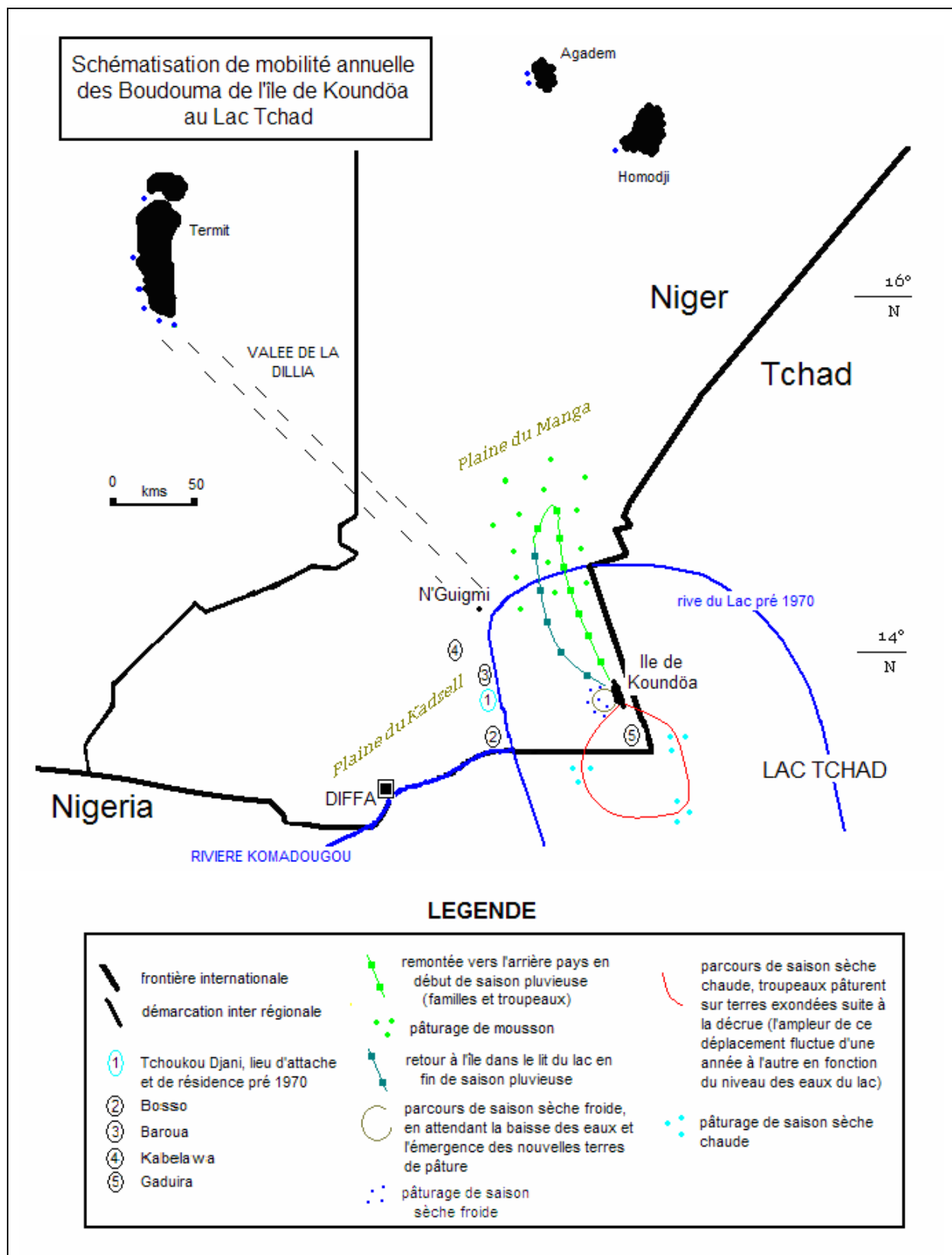
Troupeau boudouma au large

Les effets de cette disparition du lac ont profondément affecté les pratiques d'élevage, d'agriculture et de pêche qui sont les piliers de leur mode de vie. Avant les années 70, l'actuelle île de Koundöa était submergée, et couronnée d'une plate forme végétale faite de roseaux enracinés sur le sommet de l'île. Koundöa servait surtout de site de pêche fréquenté par notre groupe d'interlocuteurs qui étaient basés à Tchoukou Djani, alors gros village riverain du lac à quelque 35 km à l'ouest (cf. carte et encadré). Koundöa fait maintenant partie de l'archipel d'îles sèches qui a émergé lors du grand retrait du lac entamé au cours des années 70. Aujourd'hui cet endroit n'évoque en rien le milieu lacustre originel : l'île ressemble à une dune sableuse, ceinturée d'une forêt hostile de Prosopis et d'épineux. A perte de vue, aucune étendue d'eau n'est visible.

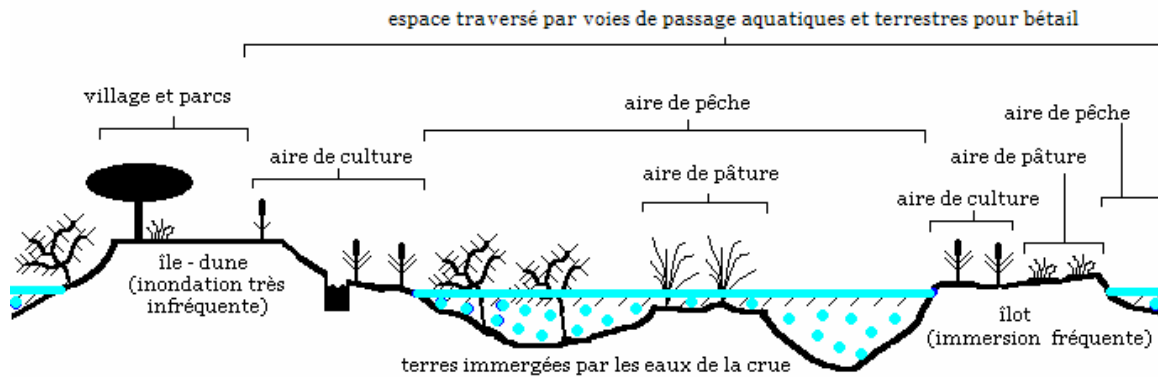
Le retrait des eaux a eu aussi l'effet d'ouvrir d'immenses espaces naguère immergés à l'utilisation pastorale. Dans cette même période la sécheresse frappe tout l'arrière pays, ce qui entraîne une ruée de pasteurs en détresse vers les nouvelles aires de pâture dégagées dans le lit du lac. Les hommes de Koundöa précisent que naguère encore, ils étaient les seuls occupants de cet espace. Aujourd'hui, Peuls, Arabes et Toubous viennent en grand nombre se replier dans la zone pendant les mois de saisons sèche. Cette cohabitation n'est pas toujours facile : il y a concurrence pour l'abreuvement aux points d'eau, compétition pour le pâturage – en particulier herbacé – et parfois conflits champêtres. L'urine des chameaux est régulièrement accusée de rendre inutilisables les plantes touchées. Les hommes de Koundöa pensent que la situation va aller en empirant, puisque *"ils ne voient pas le lac remonter"*.

Les femmes quant à elles se plaignent du non retour des eaux qui fait que cette année, il n'y aura pas pour elles de campagne de décrue pour la culture du maïs. Au temps des hautes eaux, selon les dires, l'agriculture boudouma se limitait à la culture du sorgho qui, à ce que l'on raconte, n'exigeait pas de grands efforts entre le semis et la récolte. D'ailleurs, au temps de l'abondance du lait et du poisson, les céréales jouaient un rôle mineur dans la diète : ici aussi, les femmes se plaignent de devoir "poser la marmite", c'est-à-dire cuisiner, tous les jours ! Le régime alimentaire s'est dramatiquement appauvri : la diète de sorgho, beurre, lait et poisson, est maintenant presque exclusivement à base de maïs dont la carence en fer et en protéines est particulièrement préjudiciable aux femmes et aux jeunes enfants. En outre, la faune sauvage, abondante en milieu lacustre et qui améliorerait la diète, a pratiquement disparu – exception faite des hyènes et des chacals qui ont profité de la prolifération des bosquets impénétrables des Prosopis.

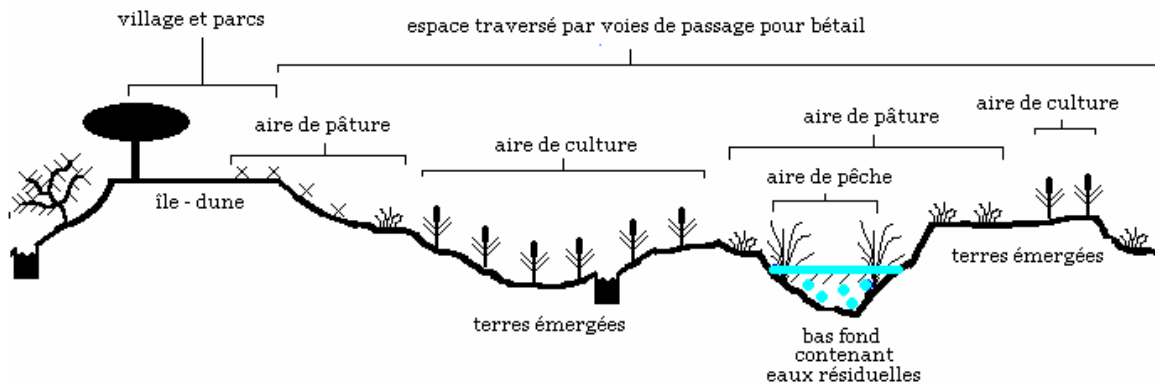
La disparition de l'eau signifie bien évidemment celle du poisson mais aussi un prélèvement excessif sur la ressource – qui devient la seule source de cash pour une horde de migrants dépossédés de toute alternative – et qui menace à terme son renouvellement.












## Occupation de l'espace, intervalle de crue



## Occupation de l'espace, intervalle de décrue



L'espace inter-île se présente comme: (a) étendue des eaux libres, (b) terrain marécageux en voie d'inondation ou d'assèchement ou (c) terre asséchée.

 Prosopis juliflora	 cultures pluviales dunaires	 végétation aquatique	 eau lacustre
 espèces végétales fourragères	 cultures de décrue	 tapis végétal naturel	 puisard
			 × × × résidus des récoltes

Source: ANDERSON, S., 2002-2005, Notes de recherche.

### Plusieurs modes de l'occupation de l'espace

De saison en saison, d'année en année, la variabilité des conditions climatiques au Sahel fait que l'écologie du bassin tchadien change constamment. Espaces immergés ou exondés, ressources naturelles abondantes ou rares, le caractère de cette région fluctue.

Les bords des eaux du Lac ne sont jamais immuables. Leur remontée crée un environnement favorable surtout aux activités de l'élevage et de la pêche. L'agriculture (de décrue) prend de l'ampleur proportionnellement à la régression des eaux (cf. les transects). Au fur et à mesure que les eaux résiduelles diminuent, des ajustements sont faits ; la pêche cède le pas par degrés aux activités agricoles et pastorales sur les terres qui émergent autour des flaques en voie de rétrécissement.

*Anderson, S.*

### **Mouvements récents de populations à Tchoukou Djani : entre événements historiques et climatiques**

La forte crue du Lac Tchad en 2007-08 rend les îles-marchés de l'intérieur du bassin moins accessibles pour ceux qui animent les marchés de bétail. Pour les vendeurs, la plupart de bêtes doivent être acheminées à la nage. Pour les acheteurs, transporter d'importantes sommes d'argent sur le marché en utilisant la pirogue est risqué. En conséquence, l'activité commerciale tend à quitter les îles pour des sites près des rives.

La renaissance du marché de Tchoukou Djani au début de 2008 est symptomatique de ce changement. A l'ère du grand Lac, dans les années pré 1970, Tchoukou Djani fut la plus importante agglomération et le principal marché de bovins de la zone (épaulé par N'Guigmi au nord et Malam Fatori au sud). Ce centre comptait neuf quartiers administratifs.

Ville portuaire, sa raison d'être fut intimement liée à la proximité du lac. La sécheresse de 1970-75 occasionne la rapide disparition des eaux de la zone, ce qui engendre la désintégration de la ville en même temps. Une partie de la population d'éleveurs, d'agriculteurs et de pêcheurs quitte Tchoukou Djani pour suivre les bords de l'eau. Cette migration est d'abord perçue comme une adaptation temporaire à une épreuve de courte durée ; le retour du grand lac est toujours attendu. Quand l'assèchement continue inlassablement pendant des années de suite, le dépeuplement de Tchoukou Djani s'accélère. Ses habitants migrent vers l'extrême sud-est du territoire, où ils s'installent sur Chillawa, Kournaoua, Dôah, Gaduirea et d'autres grandes îles.

Situées au milieu des eaux les plus profondes du lac septentrional, ces îles font partie d'un archipel qui fut quasiment inconnu avant les années 70. Autrefois, elles n'existaient pas effectivement telles qu'elles se présentent aujourd'hui. A l'époque, les résidents de cette zone vivaient sur les eaux. Plus précisément, ils habitaient des plateformes flottantes faites des roseaux. Ces grands amas de cette végétation aquatique étaient ancrés par leurs racines aux sommets submergés des presqu'îles et des îlots bancs. Les roseaux abritaient des villages et mêmes leurs parcs à bétail.

La baisse sévère des eaux à partir des années 70 occasionne la disparition des roseaux et l'émergence ici et là de la terre ferme. Ces petites éminences se transforment au fur et à mesure en grandes îles car le tarissement des eaux se poursuit progressivement après 1975. Ce paysage au relief mamelonné constitue aujourd'hui un archipel considéré comme permanent ; depuis leur émergence il y a 30 ans les grandes îles n'ont plus revécu la submersion, et les populations qui s'y étaient installées ne sont jamais retournées vers leur point de départ à Tchoukou Djani. En 1995 la population en présence à Tchoukou Djani ne compte plus que quelques individus. Le lieu présente l'aspect singulier d'infrastructures substantielles (une école en dur, un grand abattoir, plusieurs puits en ciment) là où il n'y a qu'une poignée de cases. Rien d'autre ne signale l'existence d'un centre autrefois important.

Le déclin de Tchoukou Djani coïncide avec la montée de Baroua, village-marché voisin des Mobeur. Ce dernier doit la croissance rapide de son marché surtout à la commercialisation du sorgho qui se cultive sur des milliers d'hectares nouvellement libérés suite au retrait du lac. Le marché de l'île Gaduirea évolue au même moment en grand marché du Lac. Situé à l'extrême sud-est du territoire national (environ 40 km à l'est de Bosso), il demeure le principal marché de bovins au lac nigérien jusqu'au début des années 90.

Gaduirea perd son élan en conséquence des conflits armés qui ravagent l'intérieur du lac durant la décennie 90. A la même période, Baroua aussi rentre en déclin ; ceci est lié à la fin de la production du sorgho (le non retour du lac pendant plusieurs années a engendré l'assèchement des terres de décrue), les effets des conflits armés et aussi d'un embargo peul organisé par ses voisins de Toumour. Cette réorganisation des circuits commerciaux induite par le choc de ces événements profite particulièrement à Malam Fatori.

La saison 1998-99 marque la fin des conflits et aussi le début de retours plus ou moins réguliers des eaux du lac sur le territoire nigérien. La crue de 2007-08 est suffisamment forte pour que les ressortissants de Tchoukou Djani se mobilisent afin de rouvrir leur marché en début de cette année.

*Anderson, S., 2008, La contribution pastorale, Annexe X*

### 4.3 Changements dans les relations sociales

#### Les Boudouma, maîtres jadis incontestés du Lac Tchad

Le rapport présente le Lac Tchad de jadis comme un espace sociopolitique surtout yédina, communément appelé « *Boudouma* ». L'hégémonie de cette communauté s'était fermement établie sur les îles et tous les espaces susceptibles d'être inondés : « *Ils possèdent dans leurs îles des troupeaux de bœufs et de moutons. Ce sont les maîtres incontestés du [Lac] Tchad et ils ne craignent, dans leurs îles, aucune agression* ».

**FOUREAU, F., 1902, D'Alger au Congo par le lac Tchad, Mission saharienne Foureau Lamy, Paris, Masson, p. 618**

La période initiale de consolidation de cette influence demeure imprécise. Cependant, l'ascendant yédina est mentionné à de multiples reprises dans les archives de l'empire de Kanem Bornou ; ceci témoigne d'une ancienneté remontant à plusieurs siècles au minimum. Cette autorité yédina perdure jusqu'au cours du 20<sup>e</sup> siècle.

« *Les Buduma se singularisent des autres peuples de la région en ce sens que, retranchés dans leurs îles, ils ne connurent jamais de façon ferme la tutelle [de l'empire de] Bornu encore moins les razzias touareg, tubu ou arabes* ».

**ZAKARI, M., 1985, Contribution à l'histoire des populations du sud-est nigérien, le cas du Mangari (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles), Etudes nigériennes n° 53, Niamey/Niger, p. 51**

#### Relations avec les autres groupes

Naguère isolés et souverains sur ce territoire, les Boudoumas sont actuellement confrontés à un brassage forcé avec des arrivants de multiples origines. Ce processus évolue souvent mal quant aux tentatives d'appropriation des terres agricoles par les kanouris Mobeur de la rive occidentale autour de Bosso.

En revanche les changements drastiques de leur environnement ne semblent pas avoir profondément affecté leurs normes de relations sociales internes. La société Boudouma est une société patriarcale, fortement hiérarchisée, et qui semble assez rigide. Le régime des unions n'a pas changé, mais les femmes déplorent, ici comme ailleurs, la diminution de la dot : elles ne reçoivent plus de vaches et rares sont celles qui parviennent à en posséder quelques-unes. A travers les déclarations des hommes et femmes présents, on peut noter que le nombre des enfants reste limité.

#### L'île de Tchillaoua

En 2006, le canton de Bosso tente de céder les terres de Tchillaoua à ses populations Mobeur de Baroua. Cette île appartient historiquement aux Yédina (Boudoumas), qui, pour leur part offusqués, s'opposent catégoriquement à cette effronterie. Des échauffourées éclatent, ayant pour conséquence l'échec de l'incursion. Cependant, la volonté de coloniser demeure vive, sinon tend même vers la généralisation – au cours de 2007 et de 2008, encore d'autres conflits violents explosent au sein de l'espace insulaire boudouma, ceux-ci provoqués par des différends fonciers.

Les jeunes ont conservé un espace de liberté avec la pratique de la pêche. Ce groupe (masculin) comprend généralement des individus dont la tranche d'âge va de l'adolescence à la trentaine environ. Ce sont les futurs chefs de famille pour qui la pêche représente le meilleur moyen de rassembler le capital nécessaire pour fonder son propre foyer. L'activité est impulsée surtout par le manque du gros bétail qui était le recours habituel en l'occurrence, mais l'aspect social du « rite de passage » revêt aussi une importance non négligeable. Pendant un court laps de temps, ces jeunes sont largement libérés des obligations envers leurs familles et se consacrent principalement à la pêche commerciale. Les enfants ne sont pas scolarisés et les jeunes ne partent pas en migration à l'étranger.



Chefs de famille Boudouma, île de Deemi Tchillum



Femme Boudouma, île de Koundoa

#### 4.4 Les changements économiques

Les trois piliers du système de vie boudouma connaissent depuis un demi siècle des perturbations notoires, voire un bouleversement. La hiérarchie traditionnelle qui s'organisait en 1) = élevage, 2) = agriculture et 3) = pêche est en fait à géométrie variable selon les années et surtout de l'humeur du lac. Les avis à Koundöa, à Deemi Tchillum comme à Gaduira convergent : la part de l'élevage tend à diminuer au fil des ans. La taille du troupeau familial se réduit, en raison de maladies nouvelles, de prélèvements plus importants pour assurer la nourriture, et d'un taux de croît naturel plus lent. Autrefois (de 20 à 30 ans en arrière), les éleveurs Boudouma ne vendaient que peu, voire pas du tout d'animaux dans l'année, en raison de l'abondance du lait, du beurre, du poisson et du sorgho. Aujourd'hui, un chef de famille précise qu'au cours des 12 mois passés, il a dû vendre 6 à 7 têtes de bovins, tandis qu'un autre déclare avoir vendu 5 têtes cette année.

Face à cette spirale descendante, c'est l'agriculture qui prend souvent le relais, mais elle dépend elle aussi de la pluviométrie et l'ampleur de la crue. Pour des raisons pas toujours élucidées, le maïs a maintenant supplanté le sorgho en tant que spéculation céréalière de base en culture de décrue. On observe aussi quelques champs de niébé et quelques rares poches de manioc. Cette terre fertile nouvellement libérée attire de plus en plus d'agriculteurs – traditionnels ou nouveaux, comme les pasteurs Wodaabe ou Fulbé sinistrés par la sécheresse dans l'arrière pays. Une part plus ou moins importante de ce maïs est vendue sur les marchés locaux – comme on a pu le voir sur ceux de Gaduira et de Doro Léléwa pour l'exportation surtout au Nigeria. Ainsi, pour certains, l'agriculture peut passer au premier rang, mais il faut garder à l'esprit que lors de notre passage, les plus nantis en bétail avaient suivi les eaux, hélas fort éloignées de nos sites de recherche.



Véhicule marché Nigeria plein de maïs

En l'absence d'un grand nombre de têtes de bétail dans le troupeau de leurs parents, les jeunes Boudouma ne peuvent plus compter ni sur l'héritage, ni sur le mariage pour se constituer leur propre troupeau. De ce fait, la pratique de l'activité piscicole est surtout destinée à des fins commerciales en vue de se constituer un capital bétail – ou pécuniaire.

Les notables locaux rencontrés à Gaduira le jour du marché se disent contents de voir l'essor actuel de leur marché, avec la fréquentation accrue de tous les groupes présents dans la zone. Le recul – récent – de l'insécurité y contribue sans doute, mais la situation des îles-marchés du lac est toujours fluctuante. Si le trafic s'effectue en pirogue en période de hautes eaux, le commerce du bétail connaît un relatif ralentissement.



De l'avis général, la population Boudouma se juge beaucoup moins à l'aise qu'il y a 30 ans. Si elle n'est pas spectaculaire, la paupérisation est bien là, mais on n'observe pas de déstructuration des systèmes de vie : la résilience sociale est forte, forgée sur des siècles d'adaptation à un milieu versatile, voire hostile.

### Stratégies agricoles dans le lit du Lac Tchad

**L'agriculture de décrue** s'effectue en bas fond, sur les terres humides récemment libérées par les eaux de la crue. Le retrait des eaux se suit par le semis, rangée par rangée, les cultures occupant ainsi au fur et à mesure les terres libérées. La campagne de décrue démarre normalement vers la fin de la saison sèche froide et se déroule pendant les 3 à 4 mois de la saison chaude qui suivent. A l'heure actuelle, la culture de décrue est axée principalement sur le maïs. Le sorgho est délaissé depuis la fin des années 80, vraisemblablement pour deux raisons ; i) due à une déprédation avienne très marquée et ii) parce que dans les 20 ans intervenus entre temps aucun crue n'a eu l'ampleur requise pour permettre les sols les plus favorables à la culture du sorgho d'être trempés.

**L'agriculture pluviale en bas fonds** concerne essentiellement les mêmes terres que celles occupées par les champs de décrue. Les champs sont semés au début de la mousson ou lorsque les terres reçoivent leur première grande averse. Le développement de ces cultures dépend entièrement de l'arrosage pluvial. Toute comme la campagne de décrue, celle de saison pluvieuse concerne le maïs et a une durée de 3 à 4 mois. Quand il s'agit du niébé, le champ peut rester en activité pendant 5 à 6 mois.

**L'agriculture pluviale sur terres dunaires** concerne essentiellement le mil. Précisons que le terme « terre dunaire » comprend l'espace situé en hauteur des îles-dunes, généralement de sableux et plats. Ces champs sont semés en juin ou juillet et atteignent leur maturation vers le mois de septembre.

A l'heure actuelle, les **cultures irriguées** restent encore très peu répandues à l'intérieur du bassin.

### Activités alternatives, innovations et opportunités



Culture de décrue, forêt noyée ;  
au fond : la ceinture de prosopis d'une île...

Pour des personnes sans capital de départ, les activités alternatives pour générer des revenus sont quasi inexistantes dans cette zone très enclavée. Se lancer dans le commerce (du poisson, du bétail, du maïs, des produits manufacturés) nécessite un investissement initial considérable – notamment dans les moyens de transport – pour amortir les frais encourus.

Relativement rares encore sont les jeunes qui disposent d'une moto ; le téléphone cellulaire fait une percée constante, en suivant la progression du réseau. Les gens écoutent la radio, se tiennent au courant en particulier des

événements sous-régionaux et mondiaux : ce qui se passe au Tchad, au Nigéria, mais aussi l'élection de Barack Obama les intéresse vivement !

La migration vers les centres urbains, au Niger, Nigeria, Tchad, Cameroun, ne semble pas faire partie des stratégies déployées, surtout le Tchad. Ils ont entendu parler des chantiers pétrolifères, pensent que c'est peut-être une opportunité pour les jeunes, mais personne ici n'a manifesté son désir de s'y rendre.

## 4.5 Changements politiques

La décentralisation est un fait bien connu des hommes rencontrés : chacun sait de quelle commune il relève, là où il paie ses impôts et taxes. Les hommes ont voté – à N'guigmi pour Deemi Tchillum, à Bosso pour ceux de Gaduira et de Koundöa ; les femmes de Koundöa n'ont pas voté, et ne sont au courant de rien. Personne ne signale une augmentation des taxes ou tracasseries, mais là comme ailleurs, les retours positifs sont jugés nuls.

Les lois et réglementations du Niger ne sont pas connus, mais il est très intéressant de souligner que dans les trois endroits touchés – Gaduira, Deemi Tchillum et Koundöa, les hommes ont soulevé la question du partage des eaux du Lac Tchad, qui renvoie à la politique sous-régionale et internationale. Si les informations dont ils disposent paraissent parfois partielles ou confuses, ils touchent là l'essentiel du problème : la disparition des eaux de la cuvette nord pourrait-elle être palliée par de grands travaux impliquant plusieurs pays de la sous-région ?

Deux hypothèses ont été évoquées : i) ouvrir un passage pour les eaux dans la grande barrière<sup>3</sup> qui sépare les deux cuvettes – la cuvette sud étant selon eux toujours en eau et ii) le lancement des grands travaux de basculement des eaux du bassin du Congo vers le bassin du Lac Tchad (via le fleuve Chari). Au milieu de ces isolats, l'équipe a été surprise de constater un tel niveau d'information sur une problématique justement placée au niveau sous-régional. Les hommes ont même émis un avis défavorable à une autre solution technique dont ils ont été informés, et qui concernerait le creusement de canaux en territoire nigérien, qui, selon eux, ne réglerait absolument pas le problème. De façon inattendue, les réponses aux changements climatiques les ont amenés à interpeller les politiques internationales – et indirectement des institutions comme la Commission du Bassin du Lac Tchad (CBLT) ; les aléas climatiques et leurs conséquences ne sont pas toujours vécus, comme on le croit trop souvent, comme dépendantes de la seule volonté de Dieu, même chez ces groupes très pieux.

## 5. Conclusion générale

Le changement le plus déterminant est celui lié au régime des eaux du Lac, qui déclenche une détérioration en série d'un mode de vie ancestral basé sur un équilibre flexible entre l'élevage, l'agriculture et la pêche. Comme dans d'autres contextes au sein de la région de Diffa, ce système de vie approche de ses limites : un scénario d'aridité aggravée les contraindrait à partir. Néanmoins, suite aux trente dernières années d'épreuves et de bouleversements – comme l'arrivée massive de migrants dans une zone



Enfant berger nageant avec le troupeau en période de crue

dont ils étaient naguère les seuls maîtres – on observe une forte résilience sociale, et une volonté avouée de maintenir ses valeurs intrinsèques : comme l'a dit un chef, " *Le peuple aux cicatrices aime l'eau.*"

<sup>3</sup> Cf. le croquis du lac Tchad avec les cuvettes nord et sud.

Étude du site 6 :  
Groupe Wodaabe,  
Korilam



Korilam, 24-25 novembre 2008

Pour cette dernière partie de l'étude dans le sud Dillia en milieu peul, l'équipe s'était réduite à quatre personnes – la femme interprète en langue fufuldé et la personne ressource chauffeur-caméraman aussi interprète en fufuldé. De N'guigmi, l'équipe a fait une rapide escale à Kindjandi pour filmer l'environnement arabe Mohamid en milieu sec, puis a continué en direction du puits de Korilam où réside le groupe de pasteurs Wodaabe contacté trois semaines auparavant. Les chercheurs ont été bien accueillis dans un site normalement peuplé – les jeunes n'étant pas encore partis cultiver au lac. Trois réunions ont pu être tenues : avec les hommes âgés et mûrs (une douzaine), avec les femmes (une vingtaine) et, le lendemain au puits avec les jeunes (une dizaine) Des séquences vidéo ont été tournées au puits et au campement.

## 1. Situation et environnement



Habitat et environnement à Korilam

Le campement peul Wodaabe se situe à deux kilomètres au nord du puits cimenté de Korilam, à la limite septentrionale de la plaine du Kadzell. Le paysage est assez proche de celui observé à environ 15 km au sud est, vers Kindjandi, (cf. site 1 Arabe Mohamid). A la différence de Kindjandi, le tapis herbacé à dominante de *Cenchrus biflorus* (cram-cram) est plus continu ici, les arbres (*Balanites aegyptiaca* et *Acacias raddiana*) et arbustes (principalement *Salvadora persica*) plus nombreux, le relief un peu plus marqué, et les sols sont plus sableux qu'argileux. Les habitats sont dispersés, les unités familiales se regroupant à l'abri de buissons de *Salvadora persica*.

L'habitat des Wodaabe ne ressemble à aucun autre rencontré jusqu'ici : il est essentiellement constitué du lit du couple (garni des 4 poteaux qui soutiennent la moustiquaire), d'une petite table basse parfois dénommée "lit vaisselier" qui expose les ustensiles du ménage : calebasses décorées, tasses émaillées, vanneries... qui sont la propriété et la fierté de la femme. Le foyer (3 pierres) de la cuisine se situe un peu à l'écart. La corde qui sert à attacher les veaux est à proximité de l'habitat. Tout ce mobilier est démontable et les gens vivent à l'air libre, sans autre abri – hutte ou tente – contre les intempéries. En saison pluvieuse, les gens s'enroulent dans des feuilles de plastique et se réfugient sous le lit.

Le puits cimenté à grand diamètre est profond de 19 brassées (une bonne trentaine de mètres). Il est utilisé en priorité pour l'abreuvement, car sa qualité comme eau de boisson est jugée douteuse par les habitants ; il faut noter que cette pollution de l'eau est due au mode d'utilisation du puits, dont les abords sont boueux et piétinés par les troupeaux. L'eau de boisson est prise soit au puits traditionnel proche, soit au forage de N'Jaïryo, à quelques kilomètres de là. En dehors du puits, ce site ne comporte aucune autre infrastructure.

Le troupeau Wodaabe classique se compose d'un noyau important de zébus, complétés par un nombre variable de petits ruminants – ovins et caprins. Des équidés – chevaux de selle pour les hommes, ânes pour les femmes pour le transport et pour le bât. L'exhaure de l'eau au puits s'effectue au moyen d'ânes (par groupe de deux ou trois) ou de bœufs. Nous n'avons pas observé de présence de dromadaires, bien que d'autres groupes Wodaabe disposent de quelques camelins pour le transport. On note un nombre relativement important de bovins en particulier au moment de l'abreuvement.

Le vieux chef de campement qui nous accueille est aveugle depuis quelques années. Vers 8 heures du matin, nous le trouvons au sein d'un petit groupe de vieillards qui se réchauffent autour du feu. Les Wodaabe sont connus pour être un groupe de pasteurs bouviers parmi les plus mobiles d'Afrique de l'ouest. Leur arrivée coïncide avec la grande vague de migration peule ouest-est. Ce mouvement s'inscrit dans la diaspora enclenchée par la guerre sainte d'Ousman dan Fodio, partie de Sokoto au Nigeria au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ces Wodaabe de Korilam disent être arrivés dans la région de Diffa au début du XX<sup>ème</sup> siècle, du temps des grands-parents du vieux chef. Ce vieillard témoigne y avoir trouvé des éleveurs Toubou et *"des blancs qui n'avaient ni voitures, ni chevaux, et qui marchaient !"*. Ils fréquentent l'aire du puits de Korilam depuis environ une quarantaine d'années : ils réfèrent leur date d'installation à une éclipse solaire, mais il n'a pas été possible de démêler s'il s'agissait de celle de 1961 ou de 1973.



Abreuvement au puits de Korilam

## 2. Perception des changements climatiques

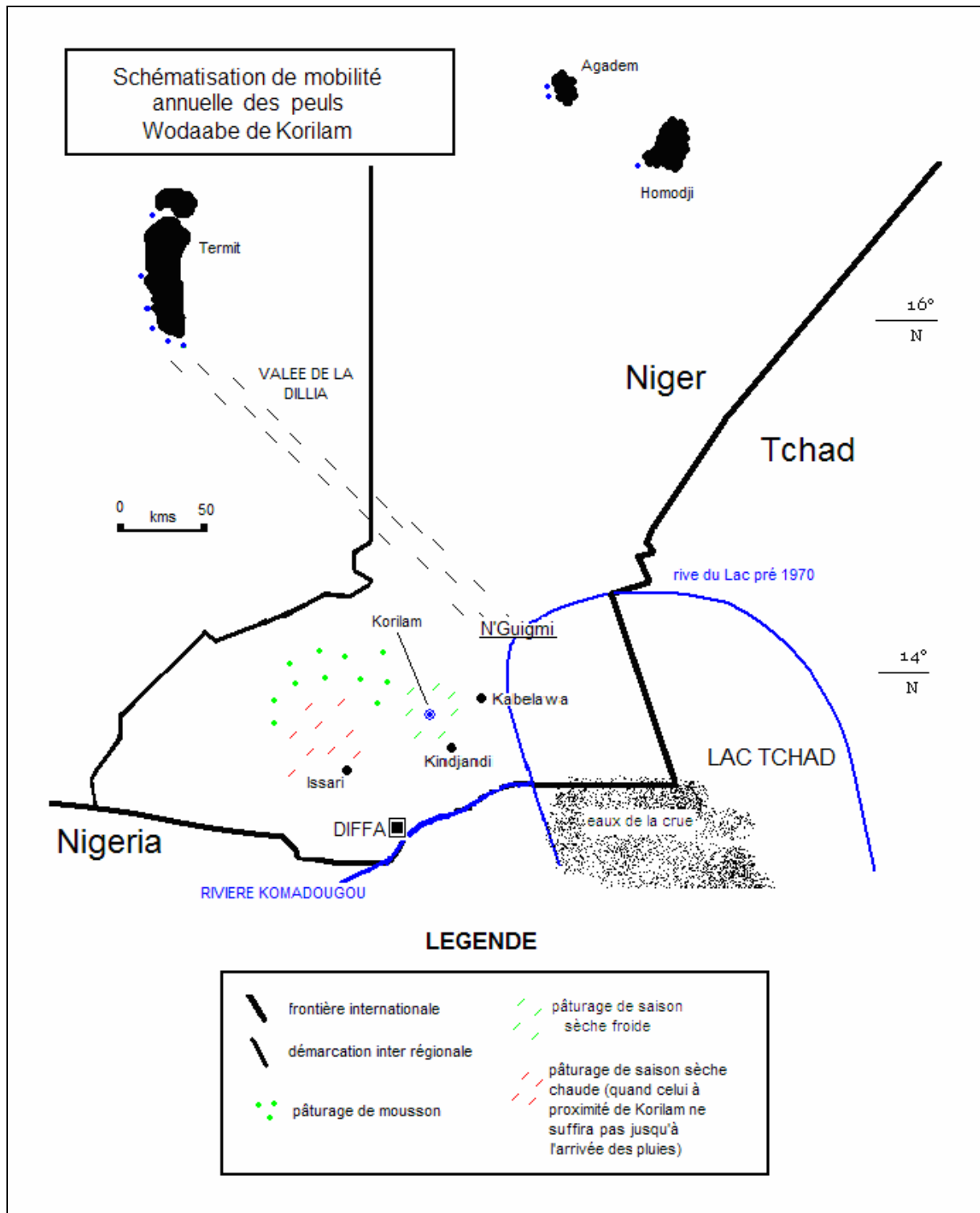


Le lait, denrée devenue rare

Pour les hommes, âgés comme jeunes, le changement le plus significatif est la baisse de la pluviométrie et la dégradation du pâturage. Les femmes soulignent la décimation des vaches due à la sécheresse, ce que corroborent les jeunes comme les anciens, en ajoutant qu'elle concerne aussi les petits ruminants. Comme ailleurs, les femmes déplorent la diminution du lait, et donc du beurre : *"il faut poser la marmite tous les jours, au lieu de tous les deux ou trois jours auparavant"*.

La principale parade se fait à travers le recours à l'agriculture de décrue, dans le lit du Lac Tchad, à quelque 70/80 km au sud est de Korilam. Cette stratégie a été déployée depuis le milieu des années 80 suite à la perte importante de leur cheptel bovin lors de la grande sécheresse. Elle permet d'enrayer la réduction du troupeau familial en assurant une partie des besoins en céréales. Toutes les familles disposant de bras valides mobilisables s'adonnent à l'agriculture au Lac. Cette activité se déroule suite à la décrue qui s'étale du milieu de la saison sèche froide jusqu'en saison sèche chaude – soit environ de janvier à avril/mai, selon la montée et le retrait des eaux. Ils y cultivent des champs de maïs dont il faut chaque année négocier l'accès avec les chefs autochtones Boudouma des îles-villages (cf. étude de site 5). Selon les hommes, l'obtention d'un champ se fait de plus en plus difficile au cours des ans, en conséquence du grand nombre de personnes qui ont aussi adopté cette stratégie. Au cas où ils ne trouvent pas de surface à cultiver pour eux-mêmes, ils vont travailler comme main d'œuvre dans le champ d'autrui. La rémunération est le plus souvent effectuée en maïs, le montant étant tributaire de la réussite de la campagne.

Le travail est ardu – notamment lors du défrichage du champ envahi par les prosopis (les *kangars*, très épineux). Au départ stratégie exceptionnelle, la pratique de cette agriculture est devenue une stratégie de base, employée systématiquement chaque année – et les hommes affirment qu'ils ne peuvent plus vivre sans l'apport de la saison au lac. Le système seul de l'élevage ne peut plus tenir, et c'est l'agriculture qui sauve l'élevage. En 20 ans, c'est un renversement majeur de situation et de système de vie.



Parallèlement, la mobilité du troupeau s'est réduite comme une peau de chagrin. Naguère encore, l'amplitude des déplacements de ce groupe atteignait Gouré, en région de Zinder (à plus de 200 km à l'ouest de Korilam). Au cours des deux dernières années, le groupe ne s'est plus déplacé que vers Issari, une cinquantaine de kilomètres au sud ouest, pour la saison pluvieuse. En cette année de pâturage déficitaire, ils savent que les bovins ne tiendront pas ici jusqu'aux pluies, mais ils n'ont pas encore décidé de leur itinéraire, probablement vers l'ouest. Ils ont signalé des difficultés d'accès à l'eau lors de ces déplacements. Même s'il y a du pâturage au-delà de cette petite zone de transhumance habituelle, ce sont les refus d'accès à l'eau opposé par les populations résidentes qui circonscrit l'amplitude de leurs mouvements. En tant qu'étrangers auprès de ces puits d'autrui, ils sont régulièrement réduits à ne pouvoir abreuver que la nuit.

Les pires années, ils disent emmener une partie du troupeau avec eux au lac. Si le pâturage est abondant, les difficultés concernent alors les dégâts des champs, où ils peuvent être lourdement amendés par les autorités : *"Les gens te mangent là-bas ; pour une seule vache rentrée dans le champ, on te demande 200.000 F"* (soit plus que le prix de la vache). A cela vient s'ajouter les compétitions avec les troupeaux des autres groupes en détresse.

Ainsi, ces pasteurs connus pour être parmi les plus mobiles du Niger dont été contraints de réduire considérablement leurs déplacements ; ils ne vivent plus de l'élevage pur et ils dépendent chaque année des apports d'une nouvelle activité agricole.

### 3. Changements dans les relations sociales

Comme on l'a vu plus haut, la pression sur les ressources augmente et en conséquence les anciennes relations de réciprocité s'amenuisent. Naguère, avec une occupation bien moins dense de l'espace pastoral, la négociation de l'accès à l'eau lors de leur passage en transhumance avec les autres groupes propriétaires des puits était plus facile. Leur temps de résidence autour de Korilam ayant tendance à se prolonger au fil des ans, leur stratégie est celle d'une appropriation du puits cimenté nouvellement construit. Ce puits a été l'objet d'un conflit avec les Arabes Mohamid, et ce sont actuellement les Wodaabe qui gèrent ce point d'eau. Si les pasteurs Fulbé ont accès à ce puits, il n'en est pas de même pour les Arabes Mohamid. De la même façon que les Wodaabe se voient refuser l'eau lors de leurs déplacements, ils exercent leurs prérogatives de maîtres du puits en refusant à leur tour son accès à certains groupes.



Ânes au puits de Korilam

Hommes et femmes se sont plaints de l'augmentation du vol de bétail, et des ânes en particulier. Depuis une quinzaine d'années, la demande du Nigeria en asins – pour la boucherie et dans une moindre mesure pour le transport – s'est spectaculairement développée, entraînant une appréciation de la valeur de l'âne. En région de Diffa on peut maintenant observer des troupeaux de centaines d'ânes convoyés vers le Nigeria.

Ce sont les jeunes hommes qui ont signalé un phénomène de ramassage de paille sur leur aire de pâturage qui serait effectué par "des gens de Kindjandi qui viennent avec des charrettes". Cette pratique aurait commencé il y a une dizaine d'années et les jeunes se plaignent de la prédation effectuée sur un pâturage déjà insuffisant pour eux cette année. Ils ont fait recours auprès de leur chef de groupement, qui ne les a pas soutenus dans cette affaire et ils ne savent plus vers qui se tourner.



Groupe de femmes Wodaabe

Les femmes signalent quant à elles que le plus grand changement qu'elles observent est l'augmentation du nombre des enfants. Lors de la présentation des femmes, on est effectivement frappé par le nombre d'enfants annoncé qui va de 5 au minimum jusqu'à 12 pour les femmes d'une trentaine d'années. En comparaison, les femmes plus âgées présentes annoncent de 4 à 7 enfants maximum. Elles ne présentent pas d'explication à ce phénomène, en dehors de l'abandon de la pratique de la "couvade" qui consistait à ce que la jeune femme parte accoucher chez sa mère et ne revienne auprès de son mari que lorsque l'enfant marchait. Beaucoup

de ces enfants sont visiblement en état de malnutrition prononcée. Les femmes sont maigres et paraissent lasses, usées avant l'âge. Signe des temps, elles réclament des contraceptifs "pour se reposer" mais n'ont aucune idée des moyens de s'en procurer.

Elles signalent aussi l'augmentation de la fréquence des divorces et le fait que les femmes délaissées par leur mari se retrouvent sans moyen de subsistance. Ces femmes sont abandonnées avec leurs enfants, et se retrouvent réduites à mendier de la nourriture auprès de leurs voisines. La pauvreté des hommes est la raison invoquée par les femmes à la multiplication de ces abandons. D'autres femmes sont amenées à quitter le campement et chercher leur salut en dehors du milieu pastoral, voire même à l'étranger.

Les dons en bétail à l'occasion du mariage se sont dramatiquement réduits : les vieillards parlent de 10 vaches données en leur temps à la jeune mariée ; actuellement, les femmes parlent d'un ovin à égorger le jour de la cérémonie. Néanmoins, la jeune mariée reçoit toujours de sa famille les éléments essentiels de l'habitat Wodaabe, qui restent toujours sa propriété, garantissant encore sa souveraineté sur le foyer. Elle reçoit aussi un ou deux ânes. Il est difficile de faire un lien direct entre cette réduction drastique de la dot et la fragilisation des unions, mais les femmes sont unanimes à dire que leur situation est beaucoup moins enviable que celle de leurs mères.

Les jeunes ont beaucoup parlé de leur travail agricole au lac, et de la réduction du troupeau familial. Trop peu nombreux, ce dernier ne peut plus être partagé au moment du mariage du fils pour lui permettre de jouir d'un troupeau personnel suffisamment grand pour permettre au jeune couple de mener une vie séparée de celle des parents. En conséquence, beaucoup de fils mariés sont contraints de rester à proximité de leurs parents, au sein d'une unité familiale étendue qui gère le reliquat du troupeau.

Korilam n'a pas d'école et aucun des jeunes rencontrés n'est alphabétisé. L'un d'entre eux a demandé comment il pourrait mettre son fils à l'école. Mais pour la majorité d'entre eux, ils persistent à voir leur avenir dans l'élevage, "s'il y a toujours du pâturage" et aussi comme cultivateurs saisonniers dans le lac. Le modèle d'accomplissement social reste, en dépit des dures réalités, celui de l'éleveur.



## 4. Les changements économiques

Traditionnellement, la richesse Wodaabe se traduit par la possession de bovins, sans beaucoup d'autres signes extérieurs en dehors des accoutrements d'apparat qui font souvent l'image "carte postale" des Wodaabe. On est loin de tout cela à Korilam. La paupérisation est flagrante, et va jusqu'à l'état de sous-alimentation en particulier des femmes et des enfants. Les jeunes l'ont dit sans ambages : *"le plus gros problème maintenant pour les hommes mariés, c'est de trouver de la nourriture."*

La diminution du troupeau et la cherté des vivres contraignent le groupe à rester à proximité des centres d'échange, à la fois pour assurer un approvisionnement de plus en plus fragmenté et pour permettre aux femmes de trouver à l'occasion des petits travaux rémunérés. Ailleurs dans la zone, on observe les femmes Wodaabe venir effectuer auprès des sédentaires des travaux de pilage – contre du son de mil ou la croûte de riz du fond de la marmite, du tressage de cheveux, et du troc de lait ou la vente du trop rare beurre ; elles recourent aussi les calebasses fissurées. Ce sont des travaux de misère, rémunérés en substances méprisées (comme le son de mil). Ce sont souvent les plus pauvres des femmes abandonnées par leurs maris qu'on retrouve en train de faire ces travaux. Certaines en sont parfois à réduites à mendier dans les rues des villes ou sur les marchés.

Habituellement, les femmes n'accompagnent pas les hommes au lac pour la culture de décrue. Cependant, les ménages les plus démunis ne sont pas en mesure de laisser sur place les femmes et les enfants avec de quoi vivre pour la durée de la campagne. Dans ce cas, c'est toute la famille qui se déplace au lac où les femmes participent aux travaux agricoles, ce qu'elles dénoncent avec amertume.

Quant à cette activité agricole, les bénéficiaires de la campagne sont grevés par les frais de transport de la récolte : selon nos interlocuteurs, plus du quart des sacs est prélevé pour assurer l'acheminement de la récolte entre le lac et Korilam. Le passage à un régime alimentaire à base de maïs est sans doute une explication partielle à l'état de malnutrition observé notamment chez les femmes et les enfants – le maïs étant une céréale bien moins nutritive que le sorgho ou le mil.

L'étude détaillée<sup>1</sup> de l'utilisation de la vente d'un taureau par un chef de famille illustre bien cette précarisation (voir tableau page suivante). Elle fait ressortir des types de dépenses totalement nouvelles. Ainsi, ce pasteur Wodaabe, qui vend en février 2007 un taureau pour un montant de 81.000 FCFA au marché de Chétimari réinvestit 50% des dépenses dans la production : 25.000 F dans l'achat de deux moutons pour l'embouche et 9.000 F de droits d'entrée en premier dans un champ de poivron – pour que ses animaux puissent bénéficier de la primeur des fanes. Cet éleveur dit avoir consacré 75.000 F à cette seule fin lors de la campagne passée pour assurer la primeur d'entrée de ses animaux dans 10 champs de poivron... soit presque la totalité du prix de vente d'un taureau.

---

<sup>1</sup> Anderson S. pour ZFD : La contribution pastorale... 2008.

**Ménage de pasteur Wodaabe**  
**Ventilation des dépenses par types d'utilisation de la vente d'un taureau à 81.000 FCFA**

Désignation	Montant	% dépenses	% vente
Thé & sucre	9.800		
Mil	8.000		
Huile & condiments	7.400		
Déjeuners marchés	1.800		
<b>Total alimentation</b>	<b>27.000</b>	<b>40%</b>	<b>33%</b>
Savon	3.000		
Rasoir	200		
Cadeaux famille	1.900		
Cadeau "aumône"	2.000		
Services divers	350		
<b>Total autres</b>	<b>7.450</b>	<b>11%</b>	<b>9%</b>
<b>Total dépenses famille</b>	<b>34.450</b>	<b>50%</b>	<b>42%</b>
Achat de droit d'entrée dans un champ de poivron	9.000		
Achat de deux moutons	25.000		
<b>Total dépenses production</b>	<b>34.000</b>	<b>50%</b>	<b>42%</b>
<b>Total dépenses</b>	<b>68.450</b>	<b>100%</b>	<b>84%</b>
<b>Solde liquide</b>	<b>12.550</b>	<b>-</b>	<b>16%</b>

**Activités non pastorales et diversification, innovations et opportunités**

En dehors de la migration vers le Nigeria et des travaux de gardiennage qu'y effectuent les jeunes, les alternatives pour générer des revenus sont rares. La possibilité d'embauche sur les chantiers pétroliers a été évoquée par les jeunes, qui souhaiteraient y partir ; mais ils ne savent pas où obtenir les informations, comment monter les dossiers. A la différence des Arabes Mohamid visités à une vingtaine de kilomètres de Korilam, on ne voit pas ici circuler de téléphones portables. Malgré l'existence du réseau, les gens sont ici trop pauvres, ou ne voient pas encore l'application bénéfique de cette nouvelle technologie.



**Hommes jeunes**

Il n'est que trop évident qu'ici, on ne vit plus de son troupeau, et les nouvelles réponses ne semblent pas être en mesure de satisfaire correctement tous les besoins, même ceux en nourriture. Ce sont surtout les enfants et les femmes qui portent les stigmates de cette nouvelle misère. Une telle situation n'a pas été observée dans les autres sites visités au cours de cette étude.

## 5. Relations socio-politiques

Korilam relève de la commune de Kabelawa. La population paie ses impôts à son chef de groupement (*lamido* en langue ffuldè). Pour juger des effets de la décentralisation, les jeunes ne prennent pas de gants : *"Nous ne sommes pas fiers de notre maire"*. Les hommes ont pour leur part confirmé qu'ils n'ont vu aucun retour positif en provenance de la commune pour Korilam. Les femmes, exclues du processus, n'ont rien compris à la décentralisation et confondent les élections avec une fête tenue à Toumour...

Par ailleurs, les gens précisent qu'ils ne connaissent pas les lois qui régissent les questions de l'accès aux ressources. Ils déplorent qu'aucune aide<sup>2</sup> ne leur soit jamais parvenue ici : *"Nous sommes des citoyens du Niger ; nous ne sommes pas des voleurs, pourquoi l'État ne fait-il rien pour nous ?"*

## 6. Conclusion générale

Le facteur de changement le plus déterminant reconnu par hommes, femmes et jeunes est la dégradation de l'environnement naturel (notamment pâturage) en conséquence du cycle de sécheresse prolongé. Les effets ont été ravageurs sur le système de vie du groupe dans son ensemble. L'abandon obligé de l'élevage pur, l'imposition de recourir à l'agriculture de décrue au Lac, le recours à des petits travaux mal rémunérés font davantage penser à des stratégies de survie qu'à des réponses valables et viables. Une tranche importante de cette population paraît à bout de souffle, ayant touché le point de non retour. Le savoir faire ancestral de ces pasteurs reconnus comme parmi les plus performants en milieu sahélien aride risque fort de disparaître avec l'effondrement de leur système de vie.



Cavaliers Wodaabe au crépuscule

---

<sup>2</sup> Il est néanmoins à préciser qu'ils bénéficient d'un puits cimenté récemment construit...



Étude du site 7 :

Groupe Fulbé,  
Weltouma



Weltouma, 26-28 novembre 2008

La même équipe a quitté Korilam le 25 novembre en fin de matinée pour poursuivre sa route en direction de Weltouma à environ 80 km au nord ouest. L'itinéraire retenu nous a conduits du forage de Furdi jusqu'au ranch de Sayam et ensuite à Weltouma via les puits de Ali Chougoul, N'Guel N'yaré et Karia – auprès duquel nous avons passé la nuit. L'arrivée à Weltouma s'est faite le lendemain de bonne heure. L'équipe a été bien accueillie par le chef de tribu, Ardo Manzo et son fils l'instituteur-éleveur Adamou, personne ressource francophone bien connue des chercheurs<sup>1</sup> qui a grandement facilité l'organisation de l'étude dans le site. Une partie des familles s'était déjà écartée du puits à la recherche de pâturage. Néanmoins, l'équipe a pu tenir trois réunions : avec les femmes (6), avec les jeunes (7) et les hommes (3). Deux interviews individuelles ont été réalisées : celle du chef de tribu et celle de son fils instituteur. Des séquences vidéo ont été tournées au puits, à l'école et avec une femme volontaire, ainsi qu'autour des habitats.

## 1. Situation et environnement



Weltouma : cuvette

Le site de Weltouma n'est plus un campement à proprement parler ; il dispose de plusieurs infrastructures fixes en banco comme la maison du chef de tribu et la banque céréalière, et en semi-dur – comme l'école d'une classe – qui se dressent sur le flanc de la cuvette ; au fond de cette dernière, très dénudée, à une centaine de mètres des habitations, le puits cimenté est caché à la vue. Tout récemment, un forage a été réalisé, mais il n'est pas encore équipé. Ce "centre" ne regroupe en ce moment que de deux ou trois familles. Les autres sont dispersées dans un rayon de quelques kilomètres autour du puits.

Le paysage est typique de celui du sud Manga, ponctué par de petites cuvettes (ou dépressions inter-dunaires) à fonds argileux ; elles sont reliées entre elles par des zones dunaires recouvertes d'une steppe arbustive clairsemée à *Leptadenia pyrotechnica* entremêlées de quelques rares *Balanites aegyptiaca* et *Acacias raddiana*. Le tapis herbacé est principalement constitué de touffes de *Cyperus conglomeratus*. A l'horizon se dessinent des dunes vives de faible hauteur, qui sont apparues récemment aux dires des habitants.

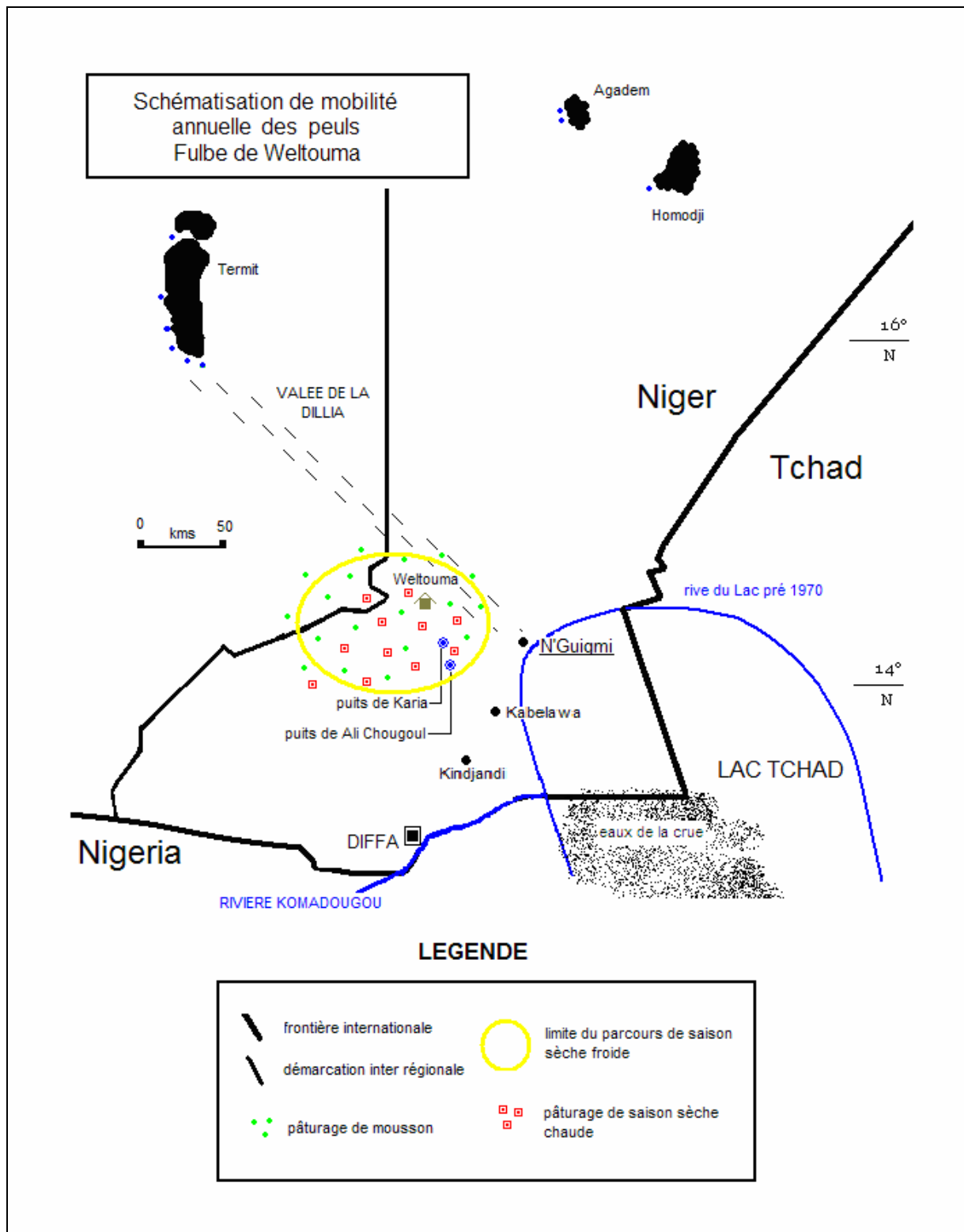
Les habitats sont de facture classique pour les fulbé de la région: des paillotes rondes au toit pointu accompagnées de hangars et d'une cuisine extérieure. Certaines concessions sont clôturées de seccos. Les petits ruminants et les veaux sont attachés à proximité.

Les troupeaux fulbé en présence se composent d'un noyau modeste de zébus, complétés par un nombre variable de petits ruminants – ovins et caprins. Au puits, on peut voir des ânes et quelques équidés, utilisés comme chevaux de selle. Quelques rares chameaux sont visibles, qui servent essentiellement pour le transport. L'exhaure de l'eau au puits s'effectue au moyen d'ânes.



Femmes et habitat

<sup>1</sup> Notamment pour avoir participé à plusieurs formations sur le pastoralisme organisées par CARE et délivrées par B. Thébaud au début des années 2000.



Le chef de tribu (*ardo* en fufuldé) est un homme de 78 ans, qui déclare avoir été âgé de 11 ans lorsque le groupe s'est installé ici, donc en 1941, en provenance de Kolledji (à quelques dizaines de km à l'ouest) ; les raisons invoquées pour ce déplacement étaient liées à la présence aux environs de Weltouma d'une faune sauvage importante, recherchée par les chasseurs du groupe. Avec nostalgie, le vieil *ardo* évoque les addax, antilopes, gazelles, autruches, pintades qui foisonnaient dans un paysage densément arboré, où des lianes s'agrippaient aux grands arbres. Des palmiers doums (*Hyphæne thébaïca*) poussaient dans la cuvette : on a peine à imaginer ce tableau luxuriant dans le paysage quasi désertique actuel.



Ardo Manzo Chef de Weltouma

## 2. Perception des changements climatiques

Pour tous nos interlocuteurs, le problème majeur est la baisse de la pluviométrie et l'enclenchement d'une série de sécheresses de plus en plus rapprochées, voire continues : *"Avant tu faisais 10 ans entre deux sécheresses, puis trois, et maintenant, depuis une dizaine d'années, c'est tous les ans"* expliquent les femmes. Cette crise climatique est perçue comme durable. Le vieux chef, qui a vécu les pics de sécheresse de 1957, 1973/74, 1984/85 et 2005 dit que *"la sécheresse ne s'arrête pas et le monde dure longtemps : la sécheresse ne va faire que continuer..."*. Avec une rare lucidité, les hommes – les jeunes comme les plus âgés – voient la fin possible de leur mode de vie pastorale à court terme – d'ici une décennie ou deux ; ils précisent qu'il ne s'agira pas d'une disparition totale de leur système pastoral mais que *"il restera sans doute une poignée de pasteurs ici à Weltouma, mais la grande majorité des gens seront partis"*.

Les principaux effets du climat se lisent au niveau de la réduction drastique des troupeaux. Les hommes offrent l'exemple du changement intervenu dans la définition de la richesse : *"Autrefois, un éleveur qui avait entre 100 et 200 têtes de bovins n'était pas considéré comme riche ; aujourd'hui, avec 15 vaches, tu es un riche !"* Les femmes renforcent pour leur part cette appréciation. Il y a quelque 40 ans, elles pouvaient recevoir une dizaine de vaches à l'occasion de leur mariage... Elles ont affirmé qu'aucune femme à Weltouma ne possède encore de vaches, toutes perdues dans les années 80 : *"Une femme considérée aujourd'hui comme ayant beaucoup d'animaux possède 5 petits ruminants, une qui a "un peu" en a un ou deux, et les autres n'ont rien. Celles qui ont "peu" sont de loin les plus nombreuses, mais rares sont celles qui n'ont pas "pas du tout"*.

Face à cette situation, des stratégies non liées à l'élevage ont été développées. Ces dernières incluent la main d'œuvre agricole salariée, la vente de bois et de paille, le petit commerce itinérant (colportage). Le salariat agricole est exercé essentiellement sur le système pluvial – champ de mils dunaires et champs de maïs dans les bas-fonds du lac. En revanche, les hommes ne pratiquent pas la culture de décrue au lac, car celle-ci rentrerait en concurrence avec leurs activités d'élevage à la même période. En fin de saison froide, le



pâturage autour de Weltouma sera épuisé et les troupeaux de bovins devront être conduits ailleurs. Ils descendront avec les jeunes hommes plus au sud, aux environs des puits de Karia et Ali Chougoul (à 25 ou 30 km). D'ordinaire, cette limite sud n'est pas dépassée, en raison des risques de vol et de la surveillance renforcée qu'ils impliquent. En outre, en cas de vol, la densité de population relativement plus élevée de ces zones méridionales fait qu'il y devient quasi impossible de suivre les traces des voleurs. La proximité des grands marchés où peuvent être écoulés les animaux volés complique encore davantage la situation. Il s'agit là d'une mobilité dissociée, les femmes, les enfants et les petits ruminants restant autour de Weltouma, tandis qu'hommes et jeunes descendent avec les bovins.



**Bovins à Weltouma**

C'est le seul site où nous avons entendu les éleveurs, malgré le pessimisme déclaré quant au futur de leur système, dire que certains parmi eux parviennent à une modeste reconstitution du troupeau familial depuis quelques années – ou tout au moins à préserver un statu quo : tous les efforts sont déployés pour vendre le moins de têtes de bovins possible. La priorité accordée à l'élevage, comme d'autres éleveurs le désiraient, s'est montrée ici performante dans la mesure où ils ont su conserver un nombre

critique d'animaux grâce aux revenus générés par des activités non liées à l'élevage, qui leur ont permis de vivre sans continuer à décapitaliser le noyau reproducteur du troupeau.

Il y a encore 20 ans, ce groupe cultivait régulièrement des champs de mil en saison pluviale : cette pratique est largement abandonnée aujourd'hui, les échecs successifs des semis ayant découragé même les plus tenaces : *"Tu sèmes un an, deux ans, trois ans de suite sans rien récolter ; la quatrième année, tu arrêtes"...*

### 3. Changements dans les relations sociales

#### **Conflits intercommunautaires**

"Les Toubou ont contrôlé l'ensemble de la région pendant très longtemps, tandis que les Peuls sont arrivés à Diffa seulement après la sécheresse de 1914. Pour des raisons politiques, l'administration coloniale française repoussa les Toubou au nord de la vallée afin d'ouvrir des territoires aux Peuls. Une situation de statu quo s'installa jusqu'à la sécheresse de 1973, qui coïncida avec la prise du pouvoir par les militaires. De ce fait, jusqu'au milieu des années 1980, toute tentative de ces groupes de profiter des puits publics pour s'installer au sud de la Dillia donnait lieu à des interventions des forces de l'ordre.

La sécheresse de 1984, puis la fin du régime militaire, marquent cependant le retrait progressif de l'État au niveau local. En 1985, plusieurs communautés Toubou et Arabes parviennent à prendre le contrôle de puits cimentés implantés au sud de la vallée, après avoir repoussé les résidents. Dans le même temps, des Arabes du Tchad – les Mohamid – arrivent dans la zone et s'installent autour des puits. Les tensions s'intensifièrent pendant les années 1980 au point d'aboutir à un conflit armé entre Peuls, Toubou et Arabes qui dura jusqu'au tout début des années 2000. Depuis, un processus rapide et continu de pacification est intervenu dans la zone sous l'effet conjugué de plusieurs facteurs favorables. Mais la paix reste toujours fragile, car pauvreté pastorale, insécurité foncière et conflits restent étroitement liés."

*Source : B. Thébaud in Projet de sécurisation de vie des ménages pastoraux à Diffa (CARE) 2000*

Une décennie après la fin des affrontements inter communautaires Peuls-Toubous qui avaient ensanglanté et considérablement appauvri la région de Diffa, le calme est revenu. Cette paix est cependant perçue comme fragile. La persistance des vols de bétail et la pression croissante sur les ressources en eau et en pâturages constituent une menace constante de reprise des hostilités - les mêmes causes ayant été à l'origine des conflits au début des années 1990. Cette pression accrue sur les ressources est la résultante de plusieurs facteurs : descente au sud de



Hommes

la Dillia des éleveurs du Nord (particulièrement Toubous), arrivée massive, suivie d'installation, de nouveaux éleveurs (particulièrement Arabes Mohamid), croissance démographique des populations autochtones.<sup>2</sup> Les hommes de Weltouma, qui ont signalé la croissance démographique comme un des changements majeurs, font remarquer que *"il y a une trentaine d'années, on pouvait compter 30 et jusqu'à 50 km entre deux cuvettes habitées ; maintenant tous les 5 km, tu trouves une cuvette occupée avec un puits"*.

En ce qui concerne le vol de bétail, la stratégie des chefs est de calmer le jeu. Tout récemment, un cas de vol d'un Peul par un Toubou a été réglé à l'amiable à travers une démarche du chef Ardo Manzo chez le chef de tribu Toubou. Une surveillance accrue constitue aussi un bon moyen de dissuasion. Enfin, les hommes rappellent qu'il importe d'appliquer le principe de réciprocité en accueillant des étrangers si on a du pâturage dans sa cuvette, mais aussi que la meilleure précaution à prendre est de rester chez soi tant qu'on le peut. Les conflits au point d'eau sont, disent-ils, encore fréquents avec les Arabes Mohamid très mobiles du sud, qui ne respecteraient pas les règles en vigueur : demande de permission d'utiliser le point d'eau, respect des tours d'arrivée, paiement de l'eau, installation aux endroits préconisés. En revanche, les relations sont estimées satisfaisantes avec les Arabes Mohamid du nord,<sup>3</sup> peu mobiles et qui se montrent respectueux des règles en vigueur d'accès aux puits. Si la situation reste incertaine, les accords de paix établis il y a 10 ans semblent encore tenir : nulle part nous n'avons entendu parler de reprise des armes pour régler les différends. La négociation entre groupes semble le moyen privilégié utilisé en cas de difficulté, et le chef de Weltouma est un leader respecté, très écouté dans la conduite de négociations. Récemment, un litige avec un groupe d'Arabes Mohamid voisin a été désamorcé grâce au dialogue : les Arabes qui avaient refusé l'eau de leur puits à l'équipe de foreurs qui travaille à Weltouma sont revenus sur leur décision après l'intervention du vieil Ardo.

Les relations intergénérationnelles n'échappent pas au changement. Les pères de famille rencontrés se plaignent que certains de leurs fils soient devenus "désobéissants". Ce comportement est jugé inquiétant et les parents semblent déçus : *"Si tu essaies de les contraindre, ils te disent qu'ils vont quitter. Si tu te fâches, l'enfant peut fuir en ville, et là, il est perdu"*. Ceci est un signe de mutation inattendu au sein d'une société jusqu'à très récemment fortement hiérarchisée, en particulier en fonction de l'âge.



Jeune alphabétisant

<sup>2</sup> Globalement, la région de Diffa a connu un taux de croissance démographique annuel de 4,77% entre 1988 et 2001, le plus élevé du pays (source RGP/H 2001, citée par S. Anderson in La Mobilité pastorale, 2007).

<sup>3</sup> Pour en savoir plus sur les distinctions socioculturelles au sein du monde arabe Mohamid, se référer à divers écrits de S. Anderson (références en bibliographie).

Comme observé plus tôt dans le site Wodaabe, la réduction du troupeau familial a une incidence sur le degré d'autonomie des jeunes couples. Les animaux des parents sont trop peu nombreux pour permettre le partage au moment du mariage des enfants. En conséquence, le jeune couple reste près des parents pour assurer une gestion commune du troupeau et des ressources tirées des activités non liées à l'élevage.

Les femmes précisent que la tradition voulait que le couple nouvellement formé cohabite quelques années avec les parents du jeune homme. En effet, la jeune femme ne recevait sa dot (qui incluait les éléments de l'habitat) qu'après la naissance du premier enfant. Pour cette naissance, elle retournait chez ses parents pour une période d'environ deux ans, et ne revenait habiter avec son mari qu'au sevrage de l'enfant, 18 mois à deux ans après la naissance. C'est à la fin de cette période dite de couvade que le jeune ménage pouvait emménager dans sa propre unité familiale indépendante. Actuellement, cette période de cohabitation chez les parents est réduite à moins d'une année et n'est plus liée à la démonstration de la fécondité du jeune couple. Les femmes – même âgées – applaudissent à ce changement qu'elles attribuent à la fois à la religion islamique et à l'éveil de esprits. Ainsi l'unité de production animale basée sur l'élevage ne se fragmente plus comme auparavant, mais celle de l'unité d'habitation a tendance à s'effectuer plus tôt après le mariage.

Les femmes âgées présentes témoignent de l'importance des changements dans la dot : celle de 68 ans affirme avoir reçu 10 vaches ; la fille du chef, 45 ans, rappelle qu'elle a reçu "deux chamelles et 30 petits ruminants" – mais déjà plus de vaches. Aujourd'hui, les jeunes femmes ne reçoivent que quelques petits ruminants. L'âge au mariage a peu varié : 15 à 16 ans. Les femmes présentes déclarent que *"il y a plus d'accouchements, mais plus de mortalité chez les enfants, et aussi, plus de fausses couches"*. Elles attribuent cela à la pauvreté et à la fatigue des femmes. Le nombre d'enfants par femmes reste limité : de 1 à 5 dans une fourchette d'âge de 23 à 68 ans.

La stabilité des unions aurait, selon les femmes, été plutôt positivement influencée par la paupérisation ; elles disent en riant que *"Les hommes ne divorcent plus, parce qu'ils n'ont plus assez de moyens pour se remarier ensuite ! Avant, les divorces, c'était comme de l'eau"* (elles font le geste de prendre une poignée de sable qui file entre les doigts).

### **L'école communautaire de Weltouma**



**Ecole de Weltouma en 2006 : une paillote précaire !**

L'existence d'une école à Weltouma est le fruit d'une volonté opiniâtre de la communauté de Weltouma et de son chef ; elle constitue, une fois n'est pas coutume, une vraie *"success story"*. Ardo Manzo rappelle que dans son enfance, il a *"souffert la faim et la soif pour échapper à l'école des blancs"*. A une époque où le colon voulait scolariser de force les fils de chefs, ces derniers les soustrayaient aux goumiers par tous les moyens : cachettes dans des malles, déplacements continus, envoi d'enfants de captifs en leur lieu et place, etc. Et le vieux chef de rappeler avec humour que

*"maintenant, il m'a fallu aussi souffrir la faim et la soif pour que mes enfants fréquentent l'école"*.

Les premières démarches ont démarré en 2000, pour obtenir autorisations et soutiens en vue de créer une école communautaire, qui implique un gros effort de la part des parents d'élèves. Un des fils du chef, scolarisé jusqu'au niveau de la classe du brevet (fin du premier cycle du secondaire), a assuré, depuis la création de l'école, les fonctions d'instituteur. Le projet pastoral de Care avait alors soutenu cette démarche et contribué à la prise en charge de la formation pédagogique du maître. L'école était en paillote, les enfants assis à même le sol. Plus tard, le mobilier scolaire est venu et une école en semi-dur fut construite en 2005/2006, avec l'appui d'un autre projet (SARAP).

Les parents de la quarantaine d'enfants inscrits s'engagent à fournir une contribution de 25.000 F par an et par enfant scolarisé, ce qui constitue un effort notable en ces années difficiles. Une partie de cette somme sert à rétribuer l'instituteur, qui poursuit à temps partiel des activités d'élevage. Cette école en milieu nomade, qui n'est pas étatique, ne bénéficie pas d'un appui pour une cantine scolaire (à la différence de celles de Melek ou de Trouna). L'année 2007-2008, qui marque la sixième année d'existence de l'école et l'aboutissement de la première cohorte d'élèves, a été couronnée de deux succès éclatants : les 11 élèves présentés à l'examen de fin du cycle primaire ont été reçus tous les 11 – les fameux 100% dont rêve tout enseignant – et, mieux encore, tous sont partis au collège à la ville de Diffa ; et l'instituteur, qui avait présenté le BEPC en candidat libre, a été reçu à l'examen. Seule ombre au tableau : aucune fille parmi les 11 lauréats de l'examen.

A juste titre, cette école fait la fierté de toute la communauté ; elle s'inscrit dans une véritable stratégie, porteuse de nombreux espoirs pour l'avenir. L'effort financier exigé des parents est de plus en plus compris comme un atout : il témoigne de leur volonté de scolariser leurs enfants, pour qu'ils acquièrent des connaissances, et aussi de leur bonne gestion ; l'école de Weltouma n'est pas utilisée comme un service gratuit de garderie ou de restauration. Les hommes sont clairs : *"Quelqu'un qui n'a pas mis les pieds à l'école ne fera rien dans sa vie ; voyez notre cas : nous sommes des hommes mûrs et nous ne connaissons rien. Nos fils sauront des choses. S'ils ont la chance, certains iront loin dans leurs études, et ne seront pas des éleveurs ; mais même pour pratiquer l'élevage, cela sera utile : ils sauront mieux le faire"*.

Interrogés sur la scolarisation des filles, les intentions sont moins claires. Un père déclare que *"garçon ou fille, c'est presque pareil"* et que *"si ma fille est bien intelligente, je vais la laisser étudier"*. Les femmes se montrent elles aussi très fières de l'école ici, de la réussite des enfants au CEG. Elles disent *"les mamans veulent avoir des enfants fonctionnaires, comme cela, elles n'auront plus à chercher des vaches"* ; elles assurent que *"si leurs filles réussissent à l'école, elles ne vont pas se marier vite."* Mais la constance de l'âge au mariage (15 ans) et, surtout, la redoutable perspective de devoir laisser une jeune fille chez un tuteur en ville, au collège, avec tous les risques encourus, font que, à Weltouma comme dans les autres écoles nomades rencontrées, il n'y a pas de fille au collège.

Interrogés sur leurs souhaits d'avenir, les élèves se voient maîtres d'école, médecin, infirmière, institutrice... Aller au collège à Diffa, comme leurs camarades de l'an dernier, paraît un souhait ardent des garçons. Timides, les deux filles présentes s'expriment avec plus de réserve. Le tableau noir indique 38 inscrits pour l'année 2008-2009, dont 9 filles pour 27 garçons. Et 18 élèves seulement avaient à ce jour



Instituteur et élèves dans l'école en dur de Weltouma, 2008

effectué leur rentrée scolaire, les autres étant en attente du paiement de la cotisation par leurs parents. A Weltouma, l'école reste donc un effort constant, et la communauté souhaite fortement obtenir des appuis pour ouvrir une cantine scolaire, qui soulagerait les parents.

Parallèlement, les jeunes qui n'ont pu fréquenter l'école bénéficient de formation en alphabétisation qui a eu lieu dans la salle de classe, après les cours des enfants.

#### 4. Les changements économiques

La diminution du troupeau et donc de sa contribution à l'économie des ménages a contraint ces éleveurs à une diversification de leurs activités : agriculture, petit commerce, colportage. La main d'œuvre agricole joue un rôle important dans la sécurisation de l'économie familiale, et en premier lieu, les activités conduites au lac. Ils y séjournent environ 45 jours et travaillent à la récolte, à l'égrenage et au transport des sacs de maïs pour lequel ils utilisent leurs propres chameaux. Un contrat est signé avec le propriétaire du champ, et la rémunération est fonction de la récolte. Ainsi, ils disent *"gagner beaucoup – 6 à 7 sacs, ou peu – 2 sacs"*. En dehors de la zone du lac, l'autre activité agricole pratiquée est le sarclage dans les champs de mil dunaires (payé en cash à la journée).



Paille à vendre

La vente de paille est aussi pratiquée : le ratissage de l'herbe sèche (appelée ici paille) s'effectue dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de la ville de N'Guigmi. Ils font aussi la coupe et la vente du bois de feu. Le point d'écoulement est surtout la ville de N'Guigmi. Les jeunes s'adonnent également au petit commerce ambulatoire, reprenant à leur compte la tradition des colporteurs kanouris qui sillonnaient le milieu pastoral de campement en campement. Ils s'approvisionnent aux marchés de Boula, Issari, N'guel Kollo... Ils dévient toute migration à l'étranger.

Les jeunes hommes ont entendu parler des chantiers pétroliers, et certains se disent tentés, mais ils font montre de prudence. Ils disent attendre le retour de ceux qui sont déjà partis là-bas pour savoir ce qui se passe. A la différence des jeunes de Babalmi ou de Korilam, ils ne semblent pas aux abois.

Pour les femmes, les activités économiques ne semblent guère innovantes : elles font de la vannerie artisanale à partir de feuilles de palmier doum. Ces derniers ayant disparu de la cuvette de Weltouma, elles doivent désormais acheter les feuilles, soit sur le marché, soit à des femmes qui en font la cueillette à Farga (vers Maïne Soröa, au sud ouest). Il s'agirait plus de vente locale entre femmes que de commerce proprement dit. Une activité de petit commerce de produits de première nécessité (sel, sucre, thé, allumettes, condiments divers, produits cosmétiques, biscuits, bonbons, etc.) avait démarré avec l'appui d'un projet. Elle s'est arrêtée, faute de durabilité quant au réapprovisionnement de la boutique. Les marchés les plus proches sont à plusieurs jours de chameaux et les "grandes femmes" – les femmes mariées dont la majorité ici ne sortent pas en présence d'étrangers – ne les fréquentent pas. Bien évidemment, les femmes se plaignent de la diminution des produits laitiers et de son incidence sur l'alimentation et l'économie du ménage.

A Weltouma, on avoue qu'actuellement, on ne vit plus de son troupeau, mais on espère pouvoir en revivre un jour. Le bouquet d'activités économiques pratiqué permet de limiter au maximum les ventes de têtes de bétail. Par ailleurs, le groupe mise intelligemment sur la hausse récente du prix des animaux ; les hommes affirment qu'ils vendent moins d'animaux maintenant qu'auparavant : *"A présent, un taureau peut te nourrir 6 mois ; deux bons taureaux peuvent nourrir un an toute ta famille. Avant, il fallait vendre plus, parce les animaux ne valaient rien : on ne prenait jamais un bouc pour un sac de mil, aujourd'hui, tu le peux"*.

## 5. Relations socio-politiques

Weltouma relève de la commune de Toumour, où réside leur chef de groupement, à plus de 100 km au sud est, mais se situe sur le territoire de la commune de N'Gourti à près de 150 km au nord est. Les impôts sont donc payés à la commune de Toumour, via le chef de groupement. Le bilan du premier mandat est ici aussi très négatif, voire amer : *"Nous avons beaucoup d'attentes, car nous savons qu'une commune doit travailler pour ses administrés, mais la commune n'a rien fait pour nous."* On lui reproche de n'avoir pas soutenu l'école, ne pas se préoccuper de la case de santé. Rien n'a changé : la chefferie ne s'est pas davantage préoccupée de leurs problèmes et nombreux sont ceux qui pensent que la situation est même pire qu'avant : *"La commune de Toumour ne peut rien faire pour nous puisque nous ne sommes pas sur son territoire"*. Ils donnent pour exemple que leur situation ambiguë (administrés de Toumour vivant sur le territoire de N'Gourti) les a privés d'aides comme l'accès à la distribution de mil à prix modéré. La situation paraît plutôt sans issue : *"N'Gourti ne sait même pas que nous existons !"* et il n'est donc pas question de chercher à changer de commune. Le vieux chef, qui s'était beaucoup investi dans la démarche de la décentralisation les deux premières années, s'est découragé devant tant d'insuccès. Les femmes ont voté, en se fiant aux couleurs et aux photographies sur les bulletins. Elles ont appris qu'il y a des femmes conseillères, mais elles ne savent pas ce quelles font de particulier...

Weltouma, isolé, est un cas d'école des difficultés de mise en œuvre de la décentralisation en milieu pastoral. Le rapprochement des centres de décision et des fameuses arènes du pouvoir local est une utopie quand le centre de la commune se situe à 4 jours de chameau. *"La décentralisation est un échec en milieu pastoral"* conclut lapidairement un homme. Les hommes disent néanmoins avoir tiré des leçons de ce premier mandat et annoncent que *"Aux prochaines élections, nous allons faire quelque chose pour changer le comportement de notre commune"*.

La connaissance des lois et réglementations concernant les ressources pastorales est plus élevée à Weltouma qu'ailleurs, parce que l'instituteur a participé à plusieurs formations sur le pastoralisme,<sup>4</sup> et qu'il fait actuellement partie d'un noyau de formateurs actif en région de Diffa. Ils sont allés récemment à la fête des éleveurs organisée à Toumour : ils ont apprécié la fête, les chants et les danses, mais soulignent qu'il n'y a pas eu de rencontres sur les questions de l'élevage.

## 6. Conclusion générale

Certes, la sécheresse est reconnue comme une contrainte majeure à la continuité de leur vie de pasteurs, mais ils se montrent jusqu'à présent résilients et déterminés à remettre l'élevage à la première place dans leur vie. Bien que cette stratégie soit primordialement axée sur l'élevage, il y a cependant une prise de conscience de la nécessité de compléter cette activité hors du milieu : c'est pourquoi l'école est un investissement fort – tant pour avoir des appuis et connections en ville que pour servir le milieu pastoral, avec des éleveurs mieux formés et plus avertis de leurs droits. Pour ceux qui sont mis à l'école dans la perspective de quitter le milieu, cette stratégie de scolarisation représente une reconnaissance tacite que le monde pastoral n'est plus assez large pour contenir tout le monde et aussi qu'il est en pleine mutation. Cette stratégie a été couronnée cette année par le succès des 11 élèves de Weltouma qui étudient actuellement au collège de Diffa. La communauté est lucide, attentive aux opportunités, et a déjà commencé à faire la part du feu : tout le monde ne restera pas dans le pastoralisme, mais ceux qui pourront continuer à vivre ce mode de vie seront des pasteurs mieux informés et mieux soutenus par une diaspora naissante.

---

<sup>4</sup> Formation ARED-IIED sur le pastoralisme etc...